
194
A774J
Comp. Stor.

JOURNAL

D'UN

PHILOSOPHE

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Une éducation intellectuelle (1877), un volume in-18.. 2 f. 50

La morale dans le drame (1884), un volume in-18.. 2 f. 50

De l'instruction publique (mémoire couronné au concours Péreire, 1882), brochure de 50 p. in-8.. 2 f. »

Les questions sociales contemporaines (1886), par M. Adolphe Coste, avec la collaboration, pour la partie relative à l'enseignement, de MM. *Burdeau* et *L. Arréat*, un volume in-8. 10 f. »

JOURNAL

D'UN

PHILOSOPHE

PAR

LUCIEN ARRÉAT

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1887

A

ARNAUD-DURBEC

PEINTRE

SON AMI DÉDIE CE LIVRE

JOURNAL D'UN PHILOSOPHE

I

MONSIEUR SABIN PHILOSOPHE

Je ne sais trop si j'ai une philosophie. J'ai du loisir, et je philosophe, à la française. Cela jure un peu, semblera-t-il, avec mes fonctions ordinaires : je suis percepteur à D..., Seine-et-Oise, et en même temps receveur municipal de la commune. Mais notre petite ville de D... est à deux heures de Paris, où je vais chaque mois faire ma provision de livres ; mon service est assez doux, un bon commis me décharge des trois quarts de la besogne ; tous frais payés, enfin, il me reste, sur mon revenu personnel et mes remises, huit mille francs l'an, en chiffre rond. J'aime la belle forêt dont la fraîche senteur entre par ma fenêtre, et je ne demande pas d'avancement. Je m'estime heureux ; j'ai honte parfois

d'avoir la vie si facile. Ma consolation toute singulière à cette faveur du sort est de regarder la manche droite de mon habit, où il n'y a qu'un moignon.

Mon père était colonel. Il a été tué à Gravelotte. J'avais vingt-six ans alors. Tout enragé de science que j'étais, je me trouvais échoué assez misérablement aux bureaux du ministère de la guerre ; je pris du service dans l'armée de Faidherbe, et je laissai mon bras droit aux plaines de Saint-Quentin. Ma bonne chère mère, glorieuse et triste veuve, sollicita ensuite pour moi, qui n'y songeais point ; et me voici manchot et percepteur, mais non pas indigne des commodités dont je jouis.

Un tableau d'autrefois passe devant mes yeux, dans le moment où j'écris, de ma main gauche devenue assez alerte, cette manière de préface à mon journal de fantaisie. Je me retrouve à jouer dans un jardin, avec des enfants, en une petite ville de Provence. Mon père, alors simple capitaine, y avait été envoyé avec sa compagnie à l'occasion des événements politiques (c'était en 1851, si je ne

me trompe), et ma mère l'y avait suivi, emmenant ma sœur et moi. Nous étions logés dans la maison d'un honnête bourgeois, où l'on nous avait donné trois chambres au deuxième étage. Il me semble voir encore, le matin, quand on poussait les contrevents verts, une longue ligne de collines bleues à l'horizon, et par derrière une haute montagne, aux flancs de lapis luisant sous le soleil, ou coiffée, les jours de pluie, d'un lourd bonnet de nuages. La nuit venue, montait jusqu'à nous le grondement de la grosse rivière torrentueuse dont ces collines bornent la vallée, et j'avais plaisir à entendre le bruit sourd et continu de l'eau, là-bas, sur les graviers, mystérieux pour moi comme ce murmure que fait à l'oreille une coquille de nacre. Et comme on s'ébattait joyeusement, tout le jour, dans le jardin, sous les lilas, les baguenaudiers et les chèvrefeuilles, autour du puits à la poulie grinçante, ombragé de philarias ! Comme on s'inondait la blouse en se disputant, pour arroser les pots de géranium et d'héliotrope, la petite pompe à main plongée dans un baquet d'eau !

Nous jouions souvent aux *cachettes*, et je me rappelle un bambin espiègle, le plus jeune de la maison (aujourd'hui mon excellent ami Marcellin H., bibliothécaire à A...), qui se bouchait les yeux avec les mains et, planté au beau milieu du parterre, nous criait naïvement : « Là ! c'est fait ! » Il était bien assuré de n'être pas vu, puisqu'il ne nous voyait pas !

Je m'attarderais volontiers à rechercher ces souvenirs d'enfance. Hélas ! ce serait fini trop vite. Il faut toucher d'ailleurs d'une main facile aux fraîches sensations du premier âge, ou sinon elles fondent sous nos doigts, pareilles à ces bulles d'eau savonneuse, irisées de changeantes nuances, qui crèvent au plus léger choc de l'air. C'est l'homme qui fait la poésie de l'enfant. De même que les mots de notre vieille langue prennent un charme de leur désuétude, nos idées enfantines ont pour nous l'attrait d'un langage à demi oublié et inachevé, où nous sommes à la fois celui qui imagine et qui se souvient.

Ce qui se passait dans ma petite cervelle, je n'ose

pas essayer de le traduire. Des événements de notre pensée à peine revivent quelques-uns. Suis-je bien le même qui jouait à cligne-musette et dont la barbe blonde s'entremêle aujourd'hui de fils d'argent? Dans ces limbes de l'enfance, je me vois double, et triple, et multiple, et c'est encore moi, quand le diable y serait !

Le diable y est. Le petit Sabin était un démon. et le grand n'est peut-être pas un ange. Me voici à écrire des histoires du temps où je ne savais pas mes lettres, de savantes histoires dont s'étonneraient les gros garçons qui me sautaient plus tard sur le dos au *cheval fondu*, et pour un peu mon petit moi se rengorgerait: mais mon grand moi le laisse faire et lui passe sa chimère d'enfant gâté. Est-il aucune aventure plus merveilleuse, et plus étonnant conte de fées? Des sensations qui viennent à la conscience, des filets nerveux qui se souviennent, une activité spéciale qui noue un lien entre les événements de l'âme, une personnalité qui sort de là! De plus habiles que moi l'expliqueront, s'ils le peuvent.

Chacun de nous est cet ouvrier des Gobelins assis à son métier, derrière le rideau des fils mobiles, qui passe les broches chargées de laines entre les lisses tendues. Il vient devant, pour juger de son ouvrage : mais le visiteur curieux d'en voir le procédé passe derrière, et vient au banc du brodeur. Ainsi les riches dessins de notre pensée ont un envers, qu'on ne connaît guère. Nous avons nous-mêmes, il est vrai, composé l'ouvrage ; par malheur, nous ne savons plus bien comment notre main assemblait les fils par nappes, ni comment elle faisait courir les broches, et, si l'on retourne une tapisserie déjà achevée, on ne voit d'abord que des nœuds, des bouts qui pendent. Il faudrait la regarder *se faire*, et s'être enquis aussi des fils de la chaîne et de la teinture des laines.

J'allais comparer nos cinq sens aux teinturiers qui préparent les gammes de couleurs, et gâter à la fin une image passable en l'épuisant. Il me revient à propos un de mes premiers et naïfs étonnements, pour sortir de cette difficulté où j'entrais à l'étourdie.

Je me revois couché seulet sur un banc de pierre, attentif à contempler quelque chose d'extraordinaire. Sur le tronc de la charmille voisine, une cigale achève sa métamorphose. La bête verte se dégage peu à peu de l'étui si exactement moulé sur elle ; puis elle déploie ses ailes humides et froissées, à mesure séchées par le soleil ; elle brunit à l'air, à la lumière, et ne tarde pas à voler et à chanter. Souvent j'avais trouvé, retenues à l'écorce des arbres par l'extrémité crochue des pattes, de ces jolies coques membraneuses, vides, fendues au dos ; à présent j'en voyais de mes propres yeux sortir l'insecte aimé d'Anacréon, la cigale buveuse de rosée, au dire des anciens poètes, et sans cesse en travail à battre de son abdomen vibrant ses *miroirs* sonores. J'ai eu depuis ce jour la curiosité des petites bêtes, et j'en recueillais des boîtes pleines, en attendant l'âge où je les pourrais étudier. Je raconterais, si cela en valait la peine, mes chasses passionnées au cerf-volant et au capricorne, et mes cueillettes de sedum et d'œillets sauvages. Mais tout cela, c'est la broderie, et ce qui m'échappe, c'est le

travail détaillé de mon petit cerveau, c'est le plus profond de mes impressions enfantines : et j'aurais beau y appliquer l'objectif du microscope, le grossissement ne serait jamais assez fort. Un point de lumière accroché ici et là est tout ce qui demeure visible de la chaîne continue de mon passé.

Quelques figures des gens du lieu, de la petite ville sur Durance, revivent en ce moment devant moi, un peu indécises cependant. Ma mère y avait prolongé son séjour et elle y revint passer avec nous plusieurs saisons; sans quoi j'eusse tout oublié. Je revois le jeune receveur, logé en face, qui nous appelait dans son jardin et nous donnait à casser ses bouteilles vides, à cinq pas, à coups de pierre; le médecin, un homme terrible avec ses sangsues, grand chasseur, qui allait tâter le pouls, entre deux perdrix, à ses malades des champs; et surtout un long monsieur au visage pâle, vêtu d'une veste de toile grise dont une manche battait tristement sur le côté. Ce personnage d'allure sévère et dont le nom me glaçait, M. Effroy, était le percepteur du canton. Quelle bizarre destinée a

fait aussi de moi un employé des finances et un invalide !

Lorsque, chassant aux plantes et aux idées emmi les champs et les bois, je rencontre dans le sentier une joyeuse troupe d'enfants, je leur suis toujours doux et familier. Et peut-être, à mon tour, je revivrai dans la mémoire fidèle de l'un d'eux. Je souhaite seulement que celui-là qui se souviendra de moi n'ait pas perdu son bras à la bataille, ou du moins sans avoir gagné la bataille.

II

LETTRE A MARCELLIN

(ROMAN)

. . . .

. . . .

Et maintenant, mon cher Marcellin, voici le roman nouveau de ma vie provinciale.

Mme Rambaud, notre *mairesse*, est une femme de soixante ans, toujours alerte, dont la bouche garde un aimable et bon sourire. Elle a deux fils, deux filles qui sont mariées, et sa maison n'est jamais vide de petits-enfants ; c'est la vraie maison du jeu, du bruit, des rires et des tartines. Il lui déplaît qu'un homme passe la trentaine sans prendre femme, et jadis elle me jugeait abominable de pouvoir vivre sans bébés. Elle ne me laisse quelque répit que depuis mes quarante ans.

J'acceptai pour hier, l'autre semaine, l'invitation qu'elle me fit à un dîner tout intime, où elle aurait cependant, me dit-elle, une vieille amie, Mme de B..., veuve d'un receveur particulier du Calvados, avec sa fille, une personne de trente ans, et elle n'ajouta rien autre chose, sinon que ces dames habitent R..., notre chef-lieu, depuis six mois environ. Ce dîner n'a pas été sans agrément, et j'y ai porté avec assez de bravoure mon mauvais renom de « vieux jeune homme », comme on parle au pays belge. Notre hôtesse m'avait placé à table auprès de Mlle Pauline de B...; je tâchai de me montrer bon convive. J'ai pris mon parti du premier dommage des ans et ne vois plus de conséquence à mes galanteries. L'attention que je donnais à ma voisine me laissait donc très dégagé. Mais il ne faut jamais compter sans un retour offensif de cette terrible Mme Rambaud, et j'avais eu tort de le faire ce soir-là.

M. Rambaud, à qui son plus jeune fils donne quelque souci, avait mis la conversation sur la difficulté des jeunes gens à trouver une carrière, et je crai-

gnais qu'elle ne nous amenât à la difficulté de marier les filles. La grande dignité de ces dames de B... ne souffrait pas, heureusement, qu'elle prît ce tour, et tout allait bien, quand Mme Rambaud me porta un coup droit et m'obligea ainsi à me mettre en scène. Elle me dénonça comme un homme affreux qu'on a tort de recevoir dans la société des dames, dont on soupçonne qu'il fait assez peu de cas, puisqu'il s'entête à passer sa vie avec son chien et ses livres.

Il me fallait répondre, et m'en défendre.

— Ne pensez pas, fis-je donc en m'excusant du regard auprès de ces dames, que j'accepte le ridicule de ce parti pris. Est-on si maître de sa destinée? Qui connaît assez bien le passé d'un homme pour condamner son état présent? J'ai connu des jeunes gens qui s'effrayaient fort des méchantes aventures de leurs amis frais mariés, et j'ai connu aussi des femmes qui auraient volontiers, à l'exemple de la comtesse de Suze, changé de religion, afin de ne se trouver avec leur mari ni dans ce monde ni dans l'autre. Mais vraiment, est-ce qu'on

dirige sa conduite sur un raisonnement de cette espèce? Aurais-je la sottise de méconnaître ce qui fait le charme de la vie, ou serais-je assez dépourvu de vanité pour ne pas me promettre d'échapper à la ressemblance des mauvais modèles? Me dois-je repentir d'être heureux à peu près comme je suis, ou prendre la mine hypocrite d'être malheureux? Allons, ma bienveillante ennemie Mme Rambaud, ajoutai-je en regardant ma manche pendante, aura beau dire, les circonstances ont fait de moi sans retour, j'en ai bien peur, un personnage dépareillé.

Mlle Pauline de B... se tourna à demi vers moi, et mes yeux rencontrèrent un moment les siens, dont je ne sus lire l'expression véritable. J'étais piqué de la savoir, et je dis du ton le plus léger à Mme Rambaud, qui s'agitait sur sa chaise :

— Vous m'épargnerez, chère madame, d'autres excuses et d'autre comparaison.

— Je voudrais bien connaître laquelle, reprit-elle.

— Je vous prierai donc, continuai-je aussitôt, de me la passer, quoique brutale. Un moraliste de

méchante humeur me disait un jour que le mariage est une manière d'attelage très difficile à conduire, et je réfléchis que j'y serais maintenant bien malhabile. Si j'ai conservé la main qui tient les rênes, j'ai perdu celle qui tient le fouet.

La mine de cette bonne Mme Rambaud trahit tout à coup la plus vive irritation, et le soupçon me vint que ce dîner cachait quelque dessein sur ma personne.

Je me pris à examiner Mlle de B... avec plus d'attention que je ne l'avais fait encore.

Elle demeurait calme, indifférente. Ses yeux sont beaux, ils semblent briller d'une flamme en dépit d'elle et donnent la vie à son visage un peu froid. Elle a des cheveux châtains, la peau très blanche, les lèvres fortes; la taille est pleine et droite, le corsage d'une solidité superbe. Il me venait d'elle, enfin, une odeur fraîche dont j'ai senti la caresse, et j'étais sous le charme, à mon insu, sans me pouvoir délivrer d'une certaine contrainte.

On quittait la table. J'offris le bras à Mlle de B...

et la conduisis au salon. Ma petite amie Juliette (une des petites-filles de Mme Rambaud) s'était suspendue à mon habit, et j'en pris le prétexte de réclamer la bienveillance de ma voisine. M. Rambaud apportait les cigares; nous avions congé de fumer dans la serre.

Comme je passais auprès de Mme Rambaud, j'eus la vilaine pensée de prévenir ses reproches.

— Eh bien, lui dis-je, ça y est ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit-elle. Allez donc jouer avec Juliette, votre favorite, et ne donnons pas à croire à ces dames que nous conspirons ensemble.

Evidemment, elle voulait être fâchée et feignait l'ignorance, dès que je semblais la deviner et me dérober.

La soirée a été d'ailleurs charmante. Mlle Pauline de B... m'a fait beaucoup de plaisir en jouant des rondes aux enfants. J'ai pu voir que sa main est délicate et que son goût est parfait. Elle connaît notre vieille musique ; je l'en ai félicitée chaudement et je l'ai louée des qualités excellentes de

son jeu. Mme Rambaud, qui m'observait toujours, n'a rien dit. Elle souriait seulement, car elle connaît mon faible, et, lorsque j'ai pris congé, elle m'a salué d'un — au revoir, mon cher voisin, qui m'a paru gros de menaces et de malice.

Serait-ce le début de mon dernier roman ? Cela n'est guère probable. Mais je t'en dirai la suite, si ce commencement a une suite.

. . . .

. . . .

Un mot encore, puisque j'en suis aux confidences.

J'ai entrepris, mon cher Marcellin, d'écrire un journal où je consigne les réflexions qui me viennent à propos de ceci et de cela, et je t'en envoie aujourd'hui les premières pages. Elles nous seront l'occasion de continuer nos bonnes causeries d'autrefois, le long des quais. Je n'ai pas cessé d'être un curieux ; j'ai mordu à la psychologie nouvelle, et je m'intéresse à toutes les questions du jour, grandes ou petites. Je me pique même, parfois, d'érudition, puisque j'ai la bonne fortune de lire plusieurs langues.

Il m'arrive (tu sais ma manière) de dire assez vertement ce que je pense. et tu ne seras pas trop offusqué de mes boutades. Je ne m'en retiens point; mon journal n'aura sans doute pas d'autre lecteur que toi. J'ai plaisir à l'écrire, et c'est bien quelque chose. On devient si bête à ne jamais sortir de son métier !

III

QUESTION DE PEAU DE CHAT

Hier, j'ai passé la soirée à Paris. J'étais invité à une séance d'une singulière société, où, sous couleur de philosophie et de morale, il se débitait pas mal de drôleries. La question à l'ordre du jour était celle de l'*égalité*. Un monsieur déjà blanchi, court et gros, à face de dogue, avec le cou gonflé orgueilleusement, a lu un long mémoire où s'étalaient en tartine épaisse les « principes ». Le président, un homme assez connu, très distingué, sommeillait ou faisait la moue. Un parleur acariâtre, ancien représentant du peuple, aujourd'hui marchand de pantoufles, avait dit à peine un mot sensé qu'il enfourchait son dada : « L'échange, mesdames et messieurs, l'échange !... »

J'oubliais de le dire, il s'y trouvait des dames. L'une, savante de marque, semble peu goûter l'égalité et se gaudit au beau milieu du discours d'un *orateur ouvrier*, qui a pris la parole, et qui la garde.

— « Ah ! s'écrie celui-ci en bredouillant, on connaît vos opinions, madame ! Vous avez écrit que l'inégalité est favorable, de par Darwin. Eh bien, moi, je n'ai pas besoin de Darwin, ni des savants. Qu'est-ce qu'un savant ? L'égal de tout autre. Et il n'est pas si difficile d'être un savant ! Envoyez l'ouvrier à l'école du bourgeois, et vous verrez ça ! On dit que Victor Hugo a du génie, et moi je vous dis que beaucoup d'autres auraient pu être des Victor Hugo, ayant été façonnés pour ce métier de poète. On a frotté le gâteau de résine plus ou moins. C'est une question de peau de chat !... »

Je clarifie de mon mieux le trouble discours de l'orateur, tendant à prouver que l'homme de talent est le produit des fessées spirituelles du maître d'école. Après tout, Descartes, Locke et

Helvétius n'ont-ils pas dit quelque chose d'approchant, ceux-ci pour montrer l'importance de l'éducation. celui-là l'importance de la méthode ? Et le Dijonnais Jacotot ne nous a-t-il pas servi tout cru son aphorisme : « Toutes les intelligences sont égales ? »

Mon ami Bernard Pérez, qui a consacré à Jacotot un bon opuscule, lui a été sur ce point trop indulgent. Assurément, le génie « est une production naturelle et sociale dont la formule est encore à trouver », et l'on n'a pas fait la biographie des hommes et surtout des femmes de talent qui ne sont pas arrivés par la faute des circonstances. Pour moi, je l'avoue, il me suffit que toutes les intelligences ne puissent jamais être les mêmes pour être assuré qu'elles ne seront jamais égales ni équivalentes.

Ce pré contient des milliers de plantes de trèfle. L'arrosage ne fait défaut à aucune, et la qualité du sol ne varie guère d'une place à l'autre. Voyez cependant si ces capitules de trèfle enferment chacun le même nombre de fleurs ou s'ils donneront

le même nombre de graines. Et ne voilà-t-il pas encore notre plante aux feuilles trifoliolées qui s'avise de porter parfois quatre folioles à ses feuilles !

Ainsi je raisonnais, au retour, seul dans un coin de la voiture, tandis que le train filait sur les rails à travers champs, sous une lune brouillée de février. Et je rêvais de ces piquantes images du tribun à un penny, de la peau de chat et du gâteau de résine. Car enfin une sottise n'est une sottise que dans la bouche d'un sot ; pour l'observateur, elle est fait observable, et symptôme d'un mal, comme la toux opiniâtre ou le flux de ventre.

Passe encore cette rancœur du plébéien contre le bourgeois ! Si l'ignorance est toujours brutale, il faut convenir aussi que l'apologue de Ménénius a un peu vieilli. Mais quel dédain singulier ont certaines gens, qui passent pour capables, envers la science pure, le travail désintéressé ! On fait bien d'enseigner, dans nos écoles, ce qu'il en a coûté de recherches théoriques aux chimistes pour nous donner le savon et la bougie. A ceux qui vantent les Edisons, il faut crier le nom des Ampères !

Si l'inutile science est jetée au panier de l'infâme capital, vous pouvez juger que l'art ne trouve point grâce devant nos tribuns. J'ai entendu pas mal déclamer ceux des champs et de la ville contre le luxe des roses trémières et des tours de Notre-Dame. Telle est cependant l'infirmité de la nature humaine ! La fenêtre de l'ouvrière est la plus ornée de pots de fleurs, et la chambre du pauvre est rarement vide d'une image peinte. La poésie est encore ce qu'on a trouvé de plus pratique, l'essentiel en ce monde n'étant pas d'avoir du pain, mais de se plaire à la vie.

Et j'en revenais, au cours de ma songerie, à l'égalité, à Jacotot et à son paradoxe encourageant. Si les intelligences sont égales, ajoutait le bon Jacotot, les volontés ne le sont pas. Comme si le vouloir et le pouvoir n'étaient pas frères jumeaux ! Le père de quelque butor se console à dire : « Ah ! si mon fils eût voulu... » Mon cher Prudhomme, je parierais à coup sûr qu'il aurait voulu, s'il avait pu. Il n'en manque point, parmi les plus distingués, des Carpeaux qui n'ont pu être des Rude, et des

Paul Bert qui n'étaient pas des Claude Bernard !

Lorsque le pêcheur promène son filet au fond de l'eau, il arrive qu'une maille s'est rompue et que le poisson passe au travers. Nous aurons beau faire, l'accident ne sera jamais éliminé, et pensez donc à ce qu'il peut arriver de malencontre en cette combinaison d'événements de toute nature d'où un cerveau va sortir ! Il serait difficile de maintenir les intelligences à une même hauteur, et d'abord je ne vois pas comment on pourrait les y élever. Toutes les fonctions sociales n'exigent pas une pareille dépense intellectuelle, et il n'y a vraiment pas moyen que le même homme soit à la fois le mousse et le capitaine.

Tout révolutionnaire que plusieurs m'accusent d'être, j'ai là-dessus, moi aussi, mon axiome. Ce qui empêche la démocratie absolue, c'est le vidangeur et le croque-mort.

IV

CLINIAS

Comme on a toujours plaisir à revoir son beau jardin du Luxembourg ! Je m'y promenais seul, l'autre semaine, écoutant le babil des petites filles et les drôleries des collégiens, quand ils sont drôles.. De là, ma pensée s'en est allée bien loin aux jardins d'Athènes, où je cherchais le manteau de Socrate sous les platanes, et la curiosité m'est venue, une fois rentré chez moi, de relire quelques pages de Platon. J'ai choisi *le Disputeur*, et puis, ayant fermé le livre, je me suis amusé à me le raconter.

On voit passer, dans ce dialogue, une aimable figure d'adolescent, celle de Clinias, fils d'Axiochus et cousin germain d'Alcibiade. Clinias a paru

bien grandi à Criton, qui l'a vu hier au Lycée auprès de Socrate ; Criton l'a trouvé beau et bien formé, et moins délicat que son frère à lui, Critobule, quoique les deux jeunes gens soient à peu près du même âge. Une foule d'auditeurs étaient accourus au Lycée pour y entendre deux sophistes étrangers, Euthydème et Dionysodore. Socrate s'y est rendu aussi, et (il le raconte à Criton qui l'interroge), s'étant trouvé d'abord seul au vestiaire, il allait se retirer, quand les deux sophistes sont entrés avec leurs suivants. Ils ont fait ensemble deux ou trois tours sous les galeries couvertes, et se sont assis, un peu à l'écart. Clinias est arrivé alors, accompagné de plusieurs de ses amis, parmi lesquels Ctésippe, du bourg de Pæanée, jeune homme emporté, mais doué d'un heureux naturel, et il est venu se placer à la droite de Socrate.

Les sophistes jettent de leur côté des regards furtifs, sans doute peu bienveillants ; enfin, ils se décident à venir vers Socrate, qui les salue avec politesse et les excite doucement à la causerie.

Comme Euthydème se penchait en avant pour parler à Socrate, Clinias étant assis entre eux, il dérobait à Ctésippe, placé à l'autre bout, la vue de son préféré. L'impatient Ctésippe se lève et prend place vis-à-vis du maître. Ses amis ayant fait de même pour mieux entendre, Socrate avec les étrangers ses rivaux et son tendre disciple se trouvent environnés à ce moment de toute la troupe attentive. Il livre aux sophistes le bel adolescent, afin qu'ils l'interrogent, car ceux-ci se vantent d'enseigner la vertu dans la plus grande perfection et le moins de temps possible, et le malicieux Socrate ne veut-il pas faire du fils d'Axiochus un jeune homme vertueux et accompli?

Il faut lire dans Platon cette singulière dispute. et voir la belle colère de Ctésippe. quand Dionysodore a dirigé ses questions captieuses de façon à tirer de leurs réponses que les amis de Clinias souhaitent la mort de celui qu'ils aiment ! Arrêtons-nous seulement à regarder vivre cette heureuse jeunesse. Clinias est un garçon à peu près développé ; les traits de son visage sont calmes et

réguliers, ses membres déjà vigoureux : il a tous les signes de la virilité, avec la grâce timide d'une jeune fille. Son corps élégant et souple s'est baigné de plein air ; enfant, il fréquentait la palestre ; adolescent, il s'exerce dans le gymnase. On lui a donné un maître de musique, un maître de grammaire et de rhétorique. Il ne s'est pas fatigué à l'étude ; on n'enseigne point, à Athènes, les jargons barbares, et la rhétorique s'y apprend à la lecture agréable des poèmes d'Homère. Maintenant Clinias est devenu grand et jouit de quelque liberté ; il ira manger ce soir avec ses amis, le front couronné de roses. Ses heures de loisir, il les emploie à causer avec Socrate ou à entendre des sophistes renommés, arrivés hier de Thurium ou de Mégare, qui sont de passage dans la ville, et il se forme ainsi à la dialectique et à la sagesse. Montre-t-il du goût pour la musique, l'indulgent Socrate l'engagera à le suivre chez Connus, fils de Métrobius, le joueur de lyre ; lui-même, quoique vieux, il s'est avisé d'apprendre à jouer de la lyre, et il lui semble que le voisinage de ses jeunes gens,

ses amis ou ses disciples, jette quelques grâces de leur printemps sur sa tête grise.

Clinias apprend aussi un peu de géométrie et d'art militaire, car tout citoyen de naissance, dans Athènes, est appelé à exercer quelque charge dans la guerre ou dans la paix. Il passera une année à voyager ; il pourra être un orateur, devenir un habile capitaine, et si jamais la mission lui échoit de conduire une entreprise de guerre, il aura peut-être la bonne fortune d'être un Xénophon écrivant la retraite des Dix mille.

Comparez donc une telle existence à celle d'un interne de nos collèges ! A l'âge de Clinias, notre lycéen n'est point si beau, ni si plein de charmes. Péniblement il a déchiffré deux langues mortes et traduit ces grandes pages de l'*Iliade* dont les vers chantaient à l'oreille du jeune athénien comme souriait à ses yeux la chaude lumière d'un ciel pur; il a mal étudié deux langues vivantes, il a ingéré sans mesure autant de science qu'on a trouvé le temps de lui en servir et, s'il a l'ambition de monter plus haut, il risque de se fatiguer au point

de succomber à la peine. Notre système d'études et d'examens tue les faibles et use les forts. Les élèves sortis de nos écoles supérieures ressemblent à des soldats qu'on rendrait sur le champ de bataille épuisés de privations et de veilles, de marches et de contre-marches ; ils ont dépensé tout leur feu dans l'apprentissage et ils ne trouvent plus ensuite assez de vigueur pour l'exécution et pour la pratique.

J'ai regretté souvent de ne pas rencontrer dans les jardins de nos grandes villes le groupe souriant d'un Socrate avec ses disciples. Est-ce pourtant que tout était si bon et si parfait à Athènes ? Faut-il nous pâmer d'aise aux subtilités de ces sophistes, envier son quasi rien-faire à cette heureuse jeunesse et même ses vices ? Il ne le faut pas, assurément, et si les discours du divin Platon appellent sur nos lèvres le goût du miel, la passion de disputer qui s'y montre n'a pas eu des conséquences favorables, elle n'a pas formé des esprits justes. Que les hommes s'appliquassent à se connaître eux-mêmes, à critiquer leurs idées, à analyser les

formes de leurs raisonnements, cela sans doute était nécessaire, mais l'abus est venu vite, et le sage fils de Sophronisque ne s'est pas gardé de tout excès, ni le poète Euripide, déjà si étranger à la noble simplicité de Sophocle.

Cette heure où j'ai pris notre Clinias a été une heure fortunée. Hélas! nous n'avons plus loisir d'être si jeunes, ni si alertes, si dégagés d'encolure. Les conditions de vivre sont autres aujourd'hui et nos jeunes gens s'y doivent accommoder. Il leur faut apprendre plus de choses ; aussi bien le cerveau humain est-il devenu, dit-on, capable de contenir davantage. Peut-être donc penserez-vous que Ctésippe et son bien-aimé ne feraient pas grande figure sur les bancs de nos écoles ; ne vous détournez pas cependant de leur exemple, et n'oubliez pas qu'en instruisant nos fils pour une nouvelle œuvre sociale, il convient de leur conserver force et santé pour pouvoir agir librement dans le monde et s'y conduire.

On me dit que les choses ont un peu changé depuis mon temps. Un conseil supérieur fait des

programmes, que défait un autre. Mais l'esprit est moins nouveau que la lettre même. Prenons, messieurs, que j'ai chargé le tableau. Vous êtes encore des maîtres bien durs, parfois pédantesques, j'ose le dire, et Socrate ne manquerait point à vous blâmer ; vous lui gâteriez ses adolescents.

V

PREMIÈRE LETTRE DE MARCELLIN

(OPTIMISME ET PESSIMISME)

. . . .

. . . .

Voilà ce que j'augure, mon cher Sabin, de tes relations commencées avec Mlle de B. La fin de l'histoire montrera qui de nous deux avait raison.

. . . .

Tu as extrait de mes lettres, me dis-tu, une suite de *pensées noires*, de quoi composer un bréviaire à l'usage des pessimistes. Ce bréviaire, mon cher, viendrait second ; il en existe un premier, édité par Grieben, à Berlin, en 1879, et j'en ai reçu un exemplaire des mains de Mlle Louise Bahnsen, la propre sœur du pessimiste enragé qui a proclamé l'illogisme universel.

Une rencontre singulière, n'est-ce pas? Cette personne, qui est très distinguée (elle a été *Lehrerin)* (1) et malheureusement percluse des jambes, se trouvait loger dans la maisonnette du village rhénan où j'ai passé, l'an dernier, quelques semaines. Je m'étais enquis plusieurs fois de sa santé, et elle ne voulut point me laisser partir sans me connaître. Tout heureuse, quand elle se fut nommée, de m'entendre parler de feu son frère, moi un étranger, elle me pria d'accepter la photographie du défunt avec quelques-uns de ses ouvrages. « Il n'en est pas un que je comprenne, me dit-elle. Mais mon frère était si bon ! » Le lendemain, jour de mon départ, elle m'offrit une belle rose thé, bien odorante, que je rangeai dans ma sacoche avec le fameux bréviaire, et cela me valut les moqueries d'une jeune fille, de qui je t'ai parlé. Sa longue tresse ne m'en paraissait pas moins blonde. On n'est pas en pays ennemi, que diable ! pour se manger sans faire quartier !

(1) Maîtresse.

Oh ! non, je ne suis pas un vrai pessimiste. Tout au plus un triste, et malgré moi. J'ai enragé d'être si ménager du plaisir ; je ne suis pas vigoureux, et ma nature d'artiste, en une société où l'on cultive trop souvent « l'art pour le jambon », a fait de moi un de ces êtres dépaysés qui s'adaptent mal à l'existence. Mais il est, crois-moi, bien différent d'être seulement un triste, ou un dégoûté à la mode d'Allemagne, et d'autres lieux.

On a tort, à mon avis, de coiffer du même bonnet le pessimiste qui souffre et le pessimiste qui raisonne. Celui-là juge peut-être que la vie est mauvaise ; mais celui-ci a l'ambition puérile de prouver qu'il est plus fâcheux de vivre que de mourir. Moi qui m'efforce, à ton exemple, sans y réussir toujours, à demeurer dans l'état de contentement des simples, je ne trouve rien à opposer à la désespérance de vivre. Si quelque moraliste prétend gravement à me démontrer l'avantage du néant et de la mort, en vertu de sa science du monde, je l'arrête net et l'envoie cultiver son jardin avec Candide. Je n'assumerai jamais la

sombre tâche de détromper l'homme qui s'estime heureux, ni je ne prodiguerai, en revanche, des consolations égoïstes aux misérables. Notre disposition à voir plutôt le côté favorable ou le côté affligeant des choses est affaire du tempérament, de l'éducation, des circonstances. Elle peut varier au cours du temps, et dans les sociétés aussi bien que chez les individus.

Les dégoûtés qui font état de leur mal ne se défendent pas de vivre longuement, et Schopenhauer est mort « plein de jours ». M. de Hartmann est un homme parfaitement aimable, assure M. Edgar Evertson Saltus, un désenchanté aussi (son livre m'arrive de Boston), qui l'a visité à Berlin. Schopenhauer et M. de Hartmann veulent convaincre mon esprit. Mais ils n'auraient aucune chance d'y réussir, si leur métaphysique ne venait à propos s'alimenter du « lait de la tendresse humaine », comme parle Shakspeare. C'est pourquoi ce qui me touche dans le pessimiste, c'est son sentiment, et ce n'est pas sa doctrine. Mon humble opinion, en tous cas, est qu'il nous faut vivre notre vie, en faveur au moins

des amitiés qui nous y accompagnent. Cependant, je ne veux pas qu'on m'oblige à admirer la création, et si je croyais en un dieu créateur, en une Providence qui mettrait « la main à la pâte », je ne trouverais pas beaucoup de compliments à lui adresser.

La Providence ne me semble pas justifiée des fautes mêmes dont les pauvres humains se jugent le plus entièrement responsables. « Dieu ne fait pas tous les pauvres », dit un proverbe. Oui, mais il fait tous les imbéciles. C'est là, si tu veux, une de mes pensées noires.

Je viens de lire, dans la *Revue bleue*, la conférence donnée au cercle Saint-Simon par M. Brunetière. Le sentiment pessimiste, d'après lui, serait le fond des deux religions les plus bienfaisantes, le christianisme et le bouddhisme, et par conséquent il aurait été fécond. Mais le bien que ces religions ont fait est-il sorti de la semence de désespoir qui était en elles? Peut-être M. Brunetière a-t-il pris ce qui incite au progrès pour ce qui en décourage. Les bien vivants ne crient sous l'aiguillon de la

dure nécessité que pour s'affranchir d'elle ; les mal vivants se fatiguent et ne sentent plus le plaisir de résister.

La sagesse chrétienne dit : « Apprends de la vie à quitter la vie. » La sagesse mondaine dit plus doucement, par la bouche d'un vieillard dont parle Chamfort : « Il faut apprendre de la vie à souffrir de la vie ». Mais qu'on puisse apprendre jamais à aimer la vie, ajoutent les pessimistes, cela se dit seulement du bout des lèvres. C'est une même pensée, avec des nuances qui la font autre, au moins pratiquement.

Oui, j'en conviens, il m'est arrivé d'avoir des jours de fatigue où j'aurais fui de m'imposer la moindre charge pour entretenir une existence qui me serait devenue alors tout à fait à charge. « Me donner un mal de chien pour renouveler une vie de chien, c'est un peu bête », écrivait en un pareil jour George Sand au pauvre Flaubert. Il m'est arrivé de désespérer du bien, en voyant l'instabilité des quelques arrangements favorables que les hommes ont fini par réaliser dans l'excès de leurs

misères. Nous mettons sous cloche, t'écrivais-je, nos semences délicates; survient une averse de grêle qui brise les verres, hache les pousses tendres et ruine l'espérance du jardinier. J'ai beau faire, je suis trop un délicat. Mais j'aime les forts, je laisse vivre et me plais à regarder vivre.

Si le monde est mauvais, nous n'en savons rien: et si nous le jugeons mauvais, cela nous regarde seuls. La maladie des tristes n'en est pas moins un mal, pour sembler quelquefois imaginaire, et l'Argan de Molière, malgré Toinette, est un bien pauvre homme. Mais la race du savetier de la fable n'est pas éteinte, et je ne sais pas le moyen de décider si ce joyeux fait la règle ou l'exception.

Je finis là-dessus, mon cher Sabin. J'ai lu des optimistes et des pessimistes; change les signes de l'équation où ils font tenir l'ordre du monde, elle est la même.

. . . .

. . . .

VI

UN HOMME INUTILE

Si la nature m'eût départi le génie, j'eusse été l'homme du monde le plus inutile.

Géomètre, physicien ou chimiste, j'eusse spéculé sur les nombres et les figures, observé, expérimenté, sans prendre souci de ce qu'on pourrait tirer immédiatement de mes découvertes.

Naturaliste, j'eusse été volontiers un voyageur, un curieux des flores et des faunes inconnues ou disparues.

Dans les sciences sociales, les recherches théoriques m'eussent le plus intéressé : économiste, les faits sociaux fussent restés entre mes mains matière d'observation indifférente, et ma science ne se fût pas embarrassée à justifier les arrangements transitoires de nos lois.

Artiste ou poète, mon goût fût allé tout droit aux choses nobles et délicates, et j'eusse rougi de flatter jamais les instincts grossiers. En un mot, j'eusse cherché la beauté, la vérité, sans me réduire à la vue de l'utilité pratique, et sans nulle convoitise d'un profit marchand ni même des honneurs académiques. Sans doute l'attention des hommes de valeur se serait enfin attachée à mes travaux ; mais j'aurais en attendant, il est probable, fait assez pauvre figure, et l'humble savant n'eùt pas reçu de la foule ignorante les coups de chapeau qu'elle prodigue au personnage officiel, au collecteur impitoyable du fisc.

Eh quoi ! je les mérite bien, ces coups de chapeau, étant devenu un homme pratique, réussi... J'allais dire une sottise. Je ne méprise que les gens qui se disent *pratiques* pour couvrir leur improbité ou leur suffisance. Je ne méconnais pas la valeur des habiles. Le métier de vendre et d'acheter m'impose même, et, si peu que j'estime la plupart de nos marchands au détail, sorte de pirates embusqués au coin des rues, ces gens-là gardent à

mes yeux le singulier prestige d'un personnage que j'aurais été incapable de jamais être.

Bref, je sais parfaitement que l'homme est de chair et d'os, qu'il le faut loger, nourrir, vêtir, et le reste. Mais ces besoins, à ce qu'il me semble, ne nous gouvernent pas seuls, et il est bon, en tous cas, de rappeler combien d'applications utiles sont sorties souvent d'une recherche qui a semblé inutile.

Quand je lis cette page émue où sa sœur nous montre Pascal enfant en train de réinventer la géométrie d'Euclide, quand j'entends le cri d'enthousiasme et de noble orgueil que sa découverte arrache au pauvre Kepler, ou que je suis le potier Palissy dans son obstinée et patiente recherche, il me paraît que l'homme de science ou d'art trouve ses émotions les plus vives dans la soif de quelque réalité supérieure. De même, en une haute nature morale, je découvre un sentiment énergique des rapports de justice et de bonté, avec le désir impérieux de les réaliser dans le monde. Un idéal possible flotte devant nos yeux, dont

nous sentons comme d'instinct, à quelque degré, les conditions, et le génie en l'homme est d'abord une sorte d'appétit intellectuel de beauté et de vérité.

Pascal, dit-on, s'était interdit, en un accès de piété, de penser à aucune chose qui lui serait agréable, et principalement à la géométrie, qui lui était la chose du monde la plus agréable. Les vrais savants, les vrais artistes, sont des jouisseurs de nature singulière; ils sacrifient à l'émotion d'un spectacle intérieur les biens que le vulgaire recherche, et ils passent pour des inutiles aux yeux des ignorants envieux, pour des naïfs aux yeux des hommes d'argent, incapables de jamais comprendre les joies de l'intelligence.

VII

DEUXIÈME LETTRE DE MARCELLIN

(LE RAISIN DE CANAAN)

. . . .

. . . .

Les premières pages de ton journal ont évoqué en moi le doux souvenir des années d'enfance. Je m'y suis abandonné, il me semblait que tu fusses moi-même. Cela nous a fait une communauté de sang, d'avoir joué ensemble tout petits, et elle ne s'est pas dissoute au train différent de nos existences. Combien sont coupables ceux qui laissent tomber, par intérêt, par indifférence, cette amitié qu'avaient formée entre eux les jeux du premier âge ! Choses et gens du *chez nous* d'autrefois te sont demeurés si familiers, que je m'en étonne presque..

Tu as raison de vouloir que la race des hommes de science soit en même temps une race d'hommes forts. Tu t'inquiètes, à propos de Clinias, de ceux que l'école tue, et je m'effraye de ceux qu'elle déclasse. La bourgeoisie d'il y a quarante ans avait pris peur des frères ignorantins. Il convenait d'amener pourtant notre véhicule embourbé vers la lumière, et j'applaudis aux efforts de ceux qui ont poussé à la roue. J'aurais regret seulement à voir s'éteindre l'espèce des « bonnes bêtes du bon Dieu », comme s'exprime le populaire.

Un sage d'ici, qui est fort morose, me disait hier : « Vous verrez, monsieur, qu'il faudra un jour refaire des imbéciles pour vaquer à nos corvées sociales ! » Certes, nous ne sommes pas près d'en manquer, ai-je répondu ; et croyez-moi, les choses n'iront pas plus mal, quand les gens de grosse corvée auront cessé d'être des brutes. L'essentiel est que toute besogne soit bien faite et que chacun ait le goût et l'esprit de son métier.

Il n'est pas d'homme inutile, tu as raison : mais les gens bornés méprisent les travaux dont ils ne

savent pas estimer l'utilité. Le monde offre un étrange spectacle : la qualité de l'un y est le défaut de l'autre ; la rêverie de l'artiste ferait la ruine de l'épicier ; l'employé qui trouve son râtelier tout garni ne supporterait point la pensée de l'aléa où se plaît le commerçant, et la « culotte de peau » méprise le « rond de cuir ». Peut-être l'esprit le plus resserré a-t-il aussi ses échappées ! Au demeurant, chacun s'arrange pour vivre et y réussit tant bien que mal.

Vivre ! c'est le grand mot de la fin et le mot du commencement. Il est loisible d'établir des différences de dignité entre nos besoins, nos sentiments. N'oublie pas cependant que les idées demeurent au service des passions. « Elles ressemblent, a dit Ribot, à ces maîtres qui obéissent toujours en croyant toujours commander. » En dépit de nos belles phrases, la bête en nous ne meurt point. La grosse question, qui reparaît aux heures difficiles de l'histoire, est celle du boire et du manger, et les peuples (je choisis l'exemple le plus gros) n'hésitent guère à suivre leurs conducteurs pour

aller cueillir de beau raisin au pays de Canaan.

. . . .

. . . .

As-tu revu Mlle de B...? Je suis curieux cette fois. indiscret même.

VIII

LETTRE A MARCELLIN

(SUITE DU ROMAN)

. . . .

. . . .

Mon histoire a une suite. Mme Rambaud a démasqué ses batteries. Je l'avertis ces jours derniers que j'avais un versement à faire à R. Elle me dit qu'elle s'y devait rendre aussi, qu'elle verrait ces dames de B., et qu'elle comptait sur moi pour l'aller prendre à leur maison.

— Vous n'y voyez pas d'obstacle? ajouta-t-elle.

Je lui promis de n'y pas manquer, et je vins, mes affaires terminées, sonner à la grille du petit hôtel avec jardin, habité par ces dames. J'avais quelque curiosité de revoir ma voisine du dîner.

et cette visite, après tout, ne m'engageait à rien.

La maison est simple et m'a paru bien ordonnée. On y éprouve tout de suite le bien-être d'une richesse qui ne se montre pas. Mme de B., chez elle, a vraiment grand air, avec son visage amaigri et ses tire-bouchons blancs. Elle m'accueillit avec politesse, quoique sans empressement, et j'aurais eu le regret d'être venu, si je n'avais senti flotter autour de Mlle Pauline un air plus tiède et deviné même une sympathie cachée.

La conversation commençait à s'animer, quand l'arrivée du « cousin Margue » l'interrompit fort mal à propos. Ce monsieur Margue, un homme de quarante ans à peine, m'a déplu dès l'abord. Il affectait de se rapprocher de sa belle cousine. Mme de B. lui avait pris la main avec bonté, et j'avais vu passer une ombre d'inquiétude sur le front de sa fille. Il n'en fut autre chose.

Mme Rambaud se leva, et nous sortîmes.

— Elle est charmante, observai-je dans la rue, après un silence. Mais dites-moi franchement, chère madame, si vous avez quelque dessein.

— Oui et non. Seriez-vous bien capable de vous décider ?

— Je vous répondrai de même, oui et non. Je ne me défends pas d'avoir subi l'attrait de cette personne un peu énigmatique, et j'y céderais peut-être, si je n'étais le vieux garçon que vous connaissez et qui a fait son lit assez commode. Mon existence est bonne, j'hésite à la vouloir rendre meilleure.

A vrai dire, la prétention visible de M. Margue m'avait laissé une vague irritation.

— Il me suffit, reprit résolument Mme Rambaud, d'une voix émue, et je prends la responsabilité de vous livrer un secret douloureux. Ne vous récusez donc pas ! Attendez que j'aie parlé. J'ai le devoir de tout vous dire, et je trahis ces dames pour leur bien, et pour le vôtre.

— Je vous écoute, fis-je avec inquiétude.

— M. de B., poursuivit-elle, est mort il y a deux ans. Il est mort sous le coup d'un chagrin violent, d'un malheur domestique...

— Un déshonneur ?

— Oh ! Vous jugerez que non. Pauline n'est

pas fille unique : elle avait un frère, plus jeune de quelques années. Ce malheureux garçon terminait à Paris ses études de droit, quand il s'engagea dans une liaison dangereuse, et fit des dettes. Il eut l'imprudence dernière de jouer (ce ne fut que l'entraînement d'un soir) et perdit au jeu une assez forte somme, qu'il n'avait pas le moyen de payer. Il revint à la maison : il voulait tout avouer à son père. Mais M. de B. était un homme sévère, trop sévère, et Jacques (c'est le nom du pauvre garçon) n'osa pas parler. Il commit un acte condamnable, il prit dans la caisse de son père la somme dont il avait besoin et repartit pour Paris, laissant un papier où il déclarait les motifs de cette action. Depuis, on ne l'a plus revu.

— Et M. de B. n'a fait aucune démarche pour retrouver son fils ?

— Il ne permit pas d'abord qu'on le recherchât. Puis il mourut, et cet événement, qu'il a appris sans doute par la voie d'un ami, aura interdit à Jacques de reparaître. La conséquence de cette situation est que Pauline refuse de se marier, afin

de ne pas révéler ce secret pénible, et sa mère, qui s'en inquiète, voudrait lui faire accepter le cousin Marguè. Mais Pauline ne veut pas de cet homme médiocre, qui consume ce qu'il lui reste de fortune à ne rien faire. Elle regrette d'être venue à R.. où ces dames ont pourtant des intérêts considérables, elle souffre...

— Et vous avez compté sur moi, répliquai-je, pour être le dieu machiniste de l'intrigue ?

— Oh ! je vous en prie, me dit avec sévérité la bonne Mme Rambaud, ne raillez pas en ce moment.

— Je ne raille pas, fis-je à mon tour en lui prenant les mains, et j'accepte, au contraire, de revoir Mlle de B. J'ai le désir de la mieux connaître, et soyez assurée que je lui porte un intérêt vif et véritable. Vous avez fait le premier pas. Laissez-moi agir pour tout le reste.

Là-dessus, nous nous sommes séparés, et je me retrouve maintenant assez perplexe.

. . . .

. . . .

IX

UN MEMBRE DE PHRASE

« ... *Amoureux de cet amour qui détourne la pensée de tout autre objet que l'être qui plaît, amoureux de l'amour des vingt ans, pur, absolu, fait de tristesses sans cause et de timidités sans fin, amoureux comme il ne l'avait jamais été en croyant avoir aimé vraiment, et sentant bien maintenant, dans l'épanouissement et le frémissement de tout son être, qu'il n'avait jusqu'ici connu que le caprice et qu'à présent, vraiment, du fond de l'âme et de toute la force de son cœur, il aimait cette femme, M*lle *Barral, dont tout haut, à lui-même contemplant Paris qui s'illuminait le soir, criblé de lueurs, comme un immense puits sombre qui eût reflété les étoiles, — il se répétait le nom,*

doux comme une musique, comme l'écho de sa jeunesse et de ses rêves : Jeanne ! »

Ouf ! j'ai peiné à transcrire cette phrase, prise d'un roman du jour, comme peine un malheureux écolier à copier une page de grec qu'il n'entend point. Bonnement je me laissais couler dans les ténèbres, quand je m'aheurte au *dont tout haut* et demeure là tout étourdi, pareil à un pauvre colin-maillard qu'on abandonne au milieu de la chambre après l'avoir fait tourner rapidement sur lui-même.

Amoureux de cette femme, et sentant bien qu'il aime cette femme, dont il se répète, à lui contemplant Paris qui, comme... etc., le nom... — Voilà pourtant qui est construit ! Ne voyez-vous point que la période est pendante, et n'est-ce pas très joli d'avoir fourni d'un trait la course d'une quinzaine de lignes, avec l'aide de trois *que*, de quatre *qui*, de trois participes présents, et de ce *dont* extraordinaire, gond poli sur lequel pivote la phrase ?

A la faveur du traitement héroïque que lui font

subir nos romanciers, notre bonne langue française aura acquis, avant cinquante ans, telle clarté et telle élégance, que le pire sourd sera celui qui y voudra entendre. Bravo donc, messieurs, pour vos constructions extravagantes et vos mots horrifiques, pour vos *innocences alanguies*, vos *affolements éperdus*, vos *cadres grisants*, vos *écroulements*, vos *écrasements*, et tout le reste ! Allez-y bon train, et ne nous ménagez pas !

X

BOUCHÉES A CROQUEMITAINE

Un hasard m'a mis sous les yeux la phrase de M. Claretie (tant pis, je l'ai nommé). Sans chercher longtemps, je pourrais faire pareille trouvaille dans les livres de plus illustres que lui, de M. Zola, de M. Daudet ou de MM. de Goncourt.

Du moins les beautés ne manquent pas dans la langue de ces derniers ; mais leurs imitateurs exagèrent leurs défauts, leurs procédés, et menacent notre langue d'un dommage irréparable. Peut-être ne sera-t-il pas si grand qu'on le pourrait craindre. Pour avoir trop ingéré d'un aliment, on s'en dégoûte ; l'estomac se refait, on en est quitte pour une mauvaise digestion. Je ne m'étonnerais guère s'il en arrivait ainsi de notre littérature roma-

nesque. « Nous passerons, a écrit un jour M. Zola, parce que nous ne sommes pas assez simples. » Ils passeront d'autant plus vite, les romanciers, que le public du feuilleton, ce terrible croquemitaine, leur aura demandé plus à dévorer. Et tout goinfre qu'il est, il veut pâture nouvelle et viande fraîche, ce croquemitaine. S'il revient au plat de la veille, il y touche d'une mâchoire paresseuse ; mais il « baufre » avidement le plat du jour. Il faut lui varier son menu, ou sinon il refuse sa panse et sa bourse ; et le malheureux cuisinier se fatigue à nettoyer les casseroles et s'ingénie à déguiser sous des condiments les reliefs d'hier, quand la chasse ou la marée ont manqué.

Le roman l'emporte aujourd'hui sur le théâtre. Je le regrette. Mais chaque temps a ses tendances. Nous sommes devenus des analystes opiniâtres, dans tous les domaines ; nous recherchons de préférence le détail des caractères, des variétés sociales ; l'étude des genres, si convenable à l'optique du théâtre, a fait place à l'étude des individus, qui est plus à l'aise dans le cadre du roman.

Les lecteurs de demain trouveront-ils le moindre plaisir à la peinture de nos infirmités grandes ou petites, le moindre intérêt à notre clinique romanesque ? Relira-t-on un volume de quatre cents pages comme on relit un drame rapide et bien frappé ? Vraiment j'en doute. Et je ne parle pas du ragoût de l'œuvre ! Ceci est affaire du goût de l'écrivain ou de la grossièreté de son public. Tel frappe l'oreille de son lecteur d'un bruit incongru, tel l'attire par l'odorat et lui fourre le nez un peu partout, dans les fromages, dans le fumier, dans le linge sale, dans le gousset. Un conteur, dont M. Jules Lemaître a dit avec raison qu'il est des meilleurs de notre race, s'embourbe dans une histoire à la mode, où le viol et l'adultère sont les moindres accidents, et il nous y fait voir la chienne du logis mettre bas, quand il n'a plus d'héroïne à accoucher.

« Le roman, écrivait Sainte-Beuve à M. Champfleury, est un vaste champ d'essai qui s'ouvre à toutes les formes du génie, à toutes les manières. C'est l'épopée future, la seule probablement que

les mœurs modernes comporteront désormais. » Sainte-Beuve a peut-être raison contre M. Renan, qui déclare le roman un genre de troisième ordre, et je ne veux pas faire le procès aux œuvres de mes contemporains. Mais elles me fatiguent par leurs longueurs, et je m'en confesse.

On me donna à lire, quand j'étais petit, les histoires du chanoine Schmid. Vous pensez si mon imagination toute neuve se prit à *Henri d'Eichenfeld*, à *Rose de Tannenbourg* ! J'ai toujours vu un peu le moyen âge à travers cette *Rose de Tannenbourg*. A ce premier moment, la forme dialoguée, il m'en souvient, m'intéressait moins que le conte, le récit. Ou du moins, il fallait que le dialogue fût parlé, fût mis en action, et nulle lecture ne m'a jamais ému autant que le fit la représentation, dans une grange provençale, d'une espèce de *Mystère* où figuraient le grand saint Christophe et le bel ange Gabriel. Les enfants aiment les contes, comme les peuples jeunes ont aimé l'épopée. Le drame était sorti de l'épopée par un développement naturel des situations et des caractères ; et

voici, au point extrême de nos littératures, que le roman éclipse le théâtre. On dirait qu'il est la poussière des genres disparus, poussière de l'épopée, poussière du drame, poussière encore des mémoires historiques et des annales de la médecine ou de la police.

Le fameux *Juif-Errant*, d'Eugène Sue, fut ma première rencontre dans ce monde nouveau. Je m'obstinai à cette accablante lecture, et il m'en resta un dégoût pour ce genre de productions, que je n'ai pas réussi à vaincre tout à fait. Lorsque je me repris au roman, pour tout connaître, je lus quelques volumes d'Alexandre Dumas, ce prodigieux trouveur. Avec lui, nulle fatigue physique ou morale, mais un regret du temps perdu, et la déception d'une réalité qui se déroberait ou se déguiserait sans cesse. Il revivait là, dans ces abondants récits d'aventures, quelque chose de l'épopée, mais sans le haut coup d'aile des poètes primitifs et surtout sans leur simplicité vraie. Ce coup d'aile du poète, je l'ai reconnu, à quelque degré, dans la *Salammbô* de Flaubert, dans les

Misérables et le *Quatre-vingt-treize* de Hugo. Puis Balzac et George Sand me remirent au niveau de notre vie, et je goûtai *Eugénie Grandet*, le *Marquis de Villemer*. Cependant je fus vite fatigué du monde de Mme Sand ; j'y éprouvais cette impatience de l'observateur qui regarderait un objet au microscope sans avoir tourné la vis à son point. Et quant à Balzac, si ses lunettes étaient mieux mes lunettes, j'y sentais encore, à la longue, un effort qui me lassait.

Ce sont là, j'en conviens, des appréciations personnelles, et je ne cite pas tous les ouvrages de Balzac, par exemple, où j'ai reconnu l'invention géniale. Il faudrait relire ce qu'on a lu ; mais la vie est trop courte pour cela.

Je reviens à nos contemporains. Il s'est trouvé que plusieurs, en prenant leurs personnages aux confins de la pathologie, ont institué de nouvelles expériences morales, dont je reconnais la véritable valeur. Avec eux, pourtant, avec le Flaubert de l'*Education sentimentale* et même de *Madame Bovary* (un chef-d'œuvre), avec le Daudet de *Jack*

ou de *Sapho*, avec les de Goncourt, avec Zola, j'éprouve une lassitude parfois extrême, et pour moi, trop souvent, ce qu'il y a de vrai dans leurs livres est incomplètement vrai, ce qu'il y a de faux est surabondant ; ils me laissent le sentiment pénible d'une diminution de mon être, d'une perte de mes forces vives et d'une chute fatale dans les bas fonds des *ratés* ou des manqués. Le *Bouvard* et le *Pécuchet*, pour une heure, me semblent être chacun de nous, et d'abord Flaubert lui-même, qui peut-être a consigné en cette obscure ébauche ses propres impuissances, lui si parfait artiste, et pour me tirer de cet état malsain il me faut ouvrir un livre de science vraie ou relire une page virile du vieux Corneille.

De toute cette production, souvent fiévreuse et hâtive, que restera-t-il ? Quelques noms, et sous ces noms une page, parfois une œuvre, s'il en est une fortement conçue et brèvement écrite. Il n'appartient pas aux critiques de préjuger le choix de la postérité. Songez seulement que nous avons, des centaines de volumes des deux siècles passés, gardé

la *Princesse de Clèves*, le *Roman comique*, *Candide*, *Manon Lescaut*, avec des historiettes cueillies çà et là. Eh bien, il arrivera peut-être que Dumas vivra par une anecdote, George Sand par une *Lettre*, et qu'une sobre nouvelle de Mérimée surnagera au-dessus du flot de nos romans tirés à 80,000. Notre bibliothèque littéraire s'encombre trop pour ne pas obliger nos successeurs à y opérer le plus sévère triage. Du reste, l'œuvre qui tombe en oubli n'est pas pour cela une non-valeur, et notre siècle aura livré un riche contingent de notes au philosophe curieux d'étudier la nature humaine en ses variétés fugaces et en son fond. Tous nos romans, à leur tour (et je ne suis pas le premier qui le dise), seront du *document humain*, du document déjà digéré et transformé.

Avec les débris de l'art ancien nous composons des musées. Tout y est classé pour l'usage de l'historien, idole grotesque ou tesson informe, et il y vient interroger les moindres reliques, comme le médecin examine jusqu'aux déjections de son malade pour établir un bon diagnostic. Mais

combien peu d'œuvres, parmi celles entassées dans nos collections, méritent vraiment d'être admirées et conservées pour leur *valeur d'art !*

XI

DU MOT D'ESPRIT

Je viens de lire quelques pages sur l'esprit en un volume d'*Essais* d'une jeune autoresse. Dr. Susanna Rubinstein (un nom de juive russe germanisée), comme porte la couverture. La dédicace de ces *Essais* à la mémoire de son père, *in trauernder Liebe*, a excité d'abord ma sympathie, et je me prends à interroger, sur la photographie jointe au volume, ces deux grands yeux de jeune fille, dont le regard brille un peu inquiet dans l'ombre des cheveux en désordre qui couvrent trop le front, ces deux beaux yeux qui ont pleuré une si chère affection. *A voir douleur, le sang saigne*, disaient nos aïeux. Mais je débute mal à parler du comique. Je viens aussitôt à Kant, à Schopenhauer, et m'abandonne à mon aimable guide.

Kant faisait consister l'esprit dans la faculté d'établir des similitudes. Pour Schopenhauer, le rire naît d'une incongruence du contenu avec le sujet considéré, et il cite en exemple le mot du pauvre diable de gascon qui, se présentant au roi vêtu d'été par un froid de loup, disait à Sa Majesté qu'Elle aurait bien chaud si Elle avait mis sur Elle tout ce qu'il portait sur lui, c'est-à-dire toute sa garde-robe. Il nous faut, dit aussi Edwald Hecker, deux représentations, compatibles ou incompatibles l'une avec l'autre, et le rapprochement s'en doit faire, ajoute Th. Vischer, avec suppression des intermédiaires, de façon à en relever subitement le contraste. Léon Dumont ne s'écarte pas beaucoup des explications précédentes. Le rire s'attache, d'après lui, à la perception de deux représentations, dont l'une supprime ou contredit l'autre ; ainsi, quand un petit homme se courbe pour passer sous une porte, la non-valeur de ce mouvement, qui convient à une personne grande, ne manque pas d'exciter l'hilarité.

La jolie sentence de Jean-Paul : « L'esprit est un

prêtre qui bénit un couple, en déshabillé », laisse encore apercevoir les deux termes. Mais Kuno Fischer nous instruit du détail de la cérémonie, en définissant le mot d'esprit un jugement piquant par où quelque chose de caché est mis en une vive lumière. Mlle Rubinstein estime enfin, en termes peu différents, que l'esprit consiste à découvrir des rapports cachés entre des groupes de conceptions qui contrastent. Il suffit, dit-elle, d'y relever un seul caractère comme terme de comparaison et de choquer les deux séries en un point, pour que jaillisse l'étincelle. Du reste, ce caractère peut être positif ou négatif, etc. Elle n'a pas vu cependant que ce « rapport caché », ce *tertium comparationis* dont elle parle, sert tout justement à faire éclater le contraste, la non-convenance des deux représentations. La rupture se fait, à mon avis, sur ce rapport fictif, sur ce contact glissant, et le comique sort de là.

Des situations particulières peuvent être distinguées. Ou bien les deux représentations, images ou figures, se croisent, et c'est une sorte d'interversion

des personnes, ou de la cause et de l'effet, du sujet et de l'attribut. Ainsi dans le mot du librettiste M. de Saint-Georges, quand, ayant fait teindre ses cheveux blancs, il disait à ses amis qui s'étonnaient de ses cheveux noirs : « Oui, je n'étais plus digne des autres ». La réplique d'Alexandre à Parmenion — « J'accepterais les propositions de Darius si j'étais Alexandre. — Et moi, si j'étais Parmenion », est un autre exemple du même cas, exemple où Mlle Rubinstein découvre son signe négatif, soit ici la négation du semblable dans l'état de Parmenion et dans celui d'Alexandre.

Ou bien les deux séries se fondent ensemble et une apparente opposition s'anéantit au point de rencontre. Ainsi dans le mot qu'on me dit être de Voltaire : « Si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu ! » Pareillement dans la repartie de Piron au même Voltaire se flattant qu'on n'avait pas sifflé tout à l'heure sa comédie : « Peut-on siffler, quand on bâille ? »

Ou bien encore les deux séries divergent tout à coup de leur point de contact et elles ont glissé sur

un mot à double emploi. On se rappelle l'apostrophe du plaisant abbé de Voisenon au prince de Conti, lequel faisait mine, étant fâché contre lui, de quitter son audience au moment où l'abbé s'y présentait : « Ah ! monseigneur, je vois bien que vous ne me traitez pas en ennemi, puisque vous me tournez le dos ! »

Dans la repartie de Piron, l'idée d'*ennui* se cache sous les deux termes, et elle prend plus de force par leur opposition, sans que le mot ait besoin d'être prononcé. Dans l'apostrophe de Voisenon, la rencontre a lieu, au contraire, expressément sur le mot, et M. Rochefort disait aussi un jeu de mots quand il écrivait dans sa *Lanterne* « que l'empire français, d'après l'annuaire officiel, comptait trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement ». A cette classe de mots d'esprit, où un même terme est pris avec deux acceptions, on peut rattacher le calembour (le *klangwitz* des Allemands). Mais le comique, dans le calembour, tient à l'éveil fortuit d'une image dont le mot est exactement consonant, ou à peu près, avec celui

qui la suggère, et non à l'opposition plus savante de deux idées cachées sous le même mot. C'est pourquoi le son du mot y est indispensable, et un calembour (témoin le fameux *Gros l'a peint*) ne peut sortir de la langue qui le comporte, tandis que le mot d'esprit est assez souvent traduisible.

Il suffira quelquefois de donner à deviner ce rapport caché dont parle Mlle Rubinstein, et l'on connaît cette pointe de Voltaire contre les étymologistes de son temps, lesquels, disait-il, « font peu de cas des voyelles et négligent toutes les consonnes ». Le piquant y tient au choix heureux de deux termes différents pour dire la même chose, et la vanité du pareil traitement appliqué par l'étymologiste aux deux séries de lettres en prend une évidence toute singulière.

Le procédé n'est pas différent dans le *comble*. C'est une espèce de calembour sous forme interrogative. Et par exemple : « Quel est le comble de la propreté ? — C'est d'essuyer des revers. » Ou encore : « Quel est le comble de l'art du chirurgien ? — C'est de panser des idées. » Ces *combles* justi-

fient bien une dernière remarque de notre autoresse. Un bon mot a plus de vivacité, dit-elle. quand il naît par la rencontre de deux séries plus distantes, et elle cite à ce propos la qualification mordante de « déficit découvert » appliquée par un membre du Parlement allemand à la femme du ministre des finances qui montrait au bal sa pauvre gorge trop décolletée. Plus vive, en effet, est la surprise, meilleur est le mot.

S'agit-il maintenant du comique en général, il faudra considérer, non plus des contrastes d'images ou de vives idées, mais des contrastes de raisonnements, de gestes, de situations. L'état du bonhomme Demea, dans *les Adelphes* de Térence, devient comique, du moment où Demea, en se flattant de connaître la conduite de son fils Ctésiphon, montre précisément qu'il l'ignore. Toujours nous retrouvons deux termes dont la discordance éclate aussitôt qu'on feint de les accorder ou les éclaire d'un certain jour. Et l'on conçoit pourquoi le comique touche de si près au tragique : car cette discordance devient pénible, dès qu'elle affecte un

de nos sentiments profonds ou qu'elle provoque notre pitié. Si le Sganarelle de *l'Ecole des Maris* prête franchement à rire, le *George Dandin* n'est pas loin de faire pleurer.

XII

ENCORE LE MOT D'ESPRIT ET LE COMIQUE

Un philosophe d'outre-Rhin qui n'a pas plaisanté avec la vie (pessimiste conséquent, il s'est pendu à l'âge de trente-cinq ans) a écrit, lui aussi, quelques pages sur le comique. Il distingue d'abord, je le dis pour mémoire, le sensible-comique de l'abstrait-comique : l'un tirant ses effets d'impressions purement sensibles, et l'autre d'un arrangement artificiel de mots et de propositions, ou même d'une gesticulation expressive. En conséquence, notre philosophe spécifie encore, dans son premier groupe, le comique de l'espace, celui de la causalité, celui de la matière, celui du temps, catégories où le lecteur fera rentrer sans peine les effets comiques provenant, soit de figures trop grandes ou trop petites, d'un cou trop

long, d'exagérations de la mode, soit d'une liaison vicieuse de la cause et de l'effet, de mouvements, par exemple, non appropriés au but, soit de couleurs étranges, de sons bizarres, soit du débit trop lent ou trop rapide du discours. Dans le second groupe, il spécifie l'ironie, la satire, le mot d'esprit, l'action bouffonne, le jeu de mots.

L'élément commun à tous ces genres est ce que Mainlaender (ainsi notre auteur se nomme) appelle la *mesure subjective*. L'application de cette mesure aux choses y fait éclater la discordance, l'incongruence. Comique est tout objet qui ne répond pas à notre mesure personnelle.

Le mot d'esprit, par exemple, réunit deux représentations sous une même idée, et elles divergent aussitôt. Dans cette épitaphe moqueuse, composée pour un médecin : « Ici il repose, comme un héros, avec ceux qu'il a tués autour de lui », l'idée commune est celle de héros ; mais les morts font la honte du médecin et la gloire du guerrier. Dans l'anecdote du gascon, cette idée est *toute ma garde-robe*, mais la garde-robe du roi est mieux fournie

que celle du pauvre diable, réduite à la pelure qu'il a sur le dos. Donc, d'après Mainlaender, la discordance des deux représentations se manifeste dès qu'on les mesure l'une par l'autre, et elle produit l'effet comique parce que le rapprochement en était inattendu.

Ce dernier mot n'est pas au hasard. Un autre philosophe allemand, M. Lipps, a rattaché, en effet, l'étude du comique à celle de *l'attente*. Aucune chose d'abord, remarque-t-il, n'est comique en soi ; un contraste est nécessaire pour engendrer le comique. Ce qui est risible, ce n'est pas la souris, c'est que la montagne accouche d'une souris. Ce n'est pas non plus le contraste comme tel qui produit le comique, mais c'est la manière dont les contenus ou les termes du contraste sont liés. Un petit homme semble ridicule au milieu d'hommes grands, parce que la vue de ceux-ci nous a fait diriger sur celui-là une quantité d'attention appelant l'importance que nous ne lui trouvons point. Le sublime est ce qui dépasse notre attente, le comique est ce qui reste en deçà.

Un acteur tragique laisse échapper un mot ou un geste incongrus et provoque l'hilarité du public dans la situation la plus pathétique.

Un vers à double sens gâte la plus belle tirade. On connaît celui de Corneille :

> Et c'est ne régner pas qu'être deux à régner.

Hugo a dit, je ne sais plus de quels personnages de sa *Légende*.

> Et, sereins, ils s'étaient mis à chanter...

Cela est énorme et fera toujours rire.

Attente trompée ou surprise de ne pas trouver ce qu'on attendait, c'est tout un. J'ai noté plus haut cette condition de la surprise. M. Lipps fait tout porter dessus et rapporte ainsi les diverses espèces du comique à un fait psychologique plus général.

Je dis tout cela un peu en gros. J'aurais bien des traits à citer sur lesquels on pourrait faire des remarques incidentes, et l'analyse y découvrirait une extrême variété de procédés. Mais j'ai peur de m'achopper à vouloir expliquer ces jolies choses que les fines langues disent le plus alertement, le

plus simplement du monde. Encore une remarque cependant. Les conditions générales du comique une fois indiquées, reste la qualité personnelle du diseur ou de l'acteur. L'effet d'un mot sera très différent, suivant qui le dit, et certains excellent à le lancer de telle sorte que l'explosion en soit plus subite. Le comédien, par des gestes étudiés, produit déjà chez le spectateur *l'état comique* et le dispose à rire tout son soûl, et presque sans nouveaux frais.

Mainlaender a réservé une place à cet « état comique de la volonté » dans son groupe du « sensible comique ». Je ne serai pas frappé du ridicule d'un cou trop long ou du mauvais débit d'une phrase, si je n'ai pas quelque prédisposition à le sentir. L'auteur d'un livre que je lis m'a si bien entraîné dans son courant, que je trouve motif de m'égayer en un passage où mon voisin reste froid, faute d'avoir lu depuis le commencement.

J'ai entendu, au cercle Saint-Simon, une lecture de M. Coquelin aîné sur le *Tartufe*. Il y exposait très sérieusement ses raisons d'interpréter le personnage de Molière en scélérat qui doit faire rire de

soi et ne point paraître terrible comme l'ont rendu la plupart des comédiens. L'acteur demeurait pourtant sous le conférencier: il avait souci de tenir son auditoire toujours prêt à rire, quand il lui plairait de le faire rire.

C'est autre chose quand M. Renan glisse une petite méchanceté dans son oraison, ou quand M. Taine jette une phrase mordante au milieu d'un grave sujet. J'ai eu le plaisir de les entendre aussi l'un et l'autre. M. Renan a une manière à lui, en voulant retirer le trait, de l'enfoncer davantage, mais son ironie est douce, il ne la fait pas sonner, elle fuse entre les lignes. La façon de M. Taine est différente : chez lui, le trait fait corps avec le texte, l'ironie naît de certaines oppositions dans le discours, du choix des mots et de leur résonance même, elle est vigoureuse et ne demande pas qu'on l'excuse. Mais ni l'un ni l'autre ne songeaient à produire, chez nous qui les écoutions, l'état comique. Ils se bornaient à égayer leur lecture d'un sourire vite réprimé, à rafraîchir l'attention, et d'ailleurs chacun de ces maîtres, par son ton, par son allure, nous avait prédisposés

à goûter le genre d'esprit qui lui est propre.

Quiconque n'est pas un sot porte autour de soi une atmosphère particulière. On s'y plaît ou l'on s'y déplaît, mais on y entre, et l'homme le plus morose peut se surprendre à rire à gorge déployée aux inventions burlesques de M. Labiche ou aux damnables facéties de *Monsieur de Voltaire*.

XIII

TROISIÈME LETTRE DE MARCELLIN

(LES MOTS DES ALIÉNÉS)

J'ai reçu tes nouvelles notes, cher ami. Je comprends ta colère pour une phrase détestable. Mais ne soyons pas trop sévères à autrui ; c'est nous d'abord qu'il faut châtier. Bien que je me pique d'être littéraire, des critiques bienveillants ont relevé dans mon dernier livre des mots qui sentent l'école : ils ont peut-être raison, et j'ai promis de fleurir mon « fagot d'épines ».

La langue haute en couleur de nos romanciers a de réelles beautés, dis-tu. Je le crois bien ! J'ai commencé de lire *l'Œuvre*, et m'y voilà pris. Zola m'a fatigué souvent. Je lui ai reproché de se griser de son bruit, à mesure qu'il avance en un roman,

et de faire à la fin de fausse monnaie avec une réalité solide ; j'ai été choqué de grossièretés qui ne prêtaient à ses peintures ni plus de vérité ni plus de force : je l'ai vu, avec tristesse, tellement réduire la part du bien en ce monde, qu'il semblait que la vie s'en pût passer. En dépit de tout, son talent si vigoureux m'empoignait, et *cet animal-là*, comme tu l'appelles, possède à coup sûr, entre tous nos écrivains d'aujourd'hui, le tempérament le plus robuste.

J'ai donc fermé *l'Œuvre*, hier au soir, à la page 146, et ce que j'en ai lu me semble tout à fait remarquable. Le premier morceau, détaché du reste, ferait une de ces nouvelles achevées qu'on peut garder. Dans les pages suivantes, souffle une fièvre de jeunesse et d'orgueil, une rage d'idéal qui me ramène aux beaux songes bleus, me remet en espoir et en vigueur. Naïf que je suis encore ! A cette scène où Christine, cédant à la prière muette et désespérée de Claude, se met nue dans la pose et livre à l'artiste sa beauté de vierge qu'elle ne veut pas donner à l'homme, une émotion m'a

étranglé avec ces deux jeunes gens, dont le romancier nous dit, en sa langue cette fois si délicate, que « leurs paupières se gonflèrent de larmes, comme s'ils venaient de gâter leur existence, de toucher le fond de la lumière humaine ». Foin des collets-montés et de la chicane ! Qui a souffert à créer admire qui sait créer. Faire et laisser faire, au moins dans l'art, ce sera toujours ma règle. C'est aussi la tienne. Jamais ta critique n'est cruelle aux vieux ni méchante aux jeunes ; elle est d'un homme de goût, qui garde ses droits, et je te la passe (1).

Venons à tes notes sur le mot d'esprit et le comique. Tu connais la doctrine de Spencer, fondée sur la « distribution physiologique de la puissance nerveuse ». L'éclat de rire est une décharge nerveuse, cela va de soi. Mais il s'agit d'expliquer pourquoi certains arrangements de mots, d'idées

(1) Marcellin H. eût jugé sans doute que, dans la récente polémique engagée entre M. Sarcey et M. Zola, à propos du *Ventre de Paris* et de *Renée*, si M. Zola frappait plus fort, M. Sarcey frappait souvent plus juste, et que le critique ne saurait abdiquer ses droits d' « homme de goût », droits assez indécis, et dont il est facile d'abuser, mais qui tirent leur force de la conscience commune des lecteurs. (Note de l'éditeur.)

ou de gestes favorisent cette décharge qui devient le rire, et tu devais, avec les Allemands, citer Bain. Ce psychologue éminent a dit en substance que « l'occasion du rire, c'est la dégradation d'une personne ou d'un intérêt ayant de la dignité, en des circonstances qui n'excitent pas quelque émotion profonde ». Théorie conforme aux vues de Quintilien et de Hobbes. Je l'ai discutée *in petto* et la juge insuffisante.

Lorsque Meyerbeer disait à Rossini, qui se plaignait de fatigue après une soirée où l'on n'avait joué que de sa musique : « Maître, vous vous écoutez trop », cette pointe égratignait bien un peu le grand maëstro ; mais n'est-ce pas la façon qui était plaisante, plutôt que l'égratignure ?

Le poète Moncrif, refusant de *prendre* les cinquante ans qu'on lui *donnait*, eut l'esprit de tourner une question dont sa vanité de paraître jeune était blessée, et il ne fit pas rire précisément pour avoir fermé la bouche au roi.

« Une jeune fille, raconte Chamfort, étant à confesse, dit : Je m'accuse d'avoir estimé un jeune

homme. — Estimé! combien de fois? demanda le père », et cette demande, j'en conviens, démasquait l'innocent mensonge; mais le piquant était de montrer dans l'*estime* le péché par l'emploi discret de la formule sacramentelle.

Cet homme, dont parle aussi Chamfort, qui disait à table : « J'ai beau manger, je n'ai plus faim ». naïf glouton ou homme d'esprit, ne nous fera pas moins rire ; son ventre rassasié dénonce plaisamment un baroque syllogisme, et ce dernier mot rentre dans tes cas d'interversion de la cause et de l'effet.

Dans le jeu d'esprit, conclurais-je volontiers, nous rions de la vanité d'une fiction, d'un dérangement apporté à l'ordre accoutumé de nos idées ou de nos actes. et si la dégradation s'ajoute au jeu, elle y reste un élément accessoire. Cette circonstance, fréquente au théâtre, n'est même pas là l'essentiel du comique. La scène du dépit, dans *Tartufe*, ne nous fait pas rire aux dépens des amoureux, et c'est un contraste de situation, comme tu dis, qui nous y amuse. Ne se prend-on pas, enfin.

à rire tout seul de naïvetés où notre esprit est presque fier de sa bêtise? Cela m'est arrivé l'autre soir, où je m'avisai tout à coup que l'ordre des lettres de l'alphabet, bien qu'on pût avoir avantage à le changer, offre pourtant le rare mérite d'être celui de nos dictionnaires !

Les éclats de rire du petit enfant que sa nourrice amuse en l'éloignant et l'approchant du sein, ne sont qu'une décharge des nerfs excités au jeu. Il n'importe guère, selon moi, quant à l'effet, si une dépense physique fait le jeu, ou si la dépense est intellectuelle. C'est la qualité du jeu qui change, et la variété des jeux est infinie. D'ailleurs le jeu purement physique me semble surtout s'accompagner du rire dans les moments où la position relative des objets ou des personnes présente quelque inconvenance, analogue à celle qu'on voit dans les mots d'esprit et dans les scènes comiques véritables.

N'as-tu jamais pris plaisir à écouter certain diseur de boniment, aux chevaux de bois des Champs-Elysées ? Il me semble l'entendre encore :

« En route ! mes jolis enfants. On part pour la fête à Choizy. Attention seulement à ne pas tomber avant d'avoir mis les mains à terre, sous peine de se voir changé en invalide à la tête de buis, avec des yeux de cristal, un nez de carton... Tout le monde sera content, et satisfait par dessus le marché. »

Alors commence cet impossible voyage, où l'on gagne Moscou par la chute du Niagara, les Chandell'usées, l'arc de triomphe des bougies de l'Etoile et la barrière du Maine, sans oublier de manger à la dite barrière les bons pruneaux de la mère Ramponneau, née à Griotte, dans le département de la Salade, avec une omelette au lard, et pas de retard, c'est ici comme chez la mère Bidard... Et l'enragé parleur présente cerceaux et pantins aux épées tendues des cavaliers, criant après les malagauches, le premier chasseur d'Afrique, Mlle Henriette ou M. Popol à l'entresol qui s'est débarbouillé ce matin avec du cirage... Voici les bijoux de la belle Gabrielle, l'oiseau d'une île pantagruélique située à 17 degrés au-dessus de la lune, le bonnet de

la concierge de l'obélisque, le dompteur des animaux féroces, c'est-à-dire du lion en pain d'épices, etc., etc.

Les petits cavaliers, je l'ai remarqué, restent graves le plus souvent, occupés qu'ils sont à tendre l'épée. Mais les enfants rient à l'entour ; et ils rient plus fort quand le distributeur presse son débit, cogne une poupée à la pointe de Mlle Henriette, ou, glissant bruyamment sur l'estrade, prie ces demoiselles de ne pas lui faire tourner le sang en eau de javelle. Ce comique, fait de mots dérangés, d'assonances, d'appellations au hasard, de coq-à-l'âne, est celui qu'entendent les enfants : encore faut-il le mouvement du débit pour les mettre en train, et les grandes personnes s'égayent peut-être le plus franchement à ces sottises. Les écoliers de dix ans en sont toujours à donner à deviner des *ressemblances* et des *différences*. « Le juge fait lever la main, l'escalier fait lever le pied. » C'est l'enfance du jeu d'esprit. Toutefois Beaumarchais fait rire souvent avec un dicton défiguré à propos, et tu sais comment Bazile achève le *Tant va la*

cruche à l'eau... Quelle espèce d' « intérêt ayant de la dignité », demanderai-je en passant, peut souffrir d'un proverbe dont on change le sens? On a la surprise d'y trouver une malice qu'on n'attendait point ; mais cette surprise n'est pas, si peu que ce soit, humiliante.

Sais-tu bien que les malheureux aliénés font aussi des *mots*? J'en montrais un jour à M. le Dr Magnan (un maître aussi bienveillant qu'il a de science), quelques-uns recueillis à sa clinique. « Rien de plus simple, observa-t-il, c'est la protubérance. » Ces mots qui viennent si fréquemment à la bouche de l'aliéné, et dont il paraît quelquefois s'amuser lui-même, se produisent, en d'autres termes, comme simples réflexes, et ceux que j'ai notés, en effet, sont une manière de *concetti*, ou de mots par ricochet. Une délirante chronique, dans son hallucination, entend un « grand type », qui l'appelle « vieux type ». Une dégénérée, en état d'excitation maniaque, s'exclame : « J'ai tué tout le monde, et j'ai bien fait. Un bienfait n'est jamais perdu. » Une autre réplique à M. Magnan, qui dit

la garder pour la guérir : « Et moi. je suis aguerrie contre vos observations. » « Je suis sùre qu'on m'empoisonne. prétend une autre malade. et vous. vous me dépoisonnez ! » Un abbé, ce même abbé C... que nous rencontrâmes à M.... il y a vingt ans, et dont les dessins nous étonnaient par leur composition d'une savante extravagance, cet héréditaire si remarquable, que j'ai revu à Sainte-Anne. y rédigeait une pétition où il jouait à chaque ligne sur le nom du savant docteur. écrivant MAGNANimité, MAGNANime. etc.

Il arrive à ces pauvres fous d'exciter le rire par un tour de phrase qui est au hasard des reviviscences de leurs nerfs ; et s'ils y mettent une intention comique, c'est que l'état d'excitation où ils sont comporte les formes de la gaieté. ou que le caractère individuel reparaît sous la livrée pathologique. Une héréditaire offrant quarante années de folie intermittente raille gaîment le docteur : « Si vous m'offrez du champagne. je vous paye des cerises ». Elle dit de la Salpêtrière. où elle a été plusieurs fois enfermée : « Oh ! la Salpêtrière, c'est

ma maison de campagne ! » Elle a la manie de fourrer toute sorte de menus objets, bouts de papier, brindilles de bois, feuilles mortes, dans son corsage, d'où le docteur les retire en souriant : « Je veux bien qu'on se f... de moi, fait-elle en plaisantant aussi, mais pas à ce point ». Bref, dans cette dissociation des facultés mentales, la tendance à jouer sur les mots persiste, au moins très longtemps : mais le jeu devient grossier, les combinaisons s'appauvrissent, et le comique rétrograde jusqu'aux allitérations les plus puériles.

— Tout en écrivant, mon cher Sabin, j'ai fini de lire l'*Œuvre*. Je ne me donne pas entièrement et j'ai toujours le regret d'un art plus achevé. Mais tu liras toi-même, et tu jugeras. Zola s'est peint dans Sandoz ; cette figure prête de sa vie aux autres personnages et les corrige. Nous tous, grands ou petits, qui créons quelque chose, n'aurons-nous pas l'âme remuée aux paroles ardentes de ce Sandoz, du romancier parlant de sa tâche qui renaît sans cesse, de l'œuvre en train dont la végétation continue en son cerveau jusqu'au fond du sommeil ?

« Ah ! une vie, une seconde vie, qui me la donnera, pour que le travail me la vole et pour que j'en meure encore ! »

Mais voilà ! Dès que l'homme vrai se montre, l'homme fictif intéresse beaucoup moins. Cependant l'humanité dont on se souvient est en partie composée des êtres créés par les poètes, et nous aurions là sujet de discourir longuement sur l'art, à la honte des gens *graves* qui en ignorent la puissance et des romanciers qui en méconnaissent les conditions.

. . . .

. . . .

XIV

UNE BELLE BOULE DE NEIGE

Un petit enfant de dix mois. depuis quelque temps, apprend à marcher. Il semble qu'il ait un sentiment instinctif de la difficulté de son entreprise. « Mais, les succès et les encouragements lui venant, il finit par oublier ses appréhensions, il s'échauffe, il s'égaie et fournit quelques pas plus ou moins bien formés. avec un entrain manifeste. Je n'oserais même pas dire qu'il ne s'éveille en lui quelque chose de semblable à la fierté, au sentiment heureux de la difficulté vaincue. Il doit, en effet, avoir ce sentiment, et même accompagné d'une certaine exagération, car il apprécie l'importance de ses efforts à la peine qu'ils lui coûtent. et la distance parcourue lui est connue par la compa-

raison des objets environnants avec ses propres dimensions. »

Dans ce morceau, emprunté à la *Psychologie de l'enfant*, de Bernard Pérez (*Les trois premières années*, p. 21), je relève deux faits pour les faire servir à une critique du sentiment du beau : d'abord, le fait du rapport des sensations avec l'idéalisation, et ensuite le fait du plaisir ressenti à réaliser une chose difficile. Herbert Spencer a donné du premier une bonne explication, transcrite par Pérez, que je soulignerai en rappelant le joli mot de Mme de Sévigné, malade à Vichy, à qui une cuiller « semble la machine du monde », et les poétiques paroles du Perdican de *On ne badine pas avec l'amour* : « Comme ce lavoir est petit ! autrefois, il me paraissait immense. J'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts, et je retrouve une goutte d'eau et des brins d'herbe. »

Moi-même je me rappelle, un hiver qu'il était tombé beaucoup de neige, d'en avoir formé, en roulant une pelote dans la grande allée de notre jardin, une belle boule dont le souvenir me

demeura comme de quelque chose d'énorme. Les années suivantes, je n'en sus faire aucune qui me parût telle, et je ne pouvais penser à la première sans l'imaginer toujours plus volumineuse, à mesure que je grandissais. Un jour pourtant, la réflexion venant, je me dis que cette grande boule de neige avait dû être fort petite, pour la mouvoir quand j'étais si petit. L'objet de mon idéalisation enfantine avait grandi avec moi, et de plus, si cette grosse boule de neige m'avait paru une belle boule, si l'idée de beauté s'était attachée à l'idée de grandeur, c'était en raison de l'effort accompli, et une grosse pierre ne m'eût pas paru, au même degré, une belle pierre.

Ainsi, d'une part, l'idée de la grandeur est prise sur notre propre personne ou ramenée à quelque unité par nous appréciable. Un autre enfant dont parle Pérez estimait une montagne à quatre fois peut-être une maison, et il croyait exagérer encore. Des ensembles, dit-il, l'enfant (j'ajoute l'homme primitif) ne conçoit guère que la grandeur. « Plus les êtres et les objets lui rappellent des rapports

vrais et des associations distinctes de sensations agréables et intenses, plus on peut dire que l'élément intellectuel du beau, que l'idéal a progressé (p. 321). » Mais, d'autre part, l'idée de la grandeur comme belle enferme aussi le sentiment de la difficulté vaincue, et cela explique le goût de l'énorme aux époques primitives, surtout dans l'architecture, en attendant que l'artiste, plus délicat, attache le premier prix à la juste proportion des parties qui composent une masse.

Je me souviens d'un maçon d'un village de Provence qui avait érigé dans sa jeunesse, sur les plans de l'architecte du département, un clocher neuf auprès de sa vieille église. Il était tout ému d'avoir bâti à une telle hauteur, et la beauté de sa flèche le touchait moins que la difficulté vaincue. Peut-être les Pharaons ressentaient-ils moins d'admiration que d'orgueil devant ces *tumuli* gigantesques, les Pyramides ; j'imagine que les peuples des dolmens se faisaient gloire de dresser les plus gros blocs, et les constructeurs de la fin du moyen âge ont souvent péché contre le goût pour réaliser des miracles d'équilibre.

XV

L'ART UTILE

On me signale un article très intéressant de M. Charles Féré dans la *Revue philosophique* de mars 1886.

M. Féré signale d'abord les vues. qui étaient nouvelles, de MM. Gaëtan Delaunay et Ch. Henry touchant le rôle de la « direction du mouvement » dans la sensation esthétique. Mais ce rôle est subordonné à la nature des effets physiologiques des sensations soi-disant agréables ou soi-disant désagréables. M. Féré a montré, par des expériences, que les unes produisent une augmentation de force disponible, tandis que les autres diminuent cette même force, et puis il a étudié le rôle physiologique du mouvement, pour en bien comprendre la valeur nouvelle dans les arts.

Les recherches de ce jeune physiologiste établissent, en résumé, l'influence de la *rotation* d'un disque coloré sur la hauteur de l'excitation. Cette hauteur est mesurée par les tracés d'un dynamographe, qui fait la démonstration. Du reste, tous les sujets sains mis en expérience par M. Féré se sont parfaitement rendu compte, dit-il, que la sensation visuelle devient plus intense sous l'influence de la rotation du disque. Il pense pouvoir ramener, en conséquence, à cette action « dynamogène » du mouvement l'explication de notre goût si marqué pour les jeux de force, d'adresse ou d'agilité, luttes, courses, combats de bêtes, etc. « On aime le mouvement, conclut-il, sous toutes ses formes, et sa représentation a dans les arts la plus grande importance au point de vue de l'esthétique. »

Il est facile d'étendre cette remarque. Les œuvres colossales nous frappent fortement, pourrait-on dire après Bain avec plus de force, parce qu'elles éveillent dans notre esprit l'image des mouvements qui ont été nécessaires pour les exécuter. Si nous regardons une masse de rochers posés sur un socle

de montagne. la beauté de cette masse vient en partie de l'image des efforts qu'il nous faudrait faire pour l'élever à cette hauteur ou pour y gravir à la force de nos bras et de nos jarrets. Que la chèvre de Virgile pende hardiment du sommet de la roche buissonneuse. notre émotion en sera augmentée, tout en restant agréable, et l'attitude facile du gracieux animal arrête juste à temps l'idée pénible du péril, qu'elle avait fait naître. Dès que le mouvement nous intéresse davantage, sa valeur d'excitation en est accrue : ma boule de neige était belle, parce que je l'avais faite et pouvais me vanter de l'avoir faite.

La représentation des mouvements a contribué sans doute au sentiment du beau chez les peuples primitifs. Elle n'est pas étrangère à ce sentiment chez les civilisés, et l'occasion me serait bonne, si j'étais journaliste, de plaider la cause de la fameuse tour Eiffel !

Les qualités de masse. ou de *dimension*. se traduisent pour nous en états plus ou moins conscients d'énergie, et le fin travail d'un camée

ravit l'artiste qui en sait la difficulté. autant que le grand sphinx étonne le fellah. Notre jouissance esthétique s'accompagne le plus souvent d'une exclamation. d'un geste. d'une attitude. et. en un mot. de quelque décharge nerveuse. dont on peut noter le signe musculaire. Cette jouissance est attachée immédiatement à l'excitation : elle relève. en second lieu. des images intellectuelles. des états de conscience qui ont rapport à une action en tant qu'excitante. et la doctrine de l'art utile est au fond celle de l'art pour l'art.

On a trop disputé sur ces étiquettes. Le plus beau sujet de tableau ne fera pas un beau tableau. si le charme de l'exécution ne s'y rencontre. Au point de vue esthétique (le vilain mot !), l'action même du tableau n'est pas intéressante parce qu'elle est utile ou morale. mais parce qu'elle est l'action. l'effort. le libre jeu de la vie. La fin de l'art est une émotion spécifique. liée au fait même de percevoir et de sentir ; et cette émotion est en soi une utilité. distincte des autres utilités. elle est une forme spéciale de l'excitation vitale.

XVI

LE RETOUR

En cherchant, ce matin, dans mes papiers, j'ai retrouvé quelques pièces de vers manuscrites que m'avait jadis envoyées Bernard Pérez. J'ai eu déjà l'occasion de citer quelques lignes de lui dans mon journal. Mais il n'est pas seulement l'observateur distingué que l'on connaît. Il a été un vaillant soldat en 1870, et de ceux qui n'ont gagné au champ de bataille que des blessures. A ses débuts, à vingt ans, il fut un poète aimable. Il chantait ses belles Pyrénées, et les doux espoirs de la jeunesse, derrière les barreaux d'une prison : il était alors modeste maître d'études.

Il écrit à un de ses collègues, par un clair de lune de novembre :

Regarde, ami, comme elle est belle !
Combien douce elle nous sourit,
Au fond de la prison cruelle
Où notre âme étouffe et s'aigrit !

Dans une autre pièce, un soir d'été, il regarde passer les heureux :

Et moi, rêvant à ma fenêtre,
Je n'attends rien :
Quelqu'un a pris ma part peut-être
De tout ce bien.

Ah ! comme l'existence est difficile à quelques-uns ! Et qui sait jamais ce que l'œuvre faite a coûté de privations et d'efforts ! Mais ceux qui ont le plus peiné restent souvent les meilleurs et les plus capables d'aimer la vie.

Voici une courte pièce, *le Retour*, que je veux transcrire en entier sur mon registre, afin d'y mettre une note fraîche et le parfum des montagnes :

Les voilà près de moi, graves et solennelles,
Mes montagnes d'azur aux têtes éternelles !
Les voilà qui sourient à l'exilé du Nord,
Sous leur robe de neige et leur couronne d'or !
Oh ! vous êtes à moi, dômes de la patrie,
Que demandaient mes yeux et mon âme attendrie !

Et je suis votre enfant qui revient, et mes bras
Veulent vous embrasser, sol de mes premiers pas!
Quel rêve, de fouler vos lumineuses côtes;
De respirer l'air pur de vos régions hautes;
Dans vos profonds échos d'ouïr tonner ma voix;
De voir, dans vos vallons, rebondir à la fois
Sur les rocs échancrés vingt cascades neigeuses;
De suivre l'hirondelle aux cimes orageuses;
De s'enivrer d'espace et de brûlant soleil
Dans les sentiers de l'aigle et de l'izard vermeil;
Ou, sur le doux penchant des moelleuses vallées,
De dormir, écoutant aux bêlements mêlées
Les clochettes d'airain et les voix des pasteurs
Robustes, qu'à demi dérobent les hauteurs;
De courir tout le jour, d'un pas toujours alerte,
Sur les longs rubans d'or roulés dans l'herbe verte,
Et d'aller pour aller, comme font les oiseaux,
Les nuages, l'enfant, la brise, les ruisseaux!

XVII

PETITS FAITS

VANITÉ SOCIABLE

La sympathie de l'homme pour l'homme s'explique sans doute par les penchants qui résultent de l'organisation et de l'hérédité. C'est là le fait général. Mais il est toujours curieux de noter les circonstances particulières. Notre sympathie pour notre semblable, dirais-je donc, vient aussi de ce qu'il s'intéresse vivement à notre activité et partant la favorise le plus. L'enfant a plus de plaisir à jouer, quand on s'associe à ses jeux ; il vous invite à les partager. A un de mes camarades d'enfance, aimable causeur, aujourd'hui député, qui m'exprimait un jour son plaisir d'être avec moi, je répondis tout naïvement : « C'est que je t'écoute volontiers. » Je n'y voyais pas de malice, tant c'était vrai !

Voilà un cas de vanité *sociable*, ou de sympathie égoïste, comme on voudra l'appeler.

LE CHIEN DE M. ARNAULT

Alexandre Dumas a, dans ses *Mémoires*, une jolie anecdote sur le chien de M. Arnault. L'animal ayant souillé la chambre de son maître, celui-ci le fustige, puis lui fourre le nez dans le corps du délit et se flatte de l'avoir bien corrigé. Un jour, pourtant, que le poète reposait, son chien le tire à plusieurs fois par l'habit pour appeler son attention et va de lui-même plonger le museau, quoique avec une visible répugnance, dans une ordure fraîchement laissée au coin de la chambre. C'est comme s'il disait : « Je fais la chose, il n'est besoin de me battre pour cela ». La bonne bête a fait un parfait syllogisme ; seulement, elle a mal interprété l'expérience, elle a mal compris.

Avis aux éducateurs ! avis aux mamans qui mettent leur marmot *au coin*, après correction, pour avoir passé la langue dans les confitures !

SYLLOGISME A MOITIÉ CHEMIN

Les enfants ne sont pas d'emblée des logiciens. « A l'âge d'un an. — peut-être un peu passé — écrit M. Lucien Biart dans son amusante histoire *Quand j'étais petit*, je m'aventurais à marcher seul... Aussitôt que l'on me perdait de vue, j'allais me précipiter dans les baquets, dans les seaux que j'apercevais ou fourrer mes doigts dans les fentes où ils pouvaient être pincés. Avec un aplomb... qui n'avait d'égal que celui des hannetons, je marchais droit au foyer lorsqu'il flambait... Je finis par m'apercevoir que j'étais fragile : c'était un commencement de sagesse. »

L'enfant, on l'a observé, retire sa main de la bougie, parce que la *bougie* brûle, et non parce que le *feu* brûle. Je ne sais trop quand il commence à faire les inférences, qui achèvent de le rendre sage, du particulier au général ou du général au particulier, ainsi que les logiciens s'expriment. En tous cas, ses sentiments gardent assez longtemps une influence considérable sur ses rai-

sonnements, et j'en peux citer un exemple qui me paraît assez bon.

Un enfant de trois à quatre ans est fortement ému : une voisine est morte, il n'a pas vu la morte et il n'avait pas pour elle d'affection singulière, mais l'apprêt lugubre des funérailles l'a frappé. Il pleure, réfugié entre les genoux de son grand-père, et finit par lui demander avec angoisse : « Est-ce que je mourrai, moi aussi ? — Toi, jamais ! » répond avec assurance le bon grand-père. Et l'enfant est consolé, se remet au jeu.

Voilà donc mise en défaut la majeure du plus classique des syllogismes ! Sans doute, cet enfant sait déjà vaguement que tout le monde meurt : il l'a entendu dire cent fois, il a vu périr au moins des bêtes et en a tué plus d'une : mais une exception à la règle lui paraît encore possible, dès qu'elle le concerne, ou du moins ce fait de la mort ne le touche plus dès que s'est évanoui le sentiment d'effroi mal défini qui le faisait s'y intéresser. Et partant son ébauche syllogistique demeure à moitié chemin.

DEUX ANECDOTES

Un petit garçon de quatre ans et demi interrogeait sa mère : « Dis, maman, pourquoi me fais-tu dire tant de bêtises dans mes prières ? » — « Quelles bêtises, mon chéri ? » — « Dans le *Notre père*, tu me fais dire : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... » Et, montrant un crucifix pendu au chevet du lit : « Comment veux-tu que le bon Dieu me donne du pain, puisqu'il est cloué ? »

Le même enfant, qui est infirme, a été laissé un moment seul sur le vase. Sa mère lui demande en rentrant dans la chambre : « Tu as été sage, tu n'as pas eu peur de la *garimaude* ? » — « Je savais bien, répond le bambin, qu'elle ne me prendrait pas, puisque j'avais le c... sale. »

Singulière logique, n'est-ce pas ? Combien de raisonneurs en font de pareille, comme les enfants, par pauvreté d'idées générales ou par de fausses et étranges inductions !

LE TEMPS DE VOULOIR

Mon ami J... avait dix ou onze ans.

— Tu as fait hier un mauvais devoir français, lui dit son père ; le devoir d'aujourd'hui est bien meilleur.

— Pardi ! papa, je me suis dit : « Je veux bien faire ».

— Je te prends là. Il faut toujours dire : « Je veux bien faire ». On peut, quand on veut. On n'a pas peur, quand on ne veut pas avoir peur.

— Oh ! papa, j'ai donné de la tête, ce matin, dans une toile d'araignée tendue au travers de l'allée du jardinet...

— Et ?...

— J'ai eu peur tout de suite, et je t'assure, je n'aurais pas eu le temps de dire : « Je ne veux pas avoir peur ».

Le sage papa ne trouva rien à répliquer à ce petit philosophe, sinon : « Tu verras que j'ai raison tout de même, en essayant ».

XVIII

CATÉCHISME ET MORALE

Le catéchisme! Je n'en veux pas dire de mal et j'en apprécie au contraire les avantages. Il s'y trouve sans doute nombre de formules inintelligibles pour le commun des fidèles. Mais ces formules mêmes servent à enfoncer plus solidement l'idée d'un dieu dans les intellects grossiers, et ce dieu satisfait ensuite aux deux exigences principales où l'on dit que la doctrine des philosophes s'achoppe : il impose l'obligation et il assure la sanction.

Ce privilège du catéchisme, de dicter l'*impératif* à ses croyants, la doctrine de Kant, ou telle autre encore, l'exerce pour les siens à pareil titre. Cependant cet impératif apparaît tout formé dans la

fameuse *Critique* comme dans le catéchisme, et le malheur est qu'on en a rédigé après coup l'acte de naissance. Les philosophes nouveaux ont tenté de remonter au delà, de rattacher les lois, pour eux secondaires, de la conduite aux lois générales de la vie, et ils ont jeté la sonde dans le terrain profond de la sensibilité. Il y ont trouvé des « tendances » pour premiers germes actifs, qui se développent avec la richesse de la vie, et ils ont vu que la sociabilité précède la moralité. La pure connaissance, selon eux, ne peut rien par conséquent sans l'aveu du cœur, et notre raison, pour devenir vraiment maîtresse, réclame la connivence de nos sentiments et le soutien de nos habitudes.

Quel honnête homme ne se sent obligé, en toute rigueur, à épargner la vie et la bourse de son prochain ? Une vérité de l'arithmétique ne s'impose pas à ma raison avec plus de force qu'un devoir, et j'éprouve ma personnalité morale pour quelque chose de parfaitement solide. Ma position, en définitive, ne me semble pas être différente, soit que je cède à la crainte du dieu des catéchismes, soit

que j'agisse sous l'empire d'une sorte de démonstration enveloppant mes tendances individuelles, telles que l'expérience de l'espèce les a faites, et je me trouve de toute manière en un véritable état de foi. Cette foi est devenue notre chair : un changement de croyance ne la changerait pas, et nos habitudes de moralité sont garanties par la même force des faits qui ont abouti à les produire. Mais ces habitudes, il les faut refaire à chaque nouvelle poussée d'hommes, et c'est le point délicat.

J'ai une servante qui me vient des environs de Pithiviers, une honnête petite paysanne de dix-neuf ans, grosse comme le poing, avec cela fort têtue. Elle est allée passer quelques jours dans son village, à l'occasion de la mort de son père, et elle m'en est revenue avec des terreurs absurdes, qui commencent heureusement à se dissiper. Sa jeune sœur se figurait avoir vu, pendant la funèbre veillée, une boule de feu qui était l'âme du défunt traverser la chambre, et le mort aimé était devenu un objet d'épouvante pour ses malheureux enfants. Ma servante n'osait plus descendre à la cave, ni

monter à sa chambre ; et tandis que je m'efforçais doucement à la rassurer, elle me disait : « Je croirais bien que tout ça n'est pas vrai, si M. le curé m'avait dit que ce n'est pas vrai ».

Je ne sais si le cher curé l'eût détrompée. En tous cas, c'est une autorité merveilleuse que la sienne, et le plus savant homme du monde n'aurait pas tant de crédit auprès de la pauvre fille. Quelle grande magistrature était celle-là, aux mains d'un vrai bon prêtre ! Du moins, la parole des parents et des instituteurs du premier âge a ce même pouvoir de créer chez l'enfant, en une certaine mesure, la foi du cœur. Apportons tous nos soins à le fortifier. Il faut que ce qu'on enseigne soit vécu, passe dans le sang. Le mérite de la morale chrétienne n'a pas été d'enchaîner la raison, mais d'intéresser les sentiments.

Nous sommes des êtres d'habitude, et notre moralité est faite, pour la plus grande part, d'imitation. M. Beaussire demande quel mot remplacera le « bon dieu » dans la bouche d'une mère corrigeant son fils. Cette explication ne contente que la

mère et ne ferme pas toujours la bouche au marmot. Elle ne le persuade pas, en effet, par la raison ; elle le gouverne par l'amour et par la crainte, dont il sent le joug ou la douceur.

L'accommodation facile de l'enfant aux choses est un autre fait dont on ne voit pas assez la grande importance. Un garçonnet, à qui ses parents apprenaient la mort de son jeune frère, demanda tout uniment : « Alors, papa, nous le mangerons demain ? » N'est-ce pas la destinée du pauvre agneau blanc pendu à l'étal du boucher voisin ? Ce garçonnet aurait bien mangé du petit frère, si sa maman lui en avait servi un morceau dans son assiette : mais il ne goûtera de sa vie à la chair humaine, parce qu'on lui en a dès l'enfance inspiré l'horreur. Ne mange pas même du cheval qui veut ; on l'a bien vu au siège de Paris. Je connais des ménagères qui ne mettraient pas au pot une poule nourrie de leur main. Il suffit quelquefois d'un regard de l'homme à l'animal pour l'émouvoir d'une pitié que l'appétit du ventre ne saurait vaincre. Le « moral », en un mot, comme s'expri-

mait Littré, est inné, et j'entends par là les impulsions originelles que la « morale » organise. Mais cette organisation est chose acquise, incorporée en quelque sorte au tissu vivant à la faveur d'une longue hérédité, et pensée à la fin (très diversement) par le cerveau.

Quant à la sanction, elle est pour moi l'un des termes de l'obligation. Un héréditaire de dix-neuf ans, que j'ai vu ces jours derniers à l'asile Sainte-Anne, a volé plusieurs paires de bottines. Il n'éprouve pas le moindre regret d'avoir fait tort au marchand, il ne montre que l'ennui de s'être fait arrêter; le vol n'est pas son souci, mais le gendarme. Nulle sensibilité morale chez ce malheureux. La conscience ne lui dit rien. Elle ne reproche pas davantage au cannibale après quelque affreux festin. La répercussion des lois naturelles sur l'individu, le gendarme et la pénalité sociale, ce sont des moyens, ou des garanties matérielles. Seule la conscience sanctionne *moralement* l'acte bon ou mauvais, parce qu'elle répond exactement au sentiment individuel de l'obligation morale.

Les hommes ont imaginé, pour se faire quittes du mal inévitable, une justice distributive dans un autre monde. Maïs les enfers et les paradis ne font qu'achever le nôtre selon un plan qui a paru convenable. Cet achèvement intéresse notre raison plus qu'il n'engage notre conduite, et je pense qu'on a beaucoup exagéré l'efficacité pratique des sanctions divines. Il est vrai cependant que l'*état de crédulité*, si bien étudié, chez les hypnotisés, par MM. Philips, Charles Richet, Bernheim, de Rochas, a été un puissant facteur de la culture humaine.

Bonnes gens que nous sommes, qui nous croyons les maîtres absolus de nos personnes ! La société morale se fait par notre moyen : nous ne la faisons pas à notre guise. Il me semble voir, sur la scène de notre petit monde, une armée qui livre bataille. Chaque officier entraîne les hommes soumis à son commandement et opère avec leur secours certaines manœuvres. Cependant le soldat ignore l'ordre de la bataille, et l'officier lui-même concourt à exécuter un plan dont le secret n'est pas

dans sa main. Quant à l'état-major qui a le secret. il reste dans le nuage. et c'est affaire à nous. devenus les spectateurs curieux du drame. de déchirer le nuage comme nous pouvons.

XIX

LETTRE A MARCELLIN

(LAMARTINE)

. . . .

. . . .

J'ai assisté à l'inauguration de la statue de Lamartine, à Passy. Rien à te dire des discours officiels prononcés par MM. Poubelle, Floquet, Goblet... Si habiles que soient ces hauts personnages à qui incombe la tâche ingrate de parler à tout propos en *politiques*, il se trouve toujours dans leurs harangues les mieux tournées quelque métaphore qui fait songer au fameux discours des comices dans *Madame Bovary*. Je les en absous bien volontiers ; c'est la faute de ce genre d'éloquence. Puis sont venus les littérateurs, Arsène

Houssaye. Sully Prudhomme. Jules Claretie, et enfin Clovis Hugues. Ce dernier a osé dire des vers devant Lamartine. et sa pièce, tu l'as appris par les journaux, a été le « clou » de la cérémonie.

La personne du poète manque de distinction. Mais il a de l'aplomb, il dit bien et sait tirer des effets de sonorité de son accent abominable. Ses strophes passaient en chantant: on a applaudi, et je me suis *emballé* avec les autres. Oui, sans doute, et peu m'importait la mine du poète, la faiblesse même de quelques vers; j'ai salué la poésie.

Quelqu'un me disait le lendemain : « Les masses applaudissent toujours les violents ». Cela est trop vrai. Mais nous n'étions pas la masse ni les violents, nous les privilégiés de la cérémonie, et nous écoutions surtout en curieux. L'expérience a donc été concluante: j'ai pu juger là quelle durable puissance garde sur les hommes la langue du sentiment. Il nous faut à tous. et aux plus vulgaires. un peu de poésie, l'émotion des grands spectacles. le rêve qui nous arrache un moment à l'existence de tous les jours. A qui ouvre devant nous un coin

de ciel bleu, fait frissonner la brise dans les hautes feuillées ou danser les étoiles au bout des flots, nous ouvrons spontanément la chambre secrète de notre cœur. Bien aveugles ceux qui méprisent les antiques pompes de l'Église ou qui dédaignent ces cérémonies nouvelles instituées autour du cercueil ou de la statue de nos grands hommes! Il s'y forme des émotions communes, et cela est de première utilité sociale.

Lamartine a fait vibrer toutes les cordes du sentiment; il a eu la foi de l'avenir et l'inquiétude de la destinée humaine. Il me revenait, en écoutant les discours officiels, cette page de *Jocelyn* sur les révolutions :

En vain l'homme, orgueilleux de ce néant qu'il fonde,
Croit échapper lui seul à cette loi du monde,
Clôt son symbole, et dit, pour la millième fois :
Ce Dieu sera ton Dieu, ces lois seront tes lois !
A chaque éternité que sa bouche prononce,
Le bruit de quelque chute est soudain la réponse,
Et le temps, qu'il ne peut fixer ni ralentir,
Est là pour le confondre et pour le démentir;
Chaque siècle, chaque heure, en poussière il entraîne
Ces fragiles abris de la sagesse humaine,

Empires, lois, autels, dieux, législations,
Tentes que pour un jour dressent les nations,
Et que les nations qui viennent après elles
Foulent pour faire place à des tentes nouvelles,
Bagage qu'en fuyant nous laissons sur nos pas,
Que l'avenir méprise et ne ramasse pas.

Quelle langue facile et pleine, mon cher Marcellin, et quel beau poète a été ce Lamartine ! J'allais relire quelques pages de lui : je n'en ai pas le temps. Mon bureau s'emplit de monde comme si c'était jour de marché, et mon commis est mal en train. Je retourne à mes contribuables.

XX

LETTRE A MARCELLIN

(SUITE DU ROMAN)

. . . .

. . . .

Rien de nouveau, qu'une promenade. La bonne pensée est venue à Mme Rambaud de fêter le mois de mai en forêt, et son mari, qui excelle à préparer ces parties de plaisir, a mis tout son zèle à rendre celle d'hier la plus agréable. Ces dames de B. étaient nos invitées. J'avais moi-même choisi le lieu du déjeuner, et je conduisais la troupe avec ma petite Juliette pour fourrier.

— Alors, grand Sab (ainsi m'appelle cette fillette de huit ans), nous allons aux pins par la ravine ? me dit-elle en partant.

Et nous allâmes par là, en effet, à la débandade, dès qu'on eut atteint l'orée du bois.

Plus tiède est ce coin profond de la forêt, en ces premiers jours du mois de mai encore frissonnant. Un chemin gravit le versant et disparaît entre les troncs gris des chênes, coupé ici par une ravine où miroite une flaque d'eau laissée par les pluies d'avril. Sur le talus humide et noirâtre, les mousses allongent leurs axes délicats, les gramens poussent en tuyau leurs fines aiguilles, une fougère déroule ses frondes. Partout l'herbe fraîche du printemps perce le tapis hivernal des feuilles mortes, salies de rouille, que joignent entre elles des filaments d'écume vivante. Quelques jacinthes s'attardent à fleurir dans la clairière de droite, et déjà les luzules portent les jolies fleurettes étoilées de leurs épis au sommet des pédicelles.

Juliette, qui courait en avant, s'était laissé couler dans la ravine.

— Tiens, grand Sab, c'est plein de ficaires, criait-elle, c'est verni d'or, c'est très beau !

J'arrivai avec Mlle de B. et voulus repêcher Juliette, qui se mouillait les pieds.

— Oh ! cette petite plante ! me dit-elle.

Et comme elle allongeait les mains :

— Eh bien, fis-je avec gravité, est-ce qu'on arrache ces merveilles-là ? C'est fort mal pour une apprentie botaniste comme toi.

J'avais reconnu au bord de l'eau la charmante moscatelle, l'*adoxa moscatellina*, ainsi que les savants l'ont dénommée à cause de son peu d'éclat et du léger parfum de musc qu'elle exhale. Celle-ci portait cinq à six fleurs vertes agglomérées sur un mince pédoncule, et elle avait poussé juste trois feuilles, admirablement découpées, il est vrai, et telles que nos sculpteurs du XII[e] siècle les cherchaient dans l'humble flore pour leurs gras contours et leurs fermes attaches.

— Quel plaisir de regarder vivre ce monde des plantes ! me dit M[lle] de B. Mais Juliette ne voudra plus que de votre école buissonnière. Voyez donc, la voilà qui glisse de l'autre berge !

— C'est ta faute, grand Sab, repartit l'espiègle, ainsi ne me gronde pas. J'ai voulu voir cette grande plante que tu aimes.

— Ah ! oui, fis-je, une ancolie. La fleur est encore

dans le bouton. une fleur un peu triste, aux cornets bleus.

Et mes yeux rencontrèrent, sans les chercher, ceux de Mlle de B., qui sont d'un bleu gris, doux et brillant. J'ajoutai, en montrant Juliette :

— Quelle aimable enfant, et comme on voudrait l'avoir à soi, tout à fait !

Mlle de B. rougit légèrement. Elle portait sur Juliette des regards si chargés de baisers maternels, qu'une pitié me prit. J'entrai tout à coup dans la souffrance de cette personne un peu hautaine et silencieuse, et je me sentais près de lui demander son amitié, ou davantage peut-être.

Nous étions arrivés aux pins, où M. Rambaud avait déjà servi, sur une nappe blanche, le pâté lorrain et une volaille froide. Mais tu n'attends pas le récit de notre déjeuner, et je le passe. Au retour, je me retrouvai seul avec Mlle de B. On avait parlé des comédies nouvelles, et j'en pris occasion de lui demander si elle avait lu le *Chamillac* de M. Feuillet. Elle me répondit qu'elle avait lu cette pièce, et j'ajoutai :

— Que pensez-vous de ces situations, mademoiselle, où l'homme qui a commis une faute offre sa vie pour la payer ?

— Je pense qu'il la doit, monsieur, reprit-elle simplement. Du reste, je ne comprends pas qu'un homme bien né faillisse et ne soit pas retenu par l'idée affreuse de la honte et de la douleur des siens.

Je voulais la presser davantage et poursuivis :

— Vous n'accepteriez donc, en un pareil cas, aucune excuse, et vous ne pardonneriez pas comme font, dans la comédie, le général de la Bartherie et Mme de Tryas ?

Elle me regarda cette fois avec surprise, et presque avec dureté. J'avais touché à la blessure secrète. Je pris un détour et continuai à peu près en ces termes :

— Mon insistance vous étonne, je le vois bien. Je suis préoccupé de la situation faite à un de mes amis par la faute de son père. Cet ami (et d'ailleurs je disais vrai) m'interroge sur l'obligation où il serait de renoncer à un projet de mariage. Je

voulais avoir l'avis d'une personne telle que vous, et le vôtre me semble bien sévère. Vous condamneriez ce malheureux fils à demeurer dans sa douleur et sa solitude?...

— Oui, tel est mon sentiment, monsieur.

— Cette peine morale du fils est pourtant imméritée. Quelle cruauté d'y ajouter encore par le sacrifice des plus chères espérances !

— Mon père eût jugé comme je fais. Il avait coutume de dire que les personnes de même sang restent solidaires.

— Il en faudrait seulement marquer le degré. J'ai vu souvent, et non sans tristesse, que l'opinion publique fait toujours peser une part quelconque de responsabilité sur l'innocent. Mais le public sent bien, au fond, que cette peine infligée à l'innocent n'est pas juste, et j'inclinerais, pour ma part, à l'en décharger. Il est singulier que les femmes trouvent parfois moins de pitié dans leur sentiment que les hommes n'en trouvent dans la froide raison.

Je craignais d'insister. J'en avais dit assez pour

donner à entendre à Mlle de B. que son sacrifice ne me semblait pas justifié, et que j'accepterais de porter son secret, si je venais à le connaître. Bientôt M. Rambaud, en belle humeur, nous rejoignit avec Juliette, et nous attendîmes, au haut de l'avenue de Corbreuse, les dames restées en arrière.

Cette grande sévérité de caractère chez Mlle de B... m'inquiète un peu, sans me déplaire. J'ai le soupçon que sa froideur apparente cache une tendresse véritable.

. . . .

. . . .

XXI

QUATRIÈME LETTRE DE MARCELLIN

(DÉPART)

. . . .

Mes compliments pour ta promenade ! Moi, je me laisse séduire à la grâce d'une enfant. sans me donner le ridicule souci de la conquérir. La comédie de Molière est bien cruelle pour les hommes de notre âge. Si je n'ai pas la maussade humeur d'un Arnolphe, je ne saurais pourtant, je le reconnais, jamais passer pour un Horace aux yeux de l'Agnès la plus raisonnable. Et ma foi, tant pis, arrive qui plante ! Quand tu seras marié (car tu vas droit au mariage, mon cher), je me sentirai vieillir pour tout de bon.

Mais laissons cela. Je partirai sans doute aux premiers jours d'août pour mon village du pays rhénan. Je t'écrirai de là. N'oublie pas de m'envoyer quelques notes sur le Salon.

. . . .

XXII

LETTRE A MARCELLIN

(LE SALON)

Je t'envoie, cher ami, le livret du Salon. J'y ai mis des notes courantes, et tu pourrais me tenir quitte. Nos Salons se ressemblent d'une année à l'autre ; l'art, pourtant, n'est plus le même. Des influences qu'on n'apercevait pas d'abord ont produit à la fin des changements qui frappent les yeux de tout le monde.

Peu de sujets religieux ou mythologiques : beaucoup de portraits, des scènes de la vie commune. Les salles prennent un aspect riant, et les peintures veules ou rancies font tache parmi ces toiles vibrantes ou claires des jeunes, hardiment couvertes à la grosse brosse ou au couteau. On est les

fils de Delacroix, de Courbet, et de Manet aussi, que diable ! On veut le drame, la pleine vie, le plein air ! Je ne dis pas non. Mais je regrette le nu, qui s'en va, le beau nu des maîtres. La dame au loup, de Gervex, ne me donnait pas, l'an dernier, une rivale à *la Source* d'Ingres.

En revanche, dans son tableau de cette année, *Avant l'opération* (l'opérateur est M. Péan, à l'hôpital Saint-Louis), M. Gervex a peint superbement le buste de la patiente, une belle jeune femme : la chair a un frisson moite, sous la lumière crue de la salle, et le sourcil garde un pli d'angoisse dans l'immobilité de l'anesthésie.

Une leçon clinique à la Salpêtrière, de M. Brouillet, offre une scène du même genre, et ce tableau est aussi, par une rencontre singulière, un des succès du Salon. L'effet en est plus discret, plus juste dans l'ensemble. La tête et les épaules nues de la jeune fille hystérique sont un morceau bien traité. Le chef de clinique, soutenant le buste renversé de la malade, la doyenne du service (la mère Brottard) et la petite infirmière forment un groupe

excellent, que relient à celui des auditeurs la figure sympathique et le geste familier de M. le professeur Charcot. Inutile d'ajouter que les têtes sont des portraits. Tout cela est étudié de près, exact et passé au plus juste. Cette toile semble mériter le même succès qu'obtint l'an passé celle de M. Marec : un drame douloureux de l'alcoolisme, que nous rappelle une eau-forte de M. Louis Boulian.

A l'exemple de nos romanciers, nos peintres veulent saisir la réalité corps à corps ; ils s'attachent de préférence à l'*individu*, et ce n'est pas moi qui les en blâmerai, mon cher Marcellin. Ces scènes, dramatiques ou aimables, de la mansarde, du cabaret, du chantier et des bords de Marne, avec leurs personnages qui agissent et s'habillent comme nous, ces scènes ne me donnent pourtant pas *toute* l'émotion que je demande à l'art. Elles sont la vie ! Je le veux bien. Mais n'est-ce pas aussi la *vie* que les grandes pages décoratives des maîtres ont traduite ? L'erreur serait grossière, à mon sens, de fermer les yeux aux visions des

artistes d'autrefois et d'être les dupes du mot de guerre qu'on attache à son drapeau.

Réalisme, idéalisme... Au panier ces étiquettes ! Je n'aime pas le nu des confiseurs, il est certain. Mais pourquoi s'empêcher quand même des accidents du costume et de l'action ? Quelle raison défendrait à l'artiste de jeter sur la chair une étoffe qui n'habille point, d'asseoir ses figures sur des nuages, si cela lui plaît, et de m'enlever avec elles dans le monde heureux de la fantaisie ? Les classiques médiocres ont eu beau la gâter, la bonne vieille draperie ; le sculpteur et le peintre la garderont, et ils la feront flotter, souple et mobile, autour de ces corps tranquilles ou robustes qui sont la vie en puissance.

Ils ne vont pas maintenant, les jeunes, sous prétexte de réalisme, de peinture dramatique, de scène « vécue », s'interdire d'être des poètes ? Les dieux sont morts, et non pas la beauté : les légendes, et non pas la poésie. C'est à eux de lui tailler son nouveau manteau magique !

On rencontre, à chaque Salon, de grandes

« machines » qui ressemblent trop au cinquième acte d'une féerie ou d'un mélodrame. Le savoir de facture nuit, chez certains, à la franchise de la conception, et il la remplace chez d'autres tout à fait. Je reproche à ceux-ci (et à Benjamin Constant, par exemple) de ne me pas donner la sensation de vie que je demande, et un peu à tous ceux qui feuillettent l'histoire de ne pas savoir rêver l'histoire.

Puvis de Chavannes la rêve bien, lui! Je t'entends, cher ami, me demander si je m'accommode de ce rêve, moi qui cherche d'abord dans la peinture le plaisir des yeux et jouis dix fois d'une toile sans en lire la légende. Eh bien, oui, ses vastes morceaux ont le mérite de n'être pas un tableau que l'on accroche ou décroche ; ils couvrent les murs et ne les crèvent pas ; ils ne chantent pas trop haut dans l'ensemble, comme font ceux de Jean-Paul Laurens au Panthéon, et tu sais que le quatuor ne marche plus quand chacun des exécutants y veut faire le premier violon. Avec cela, Puvis ne vient pas à terme. La chevauchée, l'an passé, dans

son *Rêve grec*, des marbres blancs du Parthénon sur les rivages de la mer bleue, à la fois me décevait et m'enchantait. Sa composition de cette année, destinée à la Sorbonne, est très remarquable. Mais le carton, j'en ai peur, promet plus que la peinture ne donnera. Ceux qui condamnent cet artiste sans appel n'ont pas voulu entrer dans sa vision ; ceux qui l'exaltent y sont entrés plus avant qu'il n'a su les y conduire. Et si tu veux toute ma pensée, je trouve à ce demi-maître les plus étonnantes qualités d'imperfection.

Au demeurant, jouissons tout bonnement des tableaux que nos peintres savent faire : j'entends ceux qui sont agréables. Je laisse là les scènes de cimetière, les suicidés, les plaques de sang, et ces toiles, en un mot, qui remplaceraient avec avantage les enseignes des musées forains. Je passe avec un regret devant *la Curée* de M. Rochegrosse, une vaste toile effarée, blafarde, et devant sa *Salomé* poncée et bariolée : deux erreurs d'un artiste plein de promesses, mais qui doute, et qui fera bien d'en venir à être *simple*. Je le conseille à tous les jeunes.

Les visiteurs s'arrêtent avec plaisir devant les tableaux, plus ou moins bien peints, qui sont du bon art français et qui ont de la grâce, ou du piquant, à défaut d'élévation. Ainsi M. Fourié, qui s'était fait connaître par *la Mort de Mme Bovary*, une scène bien émue, nous donne cette année *Une noce normande*, amusante et réussie. *L'Atelier de moulage*, de M. Dantan, est encore une page délicate. Tu trouveras dans mes notes courantes la mention de plusieurs autres toiles, dont les photographies et les gravures te feront d'ailleurs connaître les sujets, sans t'en pouvoir traduire, hélas ! la fraîche couleur, le chatoiement.

Nos paysagistes gardent leur rang. Il manque pourtant une « toile à sensation ». Pardon ! J'oubliais celle de M. Duez, une large tache verte, tranchant sur la mer étale et brumeuse où se noie le soleil à son déclin. Cette grande tache verte irrite les gens qui ignorent l'art de peindre, et j'ai fait scandale en la louant, dans un salon de Paris, d'autant plus que je venais d'y rompre une lance à propos de la *Marche en avant* de M. Roll, qui

est une scène poignante, supérieurement traitée.

Ils ont toujours des notes sincères, nos paysagistes, et leur sincérité apparaît mieux quand on arrive aux tableaux, si différents, de M. Normann. Un peintre de race, que ce Norvégien ! Sa rude facture convient aux sévérités de la nature qu'il veut rendre, à ces fjords des mers polaires, avec le rouge glacé de leur soleil, leurs ciels d'un bleu farouche, leurs roches énormes, leurs eaux crues d'une inquiétante transparence.

Z..., qui vint à Paris l'année dernière, m'écrivait de Berlin : « Il y a à présent à Berlin une grande exposition d'art à l'occasion du centenaire de notre Salon. On a ramassé les meilleurs tableaux allemands qui ont été peints depuis vingt ans, et réuni avec quelques tableaux étrangers. Presque tous les peuples sont représentés, sauf les Français. Il y a quelques chefs-d'œuvre, mais en général mon jugement sur notre art n'est pas trop favorable. Presque tous ces peintres ont beaucoup appris des Français. »

En effet, les étrangers qui exposent chez nous

(et ils sont assez nombreux) ont appris à notre école. Nous avons reçu, et nous donnons. Encore nos peintres ont-ils au dehors plus de rivaux que nos statuaires et nos architectes. On peut dire cela sans vanité.

Notre sculpture, en effet, se distingue toujours par une certaine curiosité de la chair, et par des attitudes vivantes que le marbre semblait rebelle à traduire. *La Mousse de champagne* de M. de Saint-Marceaux, par exemple, est une jolie fantaisie ; ce corps de jeune fille, échappé du goulot de la bouteille, est onduleux, gracieux. M. Falguière est représenté par une *Diane* nue et par un groupe, *A la porte de l'école*, d'un style plein de caresses. Mais nos sculpteurs savent nous donner aussi des morceaux de grande facture, comme était l'ange de Mercié dans le monument de Louis-Philippe, au dernier Salon.

Etc. Etc.

Je n'aime guère à disputer sur l'art. Une œuvre d'art vaut pour moi par l'émotion qu'elle me donne, et je n'ai pas l'habitude de raisonner mes émotions.

Je m'y abandonne d'autant plus facilement, que j'ai assez la connaissance du « faire » pour ne me pas laisser prendre au méchant art. La seule réflexion que je voudrais ajouter, mon cher ami, c'est que les peintres les mieux préparés à faire du nouveau sont ceux-là qui ont passé par une forte école. Nos jeunes artistes feraient bien d'apprendre leur métier à fond, avant de partir pour l'inconnu : ou sinon ils se perdront, ils n'auront plus que des qualités d'apparence et notre peinture manquerait enfin de solidité. Les vieux maîtres, un peu précis quelquefois, et même durs, sont encore de bons maîtres.

. . . .

. . . .

XXIII

VOISINAGES

J'en veux presque au savant M. Lombroso d'avoir classé notre cher poète Villon dans les « délinquants ». C'était son droit de le faire, et il est clair que Villon n'avait pas des mœurs recommandables. Mais mon indulgence est infinie, et je pardonne volontiers, en faveur du poète, au voleur de tripes. C'eût été dommage qu'on ne l'eût pas failli pendre avec ses compagnons : la crainte de ce fâcheux accident lui a fait écrire une si touchante ballade !

. . . .

Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir, sans cesser, nous charrie...

Ah ! quel vrai poète il fut, ce truand-là ! Je ne

connais pas de vers plus pleins que les siens de mélancolie douce et pénétrante. N'ayez pas l'air, cependant, de le deviner ou de le plaindre, il vous répondrait quelque sottise. Gausseur, rêveur et mauvais garçon, on était tout cela à la fois dans ce vieux Paris, et les ballades de Villon me semblent du même style que la charmante vierge à l'enfant du portail nord de Notre-Dame.

Saintes elles sont, ces vierges de pierre du moyen âge, mais capables de pécher : naïves et fluettes, mais sensuelles. Ces vierges chastes et souriantes sont les grandes sœurs de ce coureur de « bourdel », qui pleure sous ses gros mots.

. . . .
J'eusse maison et couche molle !...
. . . .
A peu que le cœur ne me fend.

Les demoiselles nous ont gâté *la Cruche cassée* de Greuze, à force de la copier. Il en est qui tiendraient bien mieux la place du frais modèle qu'elles nous traduisent avec des tons lourds et fades. Mais

ce que j'écris là est un peu leste, s'il est vrai que Greuze n'a pas pensé à la cruche seulement; et je le crois bien, tant la pauvre enfant paraît sotte et abasourdie ! Elle n'est pas enchantée de s'être donnée; elle s'est plutôt laissé prendre, et elle est si jeune, que cela fait peine.

Cette jolie cruche villageoise me fait penser à cette autre, qui sera tantôt cassée, la Suzette des *Nozze* de Mozart. Quel charmant tableau le divin Mozart, à son tour, nous a donné, en cinq lignes de sa musique! J'y retrouve toute la grâce et l'élégance de Greuze, avec quelque chose en plus, qui vient du chant.

L'ho perduta, me meschina,
Ah chi sa dove sarà !

XXIV

LA RÊVERIE DE SCHUMANN

J'ai entendu au piano. ces jours derniers, la *Rêverie* de Schumann. Comment ai-je pu ignorer si longtemps cette belle chose ? J'aurais eu plaisir à chercher sous l'archet la modulation de ces phrases délicates ; mais j'ai perdu la main qui tient l'archet. et mon violon dort oublié dans sa boîte. J'en ai voulu du moins prendre ma revanche et chanter à ma manière la rêverie dont j'étais charmé. Je l'ai traduite en vers et je cède à la petite vanité de transcrire ici ce court morceau.

Bercez doucement ma pensée,
Esprits bleus qui flottez dans un monde enchanté.
Reviens, image caressée,
Apaiser mon désir d'idéale beauté.

Déjà l'image est effacée,
Et mes yeux sont encore emplis de sa clarté.
Sur la trace qu'elle a laissée,
Amoureux je refais une réalité.

Charmant fantôme de mes rêves,
Mes yeux te suivent éblouis.
Mais dans l'infini tu t'élèves
Et sous mes doigts t'évanouis.

Bercez doucement ma pensée,
Esprits bleus qui flottez dans un monde enchanté.
Reviens, image caressée,
Idéal ! enivrer mes sens de ta beauté !

J'avais fini d'écrire quand je m'avisai que cette pièce a été classée en ses *Scènes d'enfance* par le maître. Ma poésie serait-elle donc un contre-sens ? Elle est rêverie d'homme, il est vrai, et non d'enfant, mais rêverie où l'homme revit son enfance et refait ses songes bleus. Peut-être ces songes aussi n'ont-ils pas d'âge, et c'est la langue en laquelle nous les parlons qui les vieillit.

La phrase musicale est un thème docile. Elle nous impose bien une certaine pensée, mais elle laisse à l'interprétation plus de marge que la phrase du poète, et mes quelques vers n'ont pas fait, sans doute, trop de violence à la mélodie du maître.

XXV

LIMINA SACRA

M. Paul Janet a consacré, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un important article à l'œuvre de M. Vacherot, à l'occasion de son dernier livre où M. Janet voit le *testament* d'un philosophe. Cet article m'a donné à réfléchir ; il n'a pas entraîné mon adhésion.

Est-ce une mauvaise habitude qui me tient, ou faut-il croire qu'il y a une sorte d'équation personnelle pour les philosophes comme pour les astronomes, en sorte que tous n'assignent pas au même battement du pendule le passage de l'étoile sur le fil du télescope? Mais il me semble, en reprenant avec M. Janet la critique des arguments fameux touchant l'immanence ou la transcendance de Dieu,

son infinité ou sa perfection et la conciliation de son absolu avec notre relatif, qu'il nous échappe « d'une fuite infinie ». Le Dieu « sensible au cœur » de Pascal, le Dieu « postulat de notre raison », de Kant, le Dieu « image embellie de sa créature » des spiritualistes ordinaires et des croyants a été une conception régulatrice, et cette conception a suffi à son office, tant que son objet demeurait proche de nous, comme l'y laissent prudemment les religions. Mais les métaphysiciens l'ont porté, par la grande route de la logique, sur un haut sommet enveloppé de nuages, où ils ne peuvent plus eux-mêmes le reconnaître quand ils sont redescendus ensuite parmi les hommes.

Nous sommes suspendus entre deux infinis, disait Pascal. Nous sommes cantonnés en un point de la chaîne du devenir, dirait autrement M. Janet, et Dieu nous apparaît aux deux bouts de notre horizon, figure mystérieuse ou terrible de ces causes premières et de ces causes finales à l'égard desquelles nous restons en une même ignorance.

Tout penseur qui ne s'est pas muré dans la

prison d'un matérialisme inconséquent, avoue cette ignorance où il est de l'origine et de la fin des choses. Il l'avoue, et il se tait. M. Janet veut l'obliger à parler, et il écrit cette page curieuse :

« On entrevoit donc, sans qu'il soit permis à personne de donner la vraie formule, une vaste et haute idée de la divinité vers laquelle s'achemineraient, des points divers de l'horizon philosophique, les premiers penseurs de notre temps ; chacun s'arrêtant, d'ailleurs, à telle ou telle phase, à telle ou telle perspective. M. Vacherot, au lieu du Dieu-monde vers lequel il inclinait jadis, accorde aujourd'hui le Dieu cause première et cause finale. M. Littré, après avoir exclu de la science la notion d'infini, finissait par reconnaître que « l'*Immensité*, tant physique qu'*intellectuelle*, est une notion positive de premier ordre », et que la contemplation de cette idée est « aussi salutaire que formidable ». Comment une notion qui serait complètement vide pourrait-elle être salutaire ? M. Herbert Spencer maintient énergiquement l'indestructibilité du sentiment religieux et montre

qu'il a pour objet l'Inconnaissable considéré au point de vue de la volonté humaine, et il voit dans le sentiment de l'effort le symbole de l'immense et inépuisable activité. M. Secrétan et M. Ravaisson, tout en inclinant vers l'identité finale et primordiale, font cependant consister dans la liberté, dans la pureté, dans la sainteté la notion saine du Dieu vivant. Pour nous, nous n'hésitons pas à reconnaître que l'on a exagéré la notion de personnalité divine, que l'on a trop rapproché les attributs divins des attributs humains, trop tiré la théodicée de la psychologie, qu'on a aussi exagéré, à un autre point de vue, la transcendance qui, prise à la lettre, rendrait l'homme étranger à Dieu et Dieu étranger à l'homme, et, sans aller jusqu'au panthéisme, nous admettons ce qu'un philosophe allemand a appelé le panenthéisme, πᾶν ἐν θεῷ. »

L'argument dirigé contre Littré m'a frappé d'abord. L'*immensité* signifiait pour lui quelque chose. Mais quelle chose, sinon ce que l'homme ne peut *mesurer*, ne peut connaître? Déclarer qu'on ne connaît pas, est-ce donc connaître Dieu?

Se sentir troublé d'être si petit dans le monde qui apparaît si grand. est-ce sentir Dieu ? En est-on venu à ce point d'être satisfait de ce sentiment qui ne se définit pas et de cette connaissance qui dit ne pas connaître ? Le sentiment religieux. à ce qu'il me semble, s'est transformé par l'analyse des gens d'école avec tout le reste. Il a renoncé à comprendre son objet, et de même que la critique de Kant, après avoir mis à nu le réalisme naïf, qui prend ce qu'il voit pour ce qui est, nous a laissés finalement dans la position d'être toujours des réalistes naïfs, faute de mieux, en le sachant du moins et en le voulant. de même la critique des spiritualistes, après avoir renvoyé dos à dos la religion et l'irréligion naïves, nous laisse en un état de sublime étonnement devant cet insondable univers et dans le désir de vivre plus largement et plus noblement la vie.

Croire ou nier, cela ne dit rien. L'absolu ou le néant, on ne l'entend pas. Le tout pur et l'un pur sont des symboles. Esprit ou matière, nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Ces termes

répondent à de simples positions logiques, et l'on peut jouer avec tant qu'on voudra, sans grand profit, j'en ai peur, sous le rapport de la certitude.

XXVI

CINQUIÈME LETTRE DE MARCELLIN

(EN PAYS RHÉNAN)

Je suis arrivé à Ob..., mon très cher, lundi dernier, et j'y ai pris mes quartiers d'été pour cinq semaines. J'ai revu à la frontière, avec un serrement de cœur, le soldat à casque pointu qui s'est promené chez nous; puis, en descendant le Rhin, j'ai passé devant la tombe respectée de notre Marceau, ce beau jeune homme qui eut, comme dit Byron, deux armées pour le pleurer. Ici l'image de la défaite; là, le souvenir de la victoire. Tu n'attends pas de moi que je fasse des phrases. Je déteste que l'on joue avec le patriotisme, les drapeaux et les couronnes. Il suffit qu'on soit prêt à faire son devoir, et le plus sage, en attendant, est de vivre en paix.

Me voici donc installé dans ma chambrette. A cinquante pas au-dessous de moi coule le Rhin. J'en peux suivre le cours magnifique depuis le haut *burg* du Drachenfels, dont la ruine se profile dans le ciel rose du sud-est, jusques aux quais de la jolie ville de Bonn, à laquelle le fleuve forme d'ici, en la tournant pour gagner Cologne, un bassin tranquille où elle mire ses maisons blanches.

Il faut voir cette anse large du fleuve dans la pourpre du couchant. Le soleil à demi noyé jette sur l'eau des traînées de cuivre rouge, colore de tons chauds les voiles des barques longues ou la fumée des grands bateaux à vapeur, et le bac qui porte les trains d'une rive à l'autre, locomotive en tête, fait songer à la traversée d'un animal fabuleux. Mais le spectacle est admirable surtout, quand la masse fondue des nuages s'abaisse lentement sur la ville, et, se déroulant du haut en bas comme un rideau de théâtre, laisse briller une bande de lumière à l'horizon plus profond : et tantôt la rive, baignée d'une clarté riante, paraît s'enfoncer dans l'océan de lumière , pareille au

bordage d'un immense navire dont les flèches des trois clochers seraient les mâts ; tantôt elle s'enveloppe d'ombre, et ces flèches ressemblent à des portants légers qui soutiendraient un moment le lourd rideau prêt à fermer cette scène d'apothéose d'une féerie imaginaire.

. . . .

Quinze jours sont passés déjà. J'ai couru le *Siebengebirge* en agréable compagnie. J'aime ce pays, et ses basaltes et ses trachytes, et les fûts de soie blanche de ses hêtres. Les aspects en sont grands et restent familiers.

Wild but not rude, awful yet not austere

ainsi que Byron l'a si bien dit encore. J'en ai traduit, au fusain, ce que j'ai pu.

Souvent je suis la route qui mène de la vallée aux ruines de l'abbaye de Heisterbach, brûlée par Kléber. J'ai trouvé là en abondance, dans le jardin mystérieux du moine Cesarius, un moine de légende, la jolie circée des Parisiens. Pour nous

botanistes, l'image de quelque fleur est presque toujours associée au souvenir de nos promenades.

Plus souvent je gravis un sentier abrupt, d'où je découvre, là-bas, la trouée du Rhin entre le rocher du Drachenfels et celui de Rolandseck ; à peine un trait de lumière blanche annonce le fleuve et s'engage dans l'étranglement des lignes du haut horizon. Si tout à coup le ciel se couvre et l'orage gronde, je regarde les nuages lourds se froisser dans le sifflement du vent qui les balaye, les taillis accrochés au dos des collines s'enfuir sous l'averse comme un troupeau effaré ; puis je redescends, et sous le ciel redevenu bleu je jouis de l'apaisement de la nature. Je longe le fleuve, mes pieds enfoncent dans le sable humide de ses bords, ridé aux longs remous de l'eau verte, et j'ai découvert l'autre jour, parmi les galets avec lesquels nous jouions à faire des ricochets, un échantillon curieux, un palæaster, peut-être, incrusté dans une roche silurienne, qui continuait année par année son voyage de chose morte vers les marais de la Hollande.

Tu sais si j'aime aussi notre Provence, où la terre déchirée est maigre et forte, où l'ardent soleil lèche les coteaux gris, où la vibration de la lumière fait crier le corset brun des cigales, où il vente haut dans le ciel clair. Mais ces pays plus septentrionaux exercent sur moi une séduction étrange. Je ne saurais bien dire où j'ai pris, tout enfant, le rêve des vertes pelouses et des forêts profondes. Peut-être dans les contes, qui nous venaient du Nord. J'ai vécu mon rêve d'enfance, quand j'ai couru pour la première fois les forêts de Dourdan, de Saint-Germain, de Fontainebleau, et foulé l'herbe fleurie de ces verts palais. Te souviens-tu de nos promenades, et de ma joie naïve à voir passer au-dessus des buissons la tête ramée d'un cerf, ou quelque chevreuil, campé au haut de la route dans un rayon de soleil, bondir en bramant dans le fourré ? Je n'ai pas oublié les stations où nous trouvions la jacinthe et la pervenche, la digitale, l'anémone pulsatille, l'armérie, la jasione ; j'en connais l'heure et la saison, le sentir et le toucher.

Quel dommage que l'artiste ne puisse vivre

dans tous les pays où il se plaît et jouir de plusieurs natures à la fois ! Partout nos yeux ont laissé un tableau qu'ils voudraient revoir, notre cœur une amitié dont il a fallu se séparer. Il est, hélas ! telle émotion que je ne retrouverai pas, telle mélodie que je n'entendrai plus, tel beau lieu où j'ai passé pour n'y jamais revenir. Mon existence m'apparaît sous la figure d'une suite de points et de moments, et ma mémoire a beau retenir, mon désir anticiper, je n'ai prise sur rien qui dure ; le temps fait briller ses lointains devant mes yeux, il me les jette à la face et les engloutit derrière moi ; j'éprouve l'illusion du voyageur qui ne sait plus si la machine l'emporte ou si le paysage glisse sous les volutes de la fumée, et je n'ai pas le pouvoir d'arrêter la fuite des objets, ni de m'arrêter moi-même pour contempler le spectacle un moment encore.

. . . .

. . . .

La kermesse a été brillante cette année. Nonobstant quelques forains et la valse, elle est d'abord une fête religieuse, catholique, organisée par une

ancienne confrérie de jeunes gens. sous le patronage de Jésus, de Marie et de Joseph. Seule la *Bruderschaft* donne les tireurs et le roi de l'année. La cérémonie du tir a lieu le troisième jour de la kermesse. Un oiseau de bois est dressé sur un mât, au bord du fleuve ; le roi et la reine tirent et manquent l'oiseau, ce qui est une manière d'abdiquer : le tireur qui abat l'oiseau est proclamé roi de la kermesse suivante.

Un brave ouvrier aux carrières, Johann Röttgen, exerçait cette fois la royauté, et il avait choisi pour reine sa propre sœur Trina (Katharina), cuisinière chez le bourgmestre de Cologne. J'ai été invité à boire le vin blanc chez ces excellentes majestés. Là, j'ai vu l'intérieur du paysan rhénan, dévot et non sans art ; là, j'ai pu examiner à mon aise le collier de la Bruderschaft, avec son oiseau d'argent et ses plaques suspendus ensemble à des chaînettes. Les anciennes ont été perdues ; kermesse et confrérie avaient cessé durant l'occupation française. Chaque roi ajoute sa plaque, ou sa médaille, au collier : un roi jardinier a fait placer sur la

sienne la pelle et le râteau : sur une autre est gravée en creux la sainte famille ; sur une autre figure l'agneau pascal ; celle-ci est encadrée de feuilles de vigne, celle-là a la forme d'un écu, d'une croix de Malte, etc.

Combien d'émotions elles signifient, ces médailles où deux noms sont accouplés ! L'an dernier, quand le cortège, précédé du fifre et du tambour, s'engagea dans la ruelle où attendait Trina, la bonne fille se prit à pleurer, devinant que son frère était le vainqueur, et elle s'écria dans un sentiment de naïf orgueil : « Ah ! cette fois notre nom ne périra pas : le collier de la Bruderschaft le conservera toujours ».

Le dimanche, vers dix heures, une messe est célébrée dans la petite église de briques, entourée de tombes, qui domine le fleuve de sa vieille tour romane, bâtie en basalte. Puis la procession sort de l'église : petits garçons et fillettes des écoles aux cheveux d'or ou de chanvre, demoiselles et jeunes gens, le roi, la reine et ses dames, et toute la Bruderschaft aux bonnets couleur de cendre

verte, filles de la confrérie vêtues de blanc et portant des lis, le prêtre sous le dais, les vieilles gens à la suite qui marmottent des prières; et le défilé se perd dans les ruelles bordées de vignes et de maisons, le plus souvent maisonnettes en torchis, blanches avec leurs croisillons de bois noir et leurs châssis carrés formant fenêtres: et chaque petite fenêtre de ces petites maisons montre quelque image, des pots de fleurs, un Jésus au berceau ou le pape entre deux chandelles.

La procession finit par la cérémonie de la bannière. Tourné vers le couple royal, le *faehnrich* promène la bannière autour de son corps, l'élève au-dessus de sa tête ou fait passer la hampe sous ses pieds, toujours l'enlevant d'un mouvement assez rapide pour que l'étoffe reste déployée sans jamais toucher le sol. Ces diverses passes ont un sens qu'on n'a pu me dire. Le *faehnrich* répète le jeu devant la maison de la reine, quand le roi la vient chercher, après vêpres, pour ouvrir le bal.

. . . .

. . . .

Cette kermesse m'a rappelé nos vieilles fêtes de Provence, aujourd'hui tombées en désuétude ou dépouillées de leur ancien caractère, et j'en suis venu, en retrouvant la foi si vivace chez ces gens du pays rhénan, à réfléchir sur la valeur du sentiment religieux. Il est encore des psychologues et des anthropologistes qui le tiennent pour un sentiment distinctif de notre espèce. Mais je ne vois pas qu'il reste rien qui le constitue en propre, en dehors de certaines émotions bien franchement simples et communes.

Dans le sentiment religieux du sauvage, de l'homme grossier, je vois dominer ces émotions d'ordre inférieur, et toutes conservatrices, que le raisonnement et l'évidence devaient dissiper, selon ces vers de Lucrèce :

Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species ratioque (1).

Mais la crainte seule n'a pas pu faire les dieux.

(1) « Cette terreur et ces ténèbres de l'âme, nous ne demanderons donc pas aux rayons du soleil de les dissiper, ni aux traits lumineux du jour, mais à l'évidence naturelle et à la raison. I. 147 et s. »

Il a fallu quelque acte du cerveau pour créer ces personnalités abstraites, et il est probable qu'aux émotions inférieures s'ajoutent d'abord des sentiments de sympathie et d'admiration. Qui pourrait dire au juste ce qu'il entre, dans le sentiment religieux du vulgaire, d'émotions unies à des images des sens, à la vue, par exemple, du ciel étoilé ou des splendeurs de l'aurore ; ce qu'il y entre de ces appétits profonds de notre nature qui tendent à l'expansion de l'être, à la dépense facile de sa force, et en définitive au bonheur de vivre? Quelle puissance n'ont pas acquise ces émotions, ces appétits primitifs, une fois organisés par l'hérédité et augmentés dans l'individu par le retentissement des joies et des douleurs de l'espèce?

Le sentiment religieux me semble mériter ce nom, aussitôt que des émotions de l'ordre esthétique s'y rencontrent. N'est-ce pas ton avis aussi, mon cher Sabin? La religion des femmes, des artistes, est soutenue par le vif plaisir du beau, et François d'Assise enseignant les oiseaux du ciel était un tendre poète. La tendresse, qui est si voi-

sine de l'émotion de la beauté, paraît dominante dans l'âme religieuse d'une sainte Thérèse ou d'un Vincent de Paul. L'intelligence, chez d'autres, prend à la fin le rôle supérieur, et elle suggère des états de pensée qui se réfléchissent en émotions diffuses dans les profondeurs de la vie sentimentale. A ce type appartiennent sans doute un Augustin, un Pascal, un Leibniz, et, parmi les modernes, un Herbert Spencer. Est-il même aucun homme de haute culture qui n'y appartienne et qui ne soit, à ses heures, un penseur religieux et un poète ?

Nulle croyance arrêtée n'est nécessaire. Nos émotions sont le vrai fond de la religion, et non pas nos connaissances. D'ailleurs l'homme est un être social, tous ses sentiments sont relatifs à la société, et la religion n'est, sous ce rapport, qu'un ensemble d'habitudes et un des aspects de l'existence commune. Cependant la valeur de ces habitudes est différente selon les individus. Toutes les classes d'une société ne s'élèvent pas à un même niveau ; l'état religieux varie avec l'état de pensée.

et la haute pensée de quelques-uns ne sera jamais celle de tous les hommes. L'irréligion aveugle dans les masses pourrait donc être un péril, quand l'affranchissement de la foi positive est un progrès dans les individus ; le corps social menacerait d'être ruiné par la dissolution hâtive des habitudes acquises, que le temps aurait manqué pour refaire.

Grosse question, que les ignorants et les violents ne connaissent même pas !

Je te parlais tout à l'heure du roi de la kermesse. Le rêve du bon Johann est de prodiguer ses soins aux malades : il quittera, dès qu'il le pourra, le jupon de l'ouvrier rhénan pour revêtir le tablier de l'infirmier. La pitié domine dans la religion de cet homme ; la pitié, sentiment de premier fonds. Je me demande quelle sorte d'enseignement aurait le pouvoir de remplacer chez lui les pensées de foi qui répondent aux doutes de son esprit et stimulent la bonté naturelle de son cœur. Qu'elles seront remplacées, je le sais : mais à la longue, et la présente ignorance de ces humbles, de ces bons, commande notre respect.

Je serais tenté de dire, avec M. Edmund R. Clay (l'auteur de l'*Alternative*, dont mon laborieux ami M. Burdeau vient de donner la traduction française), que toute connaissance vraie n'est pas nécessairement avantageuse, et que nous avons le plus grand intérêt à refaire, par un acte de foi héroïque en notre libre bonne volonté, la machine de notre cerveau.

Un curieux livre, certainement, que celui de ce rêveur pratique ! M. Clay a reconstruit une théorie de l'Inconscient à sa manière. Il est arrivé, par le chemin d'une psychologie assez embrouillée, à une sorte de christianisme sans vie future et sans dieu, où la vie du vulgaire, gouvernée par l'inconscience et par l'égoïsme, tient lieu d'enfer, tandis que le ciel est la quiétude du sage soustrait à l'égoïsme par le savoir et délivré par le détachement.

Mon Johann n'a pas le savoir, et il s'en tient à l'antique symbole : mais il est un *détaché*, un volontaire du sacrifice.

On rencontre ici et là, dans nos sociétés, de ces illettrés qui sont des héros du cœur, et je les pré-

fère à tous les habiles de ce monde. Nous paraissons avoir oublié ce que vaut l'honnêteté, l'abnégation ; ou du moins nous ne les estimons pas leur juste prix. La thèse du monde qui empirerait toujours, et par le progrès même, est contradictoire. Mais il nous faut convenir aussi que la moralité et le savoir ne marchent pas constamment ensemble, et nous ferions fausse route à l'ignorer.

En voilà bien long ! Je vais au lit. Nous montons au Oelberg demain matin.

. . . .

. . . .

. . . .

Où penses-tu que je sois maintenant ? Je suis à Liège, d'où je t'envoie ce paquet de papier. C'est fini de vider les *römer* et de fumer dans la porcelaine peinte.

Adieu to thee, fair Rhine !...

Relis, mon très cher, ce troisième *canto* du Childe Harold. Il est tout à fait beau.

J'ai trouvé ici, auprès de ton excellent et savant

ami le Dr Jorissenne, le plus aimable accueil. Nous faisons ensemble, quand il est de loisir, de longues promenades, et il me montre la géologie du pays liégeois, dont il est instruit parfaitement. Je lui ai remis des échantillons des trachytes rhénans, assez nettement cassés selon un procédé bien primitif, dont l'invention revient à un jeune barbiste, mon compagnon de voyage.

Il y suffit d'un silex formant couteau, qu'on maintient sur le morceau à diviser avec l'aide de pierrettes, et d'un lourd pavé qu'on laisse tomber d'aplomb sur ce couteau. Les enfants restent de parfaits préhistoriques.

Ce détail a intéressé le docteur, qui est un curieux. L'usage que je fais de l'odorat dans l'herborisation l'a bien réjoui aussi. Au fait, il y a des odeurs de famille, et les familles de plantes qui se distinguent le mieux par leur odeur (agréable en une espèce ou fétide en l'autre, il n'importe guère), telles que les labiées, les composées, les ombellifères, les orchidées ; ces familles sont aussi parmi les plus naturelles.

J'étudie avec lui en ce moment, et sur ses indications, un nouveau maranta, qui sera exposé à Gand par l'horticulteur Macquoy.

Envoie-moi les notes que je t'ai demandées.

. . . .

Claudite jam rivos, c'est-à-dire assez bavardé pour cette fois.

XXVII

LES LIVRES FACILES

Je m'entretenais tout à l'heure, avec notre jeune instituteur, des leçons de choses. Il est d'avis que ces leçons, pour être profitables, doivent porter sur des objets réels et mis sous la main, qui ont été assemblés dans le dessein d'en faire voir les relations diverses, et il est convenu aussi des mérites de l'image. Nous feuilletions justement les intéressants cahiers de *l'Industrie en images* composés par mon ami J.-J. Magne (encore une bonne idée perdue, grâce à la routine des bureaux et par la faute d'un éditeur malhabile).

Si j'ai recommandé ces cahiers, lui disais-je, ce n'est pas que je goûte beaucoup, d'ailleurs, les livres faciles, et je vous déclarerai tout franchement le mal que j'en pense.

— Comment cela ?

— Eh bien, oui, on a fort exagéré, à mon avis. les faibles services que peuvent rendre ces jolis livres. Je vous en pourrais citer un, qui est d'un auteur d'esprit et traite de botanique. A l'essai (j'en ai essayé avec ma nièce), j'ai reconnu que les notions de botanique présentées avec tant de façons et si coquettement déguisées sont après tout d'une intelligence plus difficile que mises en bonne et simple langue scientifique. Ces livres donnés pour attrayants et faciles sont toujours longs et ils vous égarent dans les détours d'une causerie trop ingénieuse; ils n'ont pas, malgré cela, l'attrait. d'un récit romanesque, et ils ne séduisent en somme pas plus qu'ils n'instruisent.

Mon opinion est qu'il y a tout profit à entrer bravement dans la science, à faire effort ; les premiers succès encouragent, et l'on estime l'étude à la peine qu'elle coûte. Ces jolis livres roses, les paresseux en usent comme font des dragées les enfants gourmands, qui sucent le sucre et jettent l'amande ; mais, pour les appétits sains, l'amande

fraîche est toujours la plus savoureuse. Il n'importe pas tant de rendre la science « amusante » et de la mettre en pilules comme trop amère à goûter, que d'enseigner avec mesure et méthode, avec clarté et simplicité. Il faut saisir le taureau aux cornes, prendre peine ; le savoir solide est à ce prix. Que si le sujet est incapable du moindre effort, l'auteur a perdu ses grâces, et, en vérité, cette éducation qui donne à de jeunes filles, à des poupées du monde, un semblant de savoir, n'est jamais, ainsi que disait fortement la Rochefoucauld, qu' « un second amour-propre qu'on leur inspire ».

— Vous n'êtes pas alors, je le soupçonne, grand partisan de la vulgarisation scientifique ?

— La question est autre, et j'y répondrais, selon les cas, par oui ou non. J'ai de la reconnaissance aux écrivains qui prennent la peine d'exposer au grand public, en une langue facile, les résultats généraux de la science. Le savoir s'est trop étendu pour que les hommes même les plus distingués aient le moyen d'en connaître le détail, et ils en

veulent cependant avoir le gros. Comme un bon convive déguste les mets qu'il ne sait pas préparer, je m'intéresse aux études que je ne pratique point. Un convive délicat estime le cuisinier, le lecteur cultivé admire le savant ; chacun, à son tour, reçoit et donne, et c'est pour le mieux. Mais le danger imminent est à l'école et dans les bibliothèques populaires, lorsque l'écolier ou le lecteur s'imaginent avoir épuisé le savoir en quatre mots, restent insoucieux de ce qu'il a coûté, et se composent même leur sotte vanité du génie d'autrui. Je redoute qu'une instruction superficielle ne donne à croire à des gens, qui réellement ne savent rien, qu'ils peuvent raisonner de tout. Je fais donc une grande différence de la vulgarisation qui reste savante à celle qui ne fait que le paraître.

— Je suis prêt à condamner avec vous les livres faciles. Mais l'image (laissez-moi y revenir) n'offre-t-elle pas le même inconvénient ?

— Je ne crois pas. Elle parle aux yeux et n'empêche pas le jugement. Elle aide à la mémoire, et nos petits cahiers, dont je ne voudrais pas d'ailleurs

surfaire les mérites, enseigneront quelque chose, tout en conduisant à comparer et à classer. Il n'est pas mauvais, je le dis en passant, que nos exercices intuitifs (puisque le mot est à la mode) procurent aux jeunes esprits le gain d'une connaissance effective, et toute connaissance se compose d'un certain nombre de faits qui tiennent ensemble. Un texte prétentieux et diffus y a moins son rôle que l'image.

— Sans doute, et nos connaissances, je vous l'accorde, se soutiennent l'une l'autre, ne sont rien l'une sans l'autre. Est-ce qu'il n'en faut pa connaîtrê au moins deux espèces pour connaî re un genre botanique?

— J'ai toutes les peines du monde à retrouve r ce que je sais à travers les pages des livres faciles. Je m'instruis toujours avec les livres d'images. Je les réclame donc, après les *vrais livres d'école*, pour les enfants de tout âge; et ma foi! les père et mère y prendront aussi leur bien. Jadis les bonnes gens répondaient, à chaque fois qu'on les voulait tirer de leur ignorance: « Je suis trop vieux pour

apprendre ». ou : « J'ai toujours fait comme cela ». ou encore : « J'en sais assez long pour mon métier ». Allons. bonnes gens des villes et des campagnes, ouvrez tout grands les yeux et les oreilles, ayez un peu plus de curiosité, pour le bon motif d'apprendre !

L'étude directe des objets appelle l'action de nos cinq sens ; elle est la meilleure. L'image réveille les impressions sensibles qu'ont faites les objets. et elle vient heureusement au secours du livre. L'enseignement oral l'emporte enfin sur l'usage du livre de classe ; il ne le rend pas inutile pour cela, et le livre double le maître. Mais défions-nous. encore une fois. des livres faciles ! Ne faisons pas de nos écoliers de mauvais marcheurs, en nous flattant de leur avoir aplani la route ! Dites-moi donc, mon cher pédagogue, s'ils se privent jamais, vos petits diables, de cueillir des mûres, dans la crainte de se piquer aux épines de la ronce ?

— Je vous entends, et le tout est qu'ils aient le désir de manger les mûres.

— A merveille ! j'en demande mille fois pardon

aux auteurs charmants qui prennent souci de mettre la géométrie en quatrains et la chimie en dragées. Leur intention est toute louable ; mais leurs livres roses ou bleus manquent le but. ils sont pure tisane de malade.

XXVIII

L'HOMME D'UN SEUL LIVRE

L'homme d'un seul livre était celui, autrefois, qui s'arrêtait à la lecture d'un même philosophe, d'un même poète, celui qui se plaisait uniquement à Horace ou à Virgile, au *Phédon* ou au traité des *Offices*. Il serait difficile, en notre siècle, d'être ce *vir unius libri* dont parle Sénèque. Et chacun de nous reste pourtant, en quelque manière, l'homme d'un seul livre, étant l'artisan ou le curieux d'une même science, d'un même art. Nous voyons aussi qu'un riche trésor de pensées se transmet fidèlement d'âge en âge et compose une sorte de livre universel, qui se continue et grossit à travers la variété des livres. Loin donc que la coutume soit pédante d'orner ses propres écrits des

fleurs cueillies au jardin d'autrui, l'écrivain a le devoir de glaner, au courant de ses lectures, le plus qu'il peut de ces sentences heureuses et de ces pensées bien dites qui nous font à tous un héritage du bon sens et du bon goût.

Un économiste distingué, qui est de mes amis, fait une remarque intéressante au sujet de la « fixation » de l'intelligence.

« L'ancienne éducation universitaire, écrit Adolphe Coste dans son petit livre *Des conditions sociales du bonheur et de la force* (p. 35), était à cet égard une gymnastique assez efficace. Elle équivalait à une séquestration de l'esprit. De nos jours, en étendant très largement les programmes d'étude, en délivrant l'écolier de sa prison classique et en lui faisant parcourir une immense variété de faits, nous avons probablement dépassé le but et dispersé l'attention. »

Il y aurait là un argument très solide en faveur des collèges purement littéraires, si l'instruction « réelle » ne pouvait s'acquérir sans le sacrifice de

cet avantage qui est de fixer l'esprit. M. Coste pare lui-même au danger, en recommandant de « revenir aux mêmes livres fondamentaux, aux mêmes faits primordiaux, aux mêmes symboles schématiques ».

La variété des fleurs ne gâtera pas le miel, pourvu que nous donnions à nos écoliers la science de l'abeille.

Alexandre Dumas le père, ayant pris un fiacre, s'amusait à faire parler le cocher, dont il n'était pas connu. Ce cocher se trouvait savoir sur le bout du doigt la géographie du département de l'Aisne ; il en disait la nature du sol, la population, les industries, et il n'ignorait pas que Villers-Cotterets s'honore d'avoir vu naître Demoustier. Emerveillé de l'érudition de son homme, le bon Dumas se sentait un peu humilié qu'il ne l'eût point nommé après l'auteur des *Lettres à Emilie*. Lui aussi il était né à Villers-Cotterets, que diable ! Mais le cocher avait puisé sa belle science aux pages d'un vieux bouquin déchiré, oublié par quelque voyageur ; il les tirait

de dessous le siège aux longues heures de station, et il avait fini par les savoir par cœur, à force de les relire.

Voilà une manière d'être l'homme d'un seul livre, qui ne semblera pas recommandable. L'enseignement bête de nos lycées de province, avec certains maîtres, nous accommodait assez bien à cette sauce.

On rencontre dans nos campagnes des paysans quasi illettrés qui ne laissent pas d'être fort habiles gens. Les parties les choisissent pour arbitres dans les différends, et ils en jugent très bien. J'aime entre tous ces *bonshommes* fins et prudes, qu'un écrivain charmant dont je m'honore de mériter l'amitié, Eugène Noel, comprend si bien et excelle à peindre.

Deux héros ont relevé la fortune de la France dans la guerre de Cent ans, Duguesclin et Jeanne d'Arc. Ni ce grand capitaine, ni cette vaillante fille, qui avait souvent l'inspiration d'un capitaine, ne savaient signer leur nom. Ils étaient de volonté et de foi.

Cela ne signifie rien, d'être l'homme d'un seul livre ou l'homme des livres, si l'on ne sait d'abord voir et vouloir.

XXIX

LORIQUET A REBOURS

On parle aujourd'hui, en des livres, en des conférences, d'écrire une histoire de France destinée à nos écoles primaires, qui serait composée « au point de vue des intérêts populaires ». De bonne foi, qu'est-ce que cela veut dire ?

Serait-ce qu'on n'y parlera que du peuple, du pauvre peuple, dont on aurait séparé comme mauvais grain les gens d'épée et les gens d'église, ou même les marchands et les bourgeois? Singulière histoire, où il ne serait parlé ni d'un Colbert, ni d'un Richelieu, ni d'un Duguesclin, ni de nos vieilles communes! Singulier peuple, où l'on ne compterait plus les hommes qui ont fait de nous un peuple !

Serait-ce qu'on a hâte de retirer de l'étude de l'histoire des conclusions pratiques? Eh! sans doute, les sciences sociales aboutissent à une application, qui est la politique. Mais ce n'est point là, il me paraît, chose d'école primaire, et nous ne sommes pas si jaloux des petits Benoitons boursiers de la comédie pour nous vouloir fabriquer des petits Jacques Bonhommes diplomates!

Prétendrait-on, plus modestement, à bénéficier des leçons morales qui naissent du spectacle de l'histoire? On aura raison, pourvu que ces leçons entrent dans le tissu même de l'enseignement moral. Mais, de grâce, qu'on ne brouille pas tout cela ensemble, la morale, l'histoire et la politique!

Ou enfin voudrait-on mettre en plus haut relief le grand fait de l'accession graduelle des couches profondes du peuple à la vie publique? Alors il ne faudra pas oublier que les événements sociaux obéissent à des lois et ne sont pas le produit tout arbitraire de volontés personnelles. Il faudra se garder de juger le passé au point de vue de

l'idéal du présent et d'apprendre la haine et l'injustice dans cette belle étude de l'histoire qui nous doit au contraire conduire à former. sur les hommes et sur les choses, des jugements plus équitables !

L'histoire demeurera malgré vous une science, messieurs les faiseurs de traités et les conférenciers. c'est-à-dire une étude sur des faits, indifférente à la cuisine des partis. et le nom de baptême un peu burlesque d'« histoire démocratique » ne changera rien au sexe de l'enfant.

Vous est-il jamais venu à la pensée d'écrire un traité de chimie démocratique ? Offusqués pourtant de toute grandeur humaine. vous ressemblez à un forestier qui dévouerait les chênes de la forèt à l'abattage pour avoir donné de l'ombre aux mousses. Vous avez la bouche pleine du gros mot de *science*, où vous n'entendez rien. vous embarrassez le chemin de nouveaux sophismes et vous travaillez, sans le vouloir, à former des âmes petites et de médiocres citoyens. Allons donc ! Laissons dans l'histoire ce qui s'y trouve, ne faisons pas du Loriquet à rebours !

XXX

NOTES POUR MARCELLIN

J'ai lu l'ouvrage de M. Ballet (*Le Langage intérieur*, etc.). Il me semble avoir raison contre M. V. Egger, quand il refuse à *ma parole* d'être le type de la parole intérieure. En ce moment même, je répète une vieille chanson, et je la parle avec la voix d'une jeune fille qui me l'a chantée.

La sensation visuelle a chez moi un rôle aussi important que la sensation auditive dans la réminiscence des sons. La lecture d'un motif que j'ai entendu le grave dans ma mémoire. Je ne suis donc pas un pur « auditif », et des images accessoires sont nécessaires à ma mémoire musicale.

De même, je retiens assez vite les vers que j'ai

lus et plus difficilement les vers que j'ai entendu seulement réciter.

Dans l'étude d'une langue étrangère, les yeux me servent surtout. Un mot que j'entends prononcer ne reste pas dans ma mémoire, si je n'en connais pas l'orthographe et si je ne peux me le représenter visuellement. C'est pourquoi peut-être le livre de classe m'a toujours été indispensable : la parole du professeur n'aurait pu le remplacer.

Quand un passage d'une mélodie que j'ai jouée autrefois sur le violon m'échappe, il m'arrive de figurer avec les doigts le jeu de l'instrument, et mes doigts retrouvent, d'ordinaire, les notes perdues. L'image motrice sert donc aussi chez moi la réviviscence de l'ouïe ; je conserve assez longtemps l'écriture des mouvements, et, suivant les cas, je suis un « moteur » ou je suis un « visuel ».

Si je redis à mi-voix un air que j'ai appris, je ne vois pas la page même où j'ai lu cet air, comme il arrive à une demoiselle que je viens d'interroger ; mais j'en suis l'écriture sur une page imaginaire, et

la vision que j'ai des notes sur les portées demeure un peu confuse.

Quant aux phrases musicales que j'ai retenues par la seule audition, mon premier travail n'est pas de les écrire mentalement, et partant de les voir. Elles me paraissent plutôt inscrites dans l'organe même de la voix et associées à ses mouvements.

Enfin, il m'est impossible de dire une mélodie mentalement sans quelque effort du gosier, et je sens toujours cet effort, si obscurément que ce soit.

Quelques mots sur la mémoire et les songes.

Et d'abord une anecdote.

Une dame demande à un enfant de quatre ans et demi s'il la reconnaît. Il la considère un moment et semble chercher dans ses souvenirs. — Comment, dit la visiteuse, tu ne reconnais pas Mme A..? — Oh! oui, mais je vous reconnaissais mieux quand j'étais petit.

M. Maury a signalé la connexion des souvenirs qui peuvent s'établir d'un rêve à l'autre. Il m'est arrivé assez souvent, comme à lui, de reprendre à

l'état de rêve le fil d'un rêve antérieur que j'avais oublié à mon réveil.

Je suis l'auteur, en songe, d'un livre que je n'ai jamais écrit. Il m'est arrivé trois ou quatre fois, à d'assez longs intervalles, d'ouvrir ce livre bizarre composé de morceaux dont le contenu se dérobe ensuite à ma mémoire, de le feuilleter, et toujours de le juger détestable.

Je fais quelquefois aussi le rêve singulier de manger du bouchon de liège. Le liège, dans mon rêve, est comestible, et je mange d'ordinaire jusqu'à deux bouchons. Alors la mastication me devient pénible, un arrière-goût vineux resté au bouchon agit désagréablement sur mon palais, et je me réveille avec un léger malaise d'estomac. Ce malaise a provoqué le rêve, et il se dissipe à mesure que la digestion s'achève.

J'établis très bien, dans le sommeil, la liaison de ces songes. Mais il a fallu quelque incident pour me les rappeler pendant la veille. Certaines personnes disent alors que leur rêve *est effacé*.

Les faits de l'hypnotisme, certainement, ont des

rapports étroits avec ceux du rêve naturel ou physiologique.

M. Delbœuf, un chercheur sagace, a recueilli beaucoup d'observations sur l'état particulier de l'hypnotisé dans le moment où il accomplit un ordre qu'il a reçu dans le sommeil provoqué, état dit « veille somnambulique », et qui cesse par l'accomplissement de cet ordre. Il pense pouvoir établir une ressemblance entre cette veille apparente et le rêve naturel, pendant lequel le sujet se croit éveillé aussi, et j'incline à son opinion.

Le rêve actif de l'hypnotisé ne s'efface pas comme l'entendent les personnes éveillées à qui une circonstance fortuite vient remémorer leurs songes ; mais il s'efface, au sens propre de ce mot, puisque le rêve suggéré finit avec le sommeil qui le soutient.

On réussira, je le crois, à rattacher tous les moments de l'hypnose à des états observables chez des sujets sains ou pathologiques, et les pratiques de l'hypnotisme se réduiront sans doute au

pouvoir de provoquer à volonté, chez un sujet disposé convenablement, une série de phénomènes que la nature présentait comme de simples accidents, et qu'on pourra désormais étudier par des procédés spéciaux d'expérience.

XXXI

SIXIÈME LETTRE DE MARCELLIN

(REGRET)

Je ne t'ai plus écrit, mon cher Sabin, et j'ai négligé même de te remercier des belles photographies des portails nord et sud de Notre-Dame, que tu m'as fait le plaisir de m'envoyer.

J'étais en un de ces états d'abattement, d'humeur noire, où je retombe en dépit de moi, aussitôt que mon être sentimental vient à submerger mon être raisonnable.

Le gentil roman que tu savais a pris fin : ma petite amie est fiancée, et j'en ai joie et tristesse. J'aimais cette enfant, qui est aujourd'hui une grande belle fille : je me suis refait adolescent avec elle ; avec elle, j'ai couru les bois et les mon-

tagnes, mangé la noisette et les mûres des buissons. bu au creux des roches et vidé les verres de lait où elle jetait des fleurs. Elle m'aimait un peu aussi. de cet excès qui est dans la jeunesse. et j'ai savouré avidement les gouttes tombées de la coupe trop pleine d'une virginité qui s'ignorait. Ce n'est pas que j'eusse la folie d'une passion qu'il eût fallu rajeunir de vingt années. Les premières pointes blanchissantes de mes cheveux m'avertissaient d'être sage ; puis j'ai trop vécu pour me figurer un bonheur sans ombre ou une divinité sans tache, et le charme qui me tenait n'avait pas la puissance de me fermer les yeux. Mon mal n'est pas cuisant, hélas ! il est incurable. Si cette aimable fille n'était plus pour moi l'unique objet dont la perte tue. ce que je regrette, c'est l'image, en elle. de la jeunesse et la fuite d'un rêve que je voulais vivre, que j'avais besoin de vivre.

J'ai envié parfois la bonne fortune de pouvoir associer à sa destinée, dès ses vingt ans, une amie douce et vaillante. La permission de le faire ne m'a pas été donnée. ou peut-être j'ai négligé de la

prendre. Ainsi va la vie, et c'est toujours sottise de se plaindre. Je retourne au travail, qui est mon plaisir. Il distrait du moins, quand il ne console pas.

Obstinés poètes que nous sommes ! Quel besoin avions-nous d'ajouter encore à la puissance naturelle de l'instinct ? Nous prolongeons notre désir jusqu'à l'idéal ; nous nous composons un état d'âme correspondant à une réalité à moitié imaginaire, et nous devenons à la fin les serviteurs de la poésie même que nous avons créée. Cette vie de l'art nous est cependant si propre, que tous nos romans écrits nous semblent pauvres dès que nous les vivons une minute, et il faut un demi-oubli de notre cœur pour nous reprendre au langage affaibli déjà des vrais poètes eux-mêmes.

Je serais capable en ce moment, si j'y avais le moindre goût, d'écrire quelque chose, vers ou prose, de bien noir et de bien décourageant. Mais j'ai le dédain des œuvres de faiblesse, et j'en voudrais à tant de petits poètes de montrer leurs petits maux, si je ne les plaignais d'abord de ne

pas être vraiment des hommes. Tous nos « décadents » ne sont que des funèbres ou des farceurs. Condamner la vie parce qu'on est fâché de sa vie, quel excès de vanité ! Bien fous sont les doctrinaires du non-être de crier après le moulin à vent pour l'empêcher de tourner. Le même vent qui les fait crier continue à faire aller le moulin, et c'est là l'éternelle histoire de ce monde.

XXXII

LA « MORALITÉ DE LA FABLE »

Le dégoût des œuvres littéraires trop brutales ou licencieuses a conduit à protester contre l'indifférence morale de l'écrivain. On a raison, si l'on se réserve de marquer, en jugeant une œuvre, la disposition morale où elle nous laisse. On a tort, si l'on veut que la « moralité de la fable » soit jamais la *fin* de l'art. Telle est du moins mon opinion, et je n'approuve pas aveuglément, pour cela, le roman de nos écrivains naturalistes, accusés par plusieurs de la montrer avec excès.

Il semble pourtant, écrit M. G. Fonsegrive dans *la Gironde littéraire et scientifique* du 18 janvier 1885, que M. Daudet ait voulu rompre, dans *Sapho*, avec cette doctrine de l'indifférence. Cette

œuvre a une intention morale définie. M. Daudet a pris souci d'avertir les jeunes gens, et d'abord ses fils, « quand ils auront vingt ans », du danger non pas même des amours faciles, mais tout brutalement, et sans pitié pour la femme, des *collages* qui tiennent trop.

Reste à savoir si la leçon est bien donnée, et M. Fonsegrive ne le croit pas. Il en appelle au fait psychologique de l'imitation. Nous sommes portés, en effet, à imiter le vice qu'on nous dépeint, quand la peinture a été trop séduisante et que la conséquence du vice n'apparaît pas absolument malheureuse et inévitable : car nous jugeons alors y pouvoir échapper, en étant habiles, et manger le poisson sans avaler d'arête. Le livre de M. Daudet risquerait donc de pousser quelques-uns de ses trop jeunes lecteurs dans le chemin de traverse d'où il veut les retirer, mais où il a planté trop de chèvrefeuille.

L'auteur de *Sapho* se défendra de ce reproche. Il lui serait plus difficile de faire accepter au moins pédant de ses lecteurs certaines phrases à la mode,

mal construites et pleines d'incidences, dont un écrivain aussi délicat qu'il l'est souvent devrait se garder. Je cite la suivante pour mémoire :

« *Oui, à cette heure où les bêtes de nuit sont lâchées et circulent, où la vase des égouts remonte, s'étale, grouille sous le gaz jaune, lui l'amant de Sapho, curieux de toutes les débauches, le Paris que peut voir la jeune fille revenant du bal avec des airs de valse plein la tête qu'elle redit aux étoiles sous les blancheurs de sa parure, ce Paris chaste baigné de lune claire où s'éclosent les âmes vierges, c'est ce Paris qu'il avait vu !...* »

Du galimatias, tout franchement.

Mais je n'ai pas affaire à présent à M. Daudet, et je retiens seulement l'observation fort juste de M. Fonsegrive. A vrai dire, elle prouve contre les excès de nos naturalistes et non pour la thèse de la moralité de la fable. J'y prends, à mon tour, le point de départ d'une remarque plus générale.

Une fois en chemin de peindre l'*espèce* et surtout l'*individu*, le romancier arrive à créer des monstres, je veux dire des personnages qui font l'effet d'être

grossis et dont l'importance sociale est exagérée, parce que ces chétifs occupent tout leur milieu, qui est un très petit coin de la société. Tel un seul détail apparaît distinctement sur le porte-objet du microscope. Certes, les peintres du *genre* nous ont donné aussi des monstres, et ils les ont créés en ramassant sur un unique individu les traits communs à plusieurs espèces. Mais leurs monstres étaient une manière d'êtres abstraits placés en opposition avec d'autres, dans un milieu qui pouvait figurer la société en raccourci ; le système dramatique dont ils faisaient partie demeurait plein et achevé, comme il arrive dans la tragédie de Corneille ou dans la comédie de Molière.

Une œuvre de genre est donc un système qui se soutient. Les figures s'y corrigent l'une l'autre : et quant à la classe, au milieu, il est à peu près indifférent. Il suffit qu'on trouve « l'homme » ; le costume et la marque personnelle restent secondaires. Dans l'œuvre d'espèce, la classe est au contraire bien déterminée : le lieu et le temps le sont aussi, et pour d'autres motifs que dans le théâtre clas-

sique ou dans le roman à la Walter Scott : l'histoire ne fournit plus seulement l'aventure et le contour, on choisit un état particulier de la vie, on passe au détail et au roman. Ces genres de la comédie ancienne, le menteur, l'avare, l'hypocrite, etc., se reproduisent désormais en des personnages divers qui ont chacun leur cachet d'individu, et le romancier procède, à l'égard du type générique ou social, à la manière du physiologiste qui tranche un nerf, ou lie un faisceau musculaire, et trouble le jeu ordinaire de la vie pour la mieux étudier.

Cependant le romancier peut concevoir l'idée, avec Balzac, d'une « comédie humaine », d'un tableau plus achevé. Il tourne l'écueil où il risquait de s'échouer. Ces figures individuelles qui paraissaient excessives, ainsi retirées de la masse sociale, y rentrent et se retrouvent ramenées à leur grandeur relative par le simple effet du rapprochement dans l'ensemble de la comédie.

Mais le romancier est-il jamais un moraliste ?

Il se fonde nécessairement sur une certaine conception morale du monde, et il s'attache à décrire

des états moraux qui sont bons ou mauvais. Il n'a pas souci pour cela de nous prêcher : il institue des expériences fictives et en abandonne la discussion aux moralistes.

D'ailleurs, le romancier et le dramaturge conduisent assez différemment l'expérience, et ils ne dénouent pas toujours l'action de la même manière. L'optique du théâtre oblige le dramaturge à montrer, ou à faire deviner, dans le moment même de l'action, les conséquences naturelles ou légales qui ne se produisent pas dans la vie avec cette régularité. Il lui faut faire tenir l'événement dans le cadre de notre système moral, ou sinon il violerait une condition première du plaisir dramatique. Le romancier a les coudées plus franches ; les murmures du parterre, ce *hou !* terrible, que les matelots au théâtre, dit Pierre Loti dans *Pêcheur d'Islande*, « poussent tous ensemble et qui fait un bruit profond comme le vent d'ouest », ne lui imposent pas de châtier le traître du mélodrame : il lui suffit que les conséquences se produisent dans la longue suite de sa comédie humaine, et on lui

demande seulement de ne pas choquer notre nature morale sous le prétexte de traduire fidèlement la vérité de la vie. Quels changements n'apporte pas l'homme du métier à *l'Assommoir* ou à *Sapho* pour mettre ces œuvres à la perspective morale du théâtre !

L'émotion qui nous vient d'une œuvre d'art est « spécifique », c'est-à-dire distincte de toute autre, et l'art a des moyens spéciaux pour nous toucher. Si, comme l'a dit un de nos philosophes les plus distingués, M. Guyau, l'art est une excitation qui stimule la vie en nous sous ses trois formes à la fois, sensibilité, intelligence, volonté, et « produit le plaisir par la conscience rapide de cette stimulation générale, » cela regarde surtout le beau *en nous*, et il s'agit ici d'un état dernier et indistinct : mais le beau dans l'œuvre dépend du travail particulier de l'artiste. On ne parle pas d'une belle découverte scientifique, d'une belle cure de la rage ou d'un biberon perfectionné, comme on parle d'une belle symphonie ou d'un beau drame. Les divers effets agréables, en un mot, qui naissent en

nous au spectacle des choses belles ou vraies. bonnes ou utiles. peuvent bien aboutir à une excitation dernière de même nature et se confondre dans la source profonde de l'être vivant, sans que les voies parcourues et les moyens employés aient jamais été les mêmes.

La moralité n'est pas la fin de l'art. Elle serait pourtant une condition du plaisir dramatique. Les hommes d'une même société sentent ensemble : leurs habitudes communes les disposent à recevoir certaines émotions au récit des mêmes aventures. et ils éprouvent de la peine ou du plaisir selon que leur attente a été trompée ou satisfaite. Il ne faut pas que l'événement contrarie nos dispositions morales. ou sinon nous ressentons un malaise, à peu près comme il nous arrive quand un piano importun brise le rythme d'une mélodie qui chantait en ce moment dans notre mémoire.

De ce dérangement. de cet arrêt. il résulte une souffrance. Et plus puissant est le courant de l'habitude, plus vive sera notre attente. C'est pourquoi la mise au théâtre exige l'achèvement du système

moral où se développe l'action. Le spectateur de la tragédie est plus fortement disposé que le lecteur du roman. Le rythme moral est battu, pour ainsi dire, par toutes les poitrines dans la vaste salle, et le poète n'a pas le pouvoir de le briser. Il faut que le même temps soit frappé dans l'action et dans la conscience du grand public.

XXXIII

LETTRE A MARCELLIN

(SUITE DU ROMAN)

. . . .

. . . .

J'ai revu plusieurs fois Mlle de B... Je serais décidé à la prendre pour femme, et j'ai tenté, en ami, une démarche qui me doit éloigner ou rapprocher d'elle.

Je m'étais promis de rechercher son frère, et je l'ai retrouvé.

Edouard M., qui est toujours à Paris, connaît beaucoup de monde. Je l'ai vu et lui ai parlé de Jacques de B. Il s'est rappelé justement avoir connu le meilleur ami de Jacques. Nous avons supposé que toute relation n'avait pas dû cesser

entre ces jeunes gens. Ils s'écrivent en effet. Mais Jacques avait commandé le secret à son ami, tout en le laissant juge des circonstances où il pourrait s'en dégager, et il m'a fallu donner à celui-ci les meilleures raisons pour savoir ce que je voulais apprendre.

Jacques, nous a-t-il dit, est parti pour Bruxelles, après son coup de tête, et il y a vécu depuis honorablement. Il s'est créé des ressources en acceptant un emploi de secrétaire. La mort de son père, qu'il ressentit douloureusement, le détermina à rester éloigné des siens, et il attendait qu'un événement favorable lui permît de les revoir.

Je savais maintenant où le rencontrer. J'ai fait le voyage de Bruxelles, et j'ai eu avec ce malheureux garçon un entretien où il a fini par m'ouvrir son cœur. Il a souffert assez pour qu'on lui pardonne. J'ai reconnu en lui le caractère de sa mère ; il est capable d'imprudence, quoique sérieux, et porté aux décisions brusques. Je lui ai montré la situation difficile faite à sa sœur ; je lui ai dit l'obligation où elle croyait être de renoncer à un établis-

sement, l'affection véritable qu'elle m'avait inspirée et la réserve où je devais me tenir : que j'étais un ami d'abord, et que je ne parlais pas pour moi seulement, mais pour sa mère, pour Pauline, et pour lui-même. J'ai su gagner sa sympathie, et il m'a fait la promesse de venir embrasser sa mère à Paris, dès que je lui marquerais qu'elle y aurait consenti de son côté.

Je comptais sur Mme Rambaud pour mener à bien cette affaire délicate. Je la priai de ne pas me nommer, d'inventer quelque chose. La demande de Jacques s'expliquait assez par le désir du fils de revoir sa mère et d'obtenir son pardon !

Enfin, la mère et le fils se sont revus à Paris, chez la bru de Mme Rambaud. Mme de B.. jusqu'ici, a caché cette rencontre à Pauline. Mais je serais bien étonné si celle-ci tardait longtemps à deviner ce ce qu'on ne lui dit pas, et ce sera un moment très difficile.

XXXIV

DE NOS PRÉFÉRENCES

Bien des gens ont à la bouche : Bonaparte était plus grand capitaine que César ! Victor Hugo a été le plus grand poète de ce siècle !

Jugements incomplets, questions oiseuses.

Imaginez que nous sommes dans un salon où il ne manque pas de jolies femmes. Mme X. est certainement la plus belle, dira quelqu'un. Un autre dira : « La plus belle, c'est Mme Z., à n'en pas douter. » Mais l'une est brune, l'autre est blonde, et ces deux beautés ne sont guère comparables. Le Silvio de *A quoi rêvent les jeunes filles* n'est pas si naïf d'hésiter même entre Ninette et Ninon.

Et puis, qui raisonne de son propre choix ? L'objet a du prix, selon qu'il nous chatouille. Le

désir décide souvent du plaire, et ne connaît pas de règle. La possibilité de la jouissance peut augmenter la séduction : l'impossibilité peut aussi le faire. Il suffit d'un contraste pour éveiller nos yeux, et la beauté d'une jeune fille au teint de neige apparaîtra plus éblouissante en une société de femmes à la peau de bistre.

Ce rustre qui mène les moutons aux champs est féru de quelque orde campagnarde, au gros rire, aux gentillesses bourrues ; il la préfère à la plus belle dame du monde, chez qui il n'aurait pas l'espoir de trouver son déduit, et si on la lui décrassait, il se plaindrait sans doute, comme fit, dit-on, le roi vert-galant en une telle occurrence, qu'on a « ôté le meilleur ».

On ne désire pas une chose parce qu'elle est bonne, a écrit Spinoza ; mais une chose est bonne parce qu'on la désire. Et cela est vrai de toutes nos préférences. Elles viennent de nos dispositions naturelles ou acquises, de notre tempérament, de nos habitudes et de nos expériences passées. La meilleure raison de préférer est toujours « que l'on préfère ».

Descartes, pour avoir aimé une jeune fille louche, avait un penchant à aimer les personnes qui louchaient.

Un lecteur grossier va seulement à ce qui l'amuse. Il ne faut pas lui assaisonner d'huile vierge sa salade. Il court à la caricature, au mauvais feuilleton, à la grosse farce, et juge du « phénomène » de la foire sur le boniment.

On peut disputer, sans jamais s'entendre, de la qualité d'une œuvre. Serait-ce la quantité qui déciderait de la grandeur du génie ? Mais l'écrivain le plus divers et le plus nombreux n'est pas un monstre à plusieurs têtes. Hugo, par exemple, a écrit des odes, des satires, des drames, des romans, et cependant il reste *une œuvre*, comme le vieil Homère est une œuvre, comme Shakspeare et Molière, Dante et Cervantes sont aussi une œuvre. La quantité de la production n'en fait point la valeur, et la marque du génie n'est pas au dos des volumes.

Il me paraît qu'on a jugé l'art trop souvent sur la technique ; que la richesse de son instrumenta-

tion n'élève pas Berlioz au-dessus de Beethoven, ni la richesse de sa palette Titien au-dessus d'un maître primitif; qu'il a fallu à chaque grand homme le même don pour être grand : et que les variétés du génie, en un mot, sont le génie.

XXXV

L'ACCROISSEMENT DU GÉNIE

M. Ch. Richet ne doute pas que notre « système nerveux psychique » ait le pouvoir de conserver indéfiniment la mémoire des ébranlements reçus, et il écrit :

« Nous pouvons donc fonder de grandes espérances sur l'avenir de l'intelligence humaine. A mesure que la quantité de faits à connaître augmente, il semble que la puissance fixatrice de l'esprit augmente. L'activité d'un muscle s'accroît par l'exercice, et sa force aussi accrue se transmet d'âge en âge. De même, sans doute, la puissance de la mémoire croît avec l'exercice, et cette augmentation peut se transmettre par l'hérédité. »

Cette assurance nous est bien nécessaire, car la

chambre déjà pleine de notre cerveau paraît trop petite pour pouvoir contenir nos nouvelles richesses. Une étude spéciale suffit aujourd'hui à occuper la vie d'un homme. Celui qui se pique d'être philosophe ne saurait pourtant rester un spécialiste. Mais les généralités qu'il doit connaître exigent le support d'une telle quantité de faits, et les questions de la psychologie, en particulier, enferment des données si diverses, que le secours d'une mémoire puissante est devenu indispensable au bon travail de l'esprit le plus vigoureux.

Le Grec Dioscoride, qui vivait quatre cents ans après Théophraste, ne fait mention en ses ouvrages que de six cents plantes, et Laurent de Jussieu a établi cent familles. Le cerveau d'un de Jussieu aurait donc contenu, à ce qu'il semble, un plus grand nombre d'images ou de représentations que celui de Dioscoride, et le cerveau d'un Cuvier plus aussi que celui même d'Aristote.

Il est vrai que les savants de notre âge, et les classificateurs surtout, opèrent beaucoup avec la plume, qu'ils ont cette mémoire de papier dont

parle Montaigne, qu'ils usent de formules générales, abréviatives, et cette remarque interdirait déjà de prononcer si la capacité cérébrale des modernes est vraiment supérieure à celle des anciens. On aurait même cubé les crânes et pesé les cervelles, qu'on n'aurait pas résolu la question.

Du moins, à défaut de la quantité des images, les modernes ont-ils souvent l'avantage de la qualité. Tels graves docteurs de l'ancienne Sorbonne avaient la tête pleine de faits de nulle valeur réelle, et il a été permis d'user contre eux de la métaphore que « dans les petites boîtes se trouvent les meilleurs onguents ». Nos premières connaissances sont dans le cerveau comme des centres de prolifération, mais les données fausses et les chimères de la folie raisonnante amènent une prolifération pathologique, qui envahit et finit par tuer l'organe pensant, quand les données vraies et les images réelles en augmentent infiniment la vigueur.

Je n'ai pas assez étudié le génie indou pour en parler avec pleine connaissance. Je serais tenté pourtant d'en expliquer la ruine finale par la crois-

sance maladive de certains germes dont la végétation monstrueuse étouffe déjà, au plus beau temps de sa floraison, sa philosophie, sa poésie et son art.

Mais la quantité des faits qui sont dans le cerveau aide au génie et ne le constitue pas. Ce qui distingue le génie est une activité rare et le pouvoir merveilleux de découvrir des relations entre les faits qui étaient inaperçues, et dont la connaissance dans l'ordre scientifique, ou l'expression dans le domaine de l'art, est aussitôt féconde en pensées et en sentiments nouveaux. L'augmentation des faits connus ne marque donc pas nécessairement la croissance du génie scientifique, et la diminution de l'égoïsme ne marque pas davantage la croissance de la moralité.

Si nous sortons de l'égoïsme dès que notre intérêt s'attache à un autre que nous-mêmes, le nombre des objets en dehors de nous n'importe guère, et l'extension de la sympathie à des groupes plus larges ne donne pas la mesure exacte du progrès moral. Un fin penseur allemand, qui est d'origine

française par son père, M. Julius Duboc, en a fait la remarque. Je voudrais seulement compléter sa pensée en distinguant entre notre pouvoir et ses effets.

Dans le domaine de l'art, l'homme de la Vézère qui a gravé, sur la plaque d'ivoire déposée au Muséum, le profil si finement retouché d'une tête de mammouth, était un Phidias préhistorique, et ce sont d'abord, dans l'art, les conditions sociales qui affectent le produit.

Dans le domaine intellectuel, le progrès est évident, si l'on regarde aux effets, à l'accumulation des découvertes ; mais on ne voit pas aussi évidemment que Newton ait été supérieur à Archimède, et un Archimède sauvage bornerait l'emploi de son génie à trouver le mode de taille ou la forme d'un silex.

Dans le domaine moral, ce n'est pas le pouvoir non plus qui semble avoir augmenté beaucoup, je veux dire la force d'accomplir un sacrifice commandé par le devoir ; mais le sacrifice est devenu plus facile en bien des cas, peut-être plus habituel,

et il semble que la voile de notre volonté s'offre d'elle-même au souffle du bon vent.

Si d'ailleurs les Grecs ont fondé la science abstraite, ce que n'ont pas su faire les Chinois, par exemple, c'est qu'ils possédaient un plus haut génie, et, quelque opinion qu'on professe sur l'apparition des races, il faut admettre au moins quelques degrés dans le pouvoir intellectuel ; il faut en admettre, qui sont correspondants, dans le pouvoir artistique et dans le pouvoir moral, et alors on pourrait dire que le pouvoir augmente dans l'homme, mais infiniment moins vite que ne s'accumulent les effets de ce pouvoir.

La doctrine du progrès indéfini de notre espèce, qui paraît liée à la thèse de M. Richet, ne pourrait donc pas être reçue sans une correction en ce qui regarde la perfectibilité des individus. L'accroissement de la faculté « rétentive », affirmé par ce savant éminent, n'équivaut pas à l'accroissement du pouvoir intellectuel, et l'on y peut prendre l'assurance que le génie se soutiendra dans l'humanité, sans conclure expressément à l'augmentation future du génie.

XXXVI

LA FIGURE DU PROGRÈS

J'ai visité, cette semaine, le musée préhistorique de Saint-Germain. J'y considérais avec émotion les grossiers outils inventés par nos rudes ancêtres: je comparais leurs aiguilles, faites d'une arête de poisson, à la fine aiguille d'acier qui court agilement sous les doigts de nos femmes, leurs couteaux de silex taillé ou d'obsidienne polie à l'excellent couteau de Langres que j'ai dans la poche. Puis ces vitrines mortes ont évoqué devant mes yeux le vivant tableau des groupes d'hommes qui ont, un peu partout, commencé le travail, qui en ont porté la pratique à un certain degré de perfection et ont disparu ensuite, exterminés violemment ou absorbés au sein d'autres peuples mieux favorisés ou plus habiles.

Il a dû se produire, en effet, dans les temps qui ont précédé l'histoire, de nombreux essais de culture primitive, qui ont été anéantis sans laisser de trace. Les nations de la proto-histoire ont disparu aussi, prématurément assujetties ou détruites par leurs vainqueurs. Les premières nations historiques, à leur tour, ont cédé la place à des peuples nouveaux, et la destinée pareille de toutes ces races d'hommes, petites ou grandes, qui ont eu leur éclat et se sont éteintes, justifie en apparence la figure, qu'on a donnée au progrès, d'une courbe qui se ferme ou monte en une lente spirale.

La curiosité m'est venue quelquefois de les distribuer en des séries, selon leur réussite inégale. La plupart des races préhistoriques, dans mon dessein, présenteraient des séries coupées ; les nations de la proto-histoire offriraient l'exemple de séries absorbées et plus ou moins bien assimilées ; les nations américaines montreraient un cas singulier d'extinction brutale en pleine croissance, et la Chine le cas d'un long avortement ; le monde gréco-latin aurait porté deux greffes principales, celle de

la culture arabe, incomplètement réussie et bientôt étouffée par les branches gourmandes, et celle des nations « collaboratrices » que nous sommes, qui ont pris le caractère d'une série de propagation.

Je voudrais tenir compte des échanges qui ont été modificateurs, des mélanges qui ont été féconds, et enfin saisir le fil d'une continuité justifiant la nouvelle figure, proposée par Pascal, du progrès en ligne droite.

Les instruments en pierre taillée ou éclatée se rencontrent un peu partout ; la pierre polie apparaît déjà plus rarement, et le travail des métaux, parce qu'il était plus difficile, a pris naissance chez quelques peuples mieux placés pour s'y adonner, dont les autres en ont ensuite reçu l'usage. A plus forte raison, un état de civilisation marqué par la pratique de l'écriture devait se produire sur un espace assez resserré, et le peuple égyptien ouvre seul l'histoire écrite.

Mais cette grande Egypte en était restée, sous le rapport de la science, à l'empirisme. Le peuple chinois, qui lui serait comparable, n'a pas non plus

dépassé l'empirisme, où se seraient attardées aussi les nations de l'Amérique centrale, et la race hellénique a commencé la véritable civilisation scientifique.

Je voyais hier deux garçonnets juchés sur la crête d'un vieux mur. Ils avaient fait dissoudre du savon dans une tasse et soufflaient des bulles ; elles tremblaient un instant au bord du chalumeau de paille et s'en détachaient l'une après l'autre, toutes luisantes sous les rayons du soleil. Ce joli tableau a ramené ma pensée vers l'illustre Thomas Young. Lui aussi, il s'était amusé à souffler, étant petit, des bulles d'eau savonneuse, dont ses yeux ravis suivaient la course légère, et peut-être, plus tard, comme il s'arrêtait un jour à regarder une pareille scène, il y prit sujet de réfléchir à la coloration des lames minces, étudiée par Newton, aux bandes de diffraction observées par Grimaldi, et il arriva à faire une découverte qui est des plus considérables en optique, celle des interférences lumineuses.

Ce savant capable de découvrir une loi de la nature à propos de bulles de savon, ce spéculatif

n'eût pas été un Chinois, au grand jamais. Et c'est pourquoi les peuples de la série gréco-latine ont pris tant d'avance sur la race du Céleste Empire ; pourquoi cette série, on peut le dire, a seule vraiment réussi. Son plus puissant instrument a été mis, avec la science, aux mains de l'homme : elle nous a été transmise sans déchet, malgré l'invasion même des Barbares, et il ne semble pas que nul accident en puisse ruiner, dans l'avenir, l'héritage tellement accru par nous.

La figure du progrès en ligne droite représenterait bien ce développement continu de la science. Elle ne saurait s'appliquer aussi exactement à tous les aspects de l'activité humaine.

On ne peut guère parler, par exemple, d'un progrès de l'art en ligne droite ; nous continuons à faire des œuvres d'art, en les faisant autres, et c'est tout ce qu'on peut dire. Quant aux faits sociaux, on en montre les changements sans réussir à en montrer les lois d'évolution, et l'on a, tout au plus, noté dans l'ensemble quelques caractères qui semblent dominateurs.

La figure change, en un mot, selon qu'on regarde à l'accumulation du savoir, des œuvres d'art ou des habitudes sociales. Mais le fait de la transmission continue a permis de parler encore d'un progrès en ligne droite, dans les cas même où la continuité n'emporte pas nécessairement le sens d'une perfection progressive.

XXXVII

LETTRE A MARCELLIN

(SUITE DU ROMAN)

. . . .

. . . .

Pauline sait la vérité.

Mme Rambaud était venue voir son amie, porteuse d'une lettre de Jacques, lequel est reparti pour Bruxelles et s'inquiète du silence de sa sœur. Mme de B... n'avait pas osé parler encore à sa fille. Elle était maintenant décidée à le faire. Un incident l'a tirée de son embarras.

Ces dames causaient à mi-voix en un coin du salon, et Pauline était à son piano, quand M. Margue est arrivé. Il n'avait jamais montré autant de confiance, il était en galanterie et parais-

sait demander un aveu, une promesse. Il prenait bien son temps ! Mme de B... fut cette fois si réservée et si froide envers lui, qu'il se retira assez désappointé. Mais l'attitude de sa mère avait frappé Pauline, et elle déclara sans détour, d'un accent bref, qu'on lui cachait quelque chose, que sa mère était agitée, préoccupée, depuis son dernier voyage à Paris, qu'une pensée lui venait, et qu'elle voulait savoir.

Mme de B... demeurait toute troublée. Alors Mme Rambaud, prenant les mains de Pauline entre les siennes, lui a dit avec douceur :

— Mon enfant, vous avez raison, nous vous cachions, votre mère et moi, un événement heureux que vous devinez peut-être ; nous avons retrouvé Jacques, votre frère...

Pauline était devenue très pâle. Ses yeux restaient grands ouverts, comme si un tableau douloureux eût passé devant elle, et tout à coup elle s'affaissa sur sa chaise, avec un long cri :

— Mon père ! mon père !

Elle criait cet appel dans un sanglot. On la sen-

tait déchirée entre sa piété filiale et ses sentiments de sœur, et, dans ce premier moment, l'amour qu'elle gardait à son père mort l'emportait sur la pitié qu'elle devait à son frère malheureux.

Mme Rambaud m'a raconté cette scène, dont je suis encore tout remué. Je voulais dire quelques mots, continua-t-elle. Mme de B... me fit signe de me taire. Pauline est une nature énergique ; on serait mal inspiré de la brusquer. Il faut laisser tomber les émotions qui la secouent, et la laisser d'elle-même se remettre.

Après un silence pénible, elle releva la tête. Ses joues étaient mouillées de larmes. Sa mère vint à elle, lui baisa les cheveux.

— Il est aussi mon fils, murmurait à son oreille la pauvre femme.

Pauline a répondu par un signe caressant. Puis elle a dit qu'elle verrait son frère, mais qu'il lui fallait s'être disposée à le revoir.

Je l'ai embrassée bien fort en me retirant, a ajouté la bonne Mme Rambaud. Elle m'a souri, et interrogé du regard. J'ai cru qu'elle allait me dire :

« C'est vous qui avez tout fait ». Et si telle est sa pensée, mon cher voisin, tenez-vous bien et jouez serré, car je ne serais pas mise en cause sans vous y mettre.

. . . .

. . . .

XXXVIII

SEPTIÈME LETTRE DE MARCELLIN

(LE TRAGIQUE)

. . . .

. . . .

Je sais que ton admiration pour Hugo souffre des réserves. Ce grand poète, juges-tu. n'a pas été le grand penseur qu'on a voulu dire. Il a eu l'émotion des questions sociales, plutôt qu'il ne les a comprises, et, en définitive, il ne *savait* pas.

Estimes-tu pour si peu l'intuition, mon cher Sabin ? L'intuition, si puissante chez le poète, si inspiratrice chez ceux qui l'écoutent ! Elle ne tient pas toujours lieu, j'en conviens, de bonne critique. Il est arrivé au poète des *Misérables* de manquer de bon sens, d'obéir à la poussée des partis.

et il n'a su mettre sur la scène française, par exemple, que la figure diminuée de François Ier et de Richelieu. Mais il s'est montré souvent profond moraliste, et j'ai emprunté, il t'en souvient, un beau cas de conflit moral à son *Quatre-vingt-treize*, pour en illustrer la thèse de mon dernier livre.

Le poète place Gauvain dans la terrible alternative de faire échapper son parent, le marquis de Lantenac, ou de le laisser à la guillotine ; de suivre l'inspiration de son cœur en sauvant un homme qui a eu pitié, qui s'est livré pour arracher deux enfants aux flammes, ou d'obéir au sévère devoir de général de la République en frappant ce dangereux chef de la Vendée. Il résout ce grave conflit moral par la voie du sentiment (le suicide de Cimourdain aggrave encore la thèse), et il en revient à illustrer sa sentence un peu singulière :

Un pourceau secouru pèse un monde opprimé.

Oh ! la raison suprême de la pitié humaine ! L'inspiration du cœur ! La sympathie qui recouvre

tout, et l'utilité sociale et la justice! On s'abandonne au souffle du poète. On sent bien pourtant que la difficulté n'est pas levée. Je l'ai déjà dit et je ne veux pas me répéter.

Prenons cette question par un côté différent. Le conflit moral, c'est la vraie tragédie humaine, et il me paraît que les critiques avaient trop négligé de relever l'importance de ces crises de la conscience humaine, soit dans l'histoire du droit, soit dans celle du théâtre.

M. Duboc, dont tu parles dans une de tes notes, a publié récemment une étude sur le tragique, fort intéressante, que je t'enverrai aussitôt que j'en aurai rendu compte. L'objet de l'art dramatique, selon lui, ce n'est pas le plaisir seul ; ce n'est pas davantage le plaisir de la pitié imaginé par Schiller, ni le « frisson agréable » que nous éprouverions, selon un critique allemand, au spectacle de notre destinée. Tout ce qui nous saisit et nous émeut n'est pas tragique. Etre touché, cela peut suffire dans le drame sérieux, mais ne suffirait plus dans la tragédie, où nous voulons la mort au

nom de quelque haut principe et comme un accomplissement de notre besoin supérieur.

L'art, écrit M. Duboc, nous doit procurer du plaisir de telle façon qu'il nous élève. Cette élévation, cette montée dans le sublime ne signifie pas, d'ailleurs, un état moral qu'il aurait pour fin expresse de faire naître. La tâche essentielle de l'art tragique, selon le philosophe nouveau de l'optimisme, serait de « traduire le mouvement interne du monde en émotions ». Le héros tragique nous rendrait sensible le développement de l'univers, et il nous emporterait, par la voie terrible, au-dessus des accidents de l'existence individuelle.

Situation bien remarquable, dit-il. Nous voulons la mort du héros en vertu même de la sympathie qui nous attache à lui, et nous nous élevons ainsi nous-mêmes jusqu'à nous sacrifier à l'idéal pour lequel il meurt. Dans la tragédie, nous franchissons « le pas de la mort » pour y atteindre : nous acceptons notre destinée comme un sacrifice nécessaire exigé par le génie du monde, et parce que

nous avons le sentiment indéfini et profond de l'ordre du monde.

Je ne discute pas si les hommes se pourront jamais reposer sur une telle croyance, et je fais honneur seulement à M. Duboc d'avoir cherché dans le conflit moral le moment *humain* de cette ascension de l'être dans l'éther du ciel, que son optimisme exige. Mais j'ai réservé le nom de *conflits de droit* à ces cas vraiment tragiques où la certitude morale fait défaut, où l'homme hésite entre deux devoirs qu'il ne sait comment subordonner l'un à l'autre ou concilier l'un avec l'autre. Sa psychologie de l'amour a conduit M. Duboc, au contraire, à qualifier tels tous les conflits du devoir moral et de l'amour, et j'ai avec lui une ancienne querelle à ce sujet.

Nous avons choisi tous deux l'exemple de Max Piccolomini dans *Wallenstein*. Je ne conteste point que cet héroïque jeune homme cherche la mort, faute de pouvoir accorder son devoir de soldat avec son amour ; mais son cas ne me semble point un vrai conflit de droit, parce que Max connaît son

devoir et ne peut hésiter d'y obéir. quoiqu'il en soit désespéré.

A quelque source qu'on la rapporte, la morale signifie une certaine organisation de nos tendances, de nos sentiments, sous la condition de la vie sociale. Cependant l'amour est d'abord une *passion*, et l'instinct grossier ne s'est pas élevé d'un coup à cette recherche de l'idéal de la beauté, où M. Duboc reconnaît la marque et voudrait trouver le point de départ du pur amour. L'amour pur veut aussi posséder son objet ; il lutte pour le conquérir contre l'ordre social même, et le devoir ne triomphe pas en nous, qu'il ne soit passé dans notre sang et dans notre chair.

Tel le Max de Schiller : il se sait tenu d'être fidèle à son empereur, de renoncer à Thécla en abandonnant la cause de Wallenstein. et le sentiment moral a si bien pénétré toute sa nature. qu'il lui obéit en vertu même de son amour, afin de ne pas déchoir et de demeurer « objet d'idéal » pour son amante.

Ce héros aurait pu. m'écrit M. Duboc. chercher

dans le suicide, sans nous paraître moins noble, la mort qu'il n'eût pas trouvée dans la bataille. Dans tous les cas, un Max survivant ne serait plus un héros tragique, et l'optique du théâtre exige l'achèvement de l'action par sa mort.

La vie humaine reste l'enjeu de la plupart des conflits moraux. Seule la mort est une solution définitive. Le sacrifice de sa vie délivre le héros et apaise le spectateur ; le compte ouvert avec la destinée est fermé enfin, et notre raison est satisfaite. Tout accident qui suspendrait le cours fatal des choses empêcherait la simplicité logique du drame et l'unité réelle de l'action. La faute, l'expiation, le destin, ces trois termes de la tragédie antique ont gardé leur sens pour la science moderne. Notre fatalité, c'est le déterminisme physiologique et social. A défaut de la révérence aux dieux ou à un génie du monde, il nous faut croire au génie de notre race et justifier en son nom le sacrifice.

Ces remarques, mon cher ami, valent bien qu'on les médite. Il suffit aux poètes d'aujourd'hui, hélas ! d'une intrigue médiocre, de quelques

mots arrangés pour faire venir « la larme à l'œil », et ils ne sont plus capables de provoquer l'émotion sévère et l'horreur sublime.

Quelles œuvres minces, par exemple, que le *Severo Torelli* ou *les Jacobites* de M. Coppée !

Ce jeune Severo, placé dans la situation d'être parricide ou parjure, s'interroge en gâtant la langue de Shakspeare :

Voilà la question, voilà l'alternative.

Il s'emporte en des fureurs de petit homme :

Je ne crois plus à rien qu'au crime, à l'adultère !
J'ai cent ans, je suis vieux, je suis mort... qu'on m'enterre!
Oui, je meurs de fatigue... Allons, creusez mon trou !
Et pour moi ce sera vraiment un bonheur fou,
Quand la terre...

Etc. Tout cela, c'est l'agitation sans la vie, le conflit moral sans sa haute signification. Les œuvres de cette sorte manquent de solidité. Elles sonnent creux, comme jugeait Sainte-Beuve d'autres ouvrages qui ont eu plus de fortune.

. . . .

. . . .

XXXIX

ROMAN CASUISTE

M. Jules Lemaître découvre chez M. Paul Bourget « un esprit très grave, une gravité de prêtre, très préoccupé de vie morale, sérieux au point de tout prendre au tragique ».

Il nous dit aussi que M. Bourget a pour lui toutes les jeunes femmes, qu'il inspire un culte tendre à certaines âmes, et qu'il est pour beaucoup le poète par excellence, l'ami, le consolateur, presque le directeur de conscience. Il le qualifie enfin « le prince de la jeunesse, — de la jeunesse d'un siècle très vieux ». Et l'on ne démêle pas bien si le critique estime plutôt ou ménage seulement le romancier.

J'accorde volontiers que l'insipide Armand de

Querne, dans *Crime d'amour*, n'est pas un Valmont ni un Lovelace, puisqu'il peut souffrir de ne pas aimer, et par conséquent aimer un jour et se repentir. Hélène Chazel « se souille », se fait fille avec un autre homme pour prouver son amour à ce premier amant. Et voilà Armand châtié, Hélène rachetée et rendue à son mari ! Une rédemption par l'adultère ! Cet exemple proposé aux jeunes femmes par leur nouveau directeur est dangereux. On est ennuyée et romanesque, on vit son petit roman, et l'on retourne au mari quand on est lasse, ou que l'amant ne veut plus. On a péché agréablement, sans se noyer.

M. Bourget conçoit une « psychologie du moraliste » qui ne serait pas celle du psychologue ! Il imagine des cas de conscience, et il les débrouille. Il est subtil, pénétrant, il voit dans la femme une créature extrêmement compliquée.

Eh ! ne raffinons pas tant ! Chacun de nous reste l'homme primitif, le sauvage avec ses passions. Et toute la différence entre les hommes est que la teinture sociale a mordu plus ou moins sur notre

peau. Le mâle a l'appétit du quartier de bœuf et de la femelle. Il veut manger à sa faim. Il se heurte à l'empêchement des lois, des convoitises d'autrui, des habitudes, et la lutte pour la possession est pleine d'accidents ridicules ou tragiques.

Cette nature compliquée de la femme qu'on nous peint, c'est l'image ordinaire des artifices qu'elle emploie pour avoir l'homme, des mensonges dont elle use contre son mari, des motifs qu'elle se donne à elle-même, des précautions qu'elle imagine devant l'opinion publique, et des façons qu'elle met à se laisser prendre, afin de se créer l'excuse dernière d'avoir résisté.

Jugement brutal, peut-être. La faute en est à ces romans casuistes, qui deviennent fatigants à nous vouloir faire plus vieux et plus vicieux que nous ne sommes !

L'Hélène antique fait comme celle de M. Bourget. Elle revient à Ménélas, dans l'*Odyssée*. Qu'elle y est modeste et pudique ! Mais Pâris était si beau ; il l'a prise, elle est partie. Elle n'a pas fait l'analyse de son cas. On n'avait pas inventé, au temps

d'Homère, la psychologie des femmes. Les vieillards troyens, assis à la porte de leur ville, jugent Hélène en bonnes gens : elle a commis une faute, on la maudit, et on lui pardonne à la fois, parce qu'elle est belle. Et plus tard, Ménélas ne semblera pas ridicule de l'honorer. Les dieux aussi s'étaient mis avec Pâris pour la perdre !

Je vois passer devant moi, en ce moment, la figure charmante de jeunes femmes qui étaient de jeunes mères et dont la pensée n'avait pas été salie. Elles n'eussent jamais lu jusqu'à la vingtième page la plupart de ces romans qu'on me dit écrits pour elles. Elles eussent pris plutôt plaisir (et, quoique artiste, je n'ose m'en indigner) à la « cuisine bourgeoise » des Ohnet, comme le dit avec un tour spirituel M. Maxime Gaucher.

Je demande mille pardons à M. Bourget de ces rudesses. Je ne méprise pas son talent, et je le crois galant homme. Mais, par dieu ! que le confesseur prenne garde aux moqueries de ses pécheresses ! Elles ont la joue en fleur et ne sont pas aussi vieilles que le siècle.

XL

LA GLÈBE ET LE FLOT

Les Blasphèmes m'avaient indisposé contre M. Richepin. Je trouvais dans ce volume beaucoup de mauvaise rhétorique, et il me semblait d'un rimeur habile plutôt brutal que sincère.

En revanche, *la Mer* est le premier livre de poésies que j'aie lu avec plaisir depuis bien longtemps. Il y passe la brise du large et la senteur fortifiante du flot. Cela est plein, et d'une facture franche. Telle pièce même, *le Mot de Gillioury*, par exemple, a un sens philosophique profond, avec une clarté de sens qui manque souvent à un autre poète philosophe de ce temps, dont le vers soigné est trop laborieux et la pensée délicate trop fuyante.

Ce père Gillioury, a qui le poète demande quel plat il choisirait d'avoir tous les jours à sa faim, entre les mets variés qu'il a goûtés dans ses longs voyages, répond en son français :

..... Je l'ai, ce que j'aurais choisi :
Ce qu'y a de meilleur, c'est le pain du Croisi.

Le poète a compris la valeur de ce mot si simple. Oui, il l'a bien vu, ce que nous appelons la patrie est fait d'abord des sensations de notre chair. Ce sentiment complexe, dans lequel entre à la fin la représentation d'une étendue de pays que nos mains n'ont pas touchée, ce sentiment supérieur a sa racine dans nos viscères et garde toujours le « goût du pain ».

Dès que la patrie a perdu pour nous sa saveur particulière, le sentiment en est aussi moins tenace, moins profond ; les hommes trop éloignés de la nature sont aisément cosmopolites, et la société de l'ouvrier moderne n'est plus assise nulle part.

Le fonds solide d'une nation, c'est le paysan à sa glèbe ou le marin à son flot. Cette humanité naturelle demeure trop souvent en dehors du calcul

des politiques et des pédagogues. La société artificielle qui mène grand bruit recouvre l'autre et ne la remplace pas ; elle est plus mobile, et elle change au gré des événements. Mais le dessous reparaît toujours, à peine usé au long frottement des marées séculaires. Et ce dessous est le génie du peuple, qui enfante les hommes, crée la langue, conserve le caractère ; ce dessous est la patrie vivante et personnelle du laboureur qui aime la terre, parce qu'il la cultive, et le pain de la terre, parce qu'il le mange.

Quelle pièce admirable aussi, avec la crudité riche de ses rimes, que *les Pouillards !* Quel poète a mieux dit jamais l'énergie endurante des malheureux et l'illusion magique du vouloir vivre?

. . . .

. . . .

Espoir de quoi ? que leur importe !
Ils vont vers lui, jamais lassés.
Hôtes du vieux hangar sans porte,
Mangeurs d'arlequins ramassés,
Rôdeurs des quais et des fossés
Hantés du rat et du cloporte,
Pas un ne dit que c'est assez
Et ne veut que la mort l'emporte.

Espoir de quoi ? Tout simplement
Espoir de vivre encore une heure,
L'heure qui va dans un moment
Sourire, et qui sera meilleure
Que celle d'à présent qui pleure.
Espoir sans fin qui toujours ment,
Qui toujours accouche d'un leurre,
Et qu'on maudit, mais en l'aimant !

C'est cet espoir qui les enivre,
Qui les chauffe de ses rayons
Contre le vent, la nuit, le givre,
Qui les revêt sous les haillons,
Les nourrit, et met des paillons
Superbes dans leurs yeux de cuivre.
De quoi ça vit, ces penaillons ?
De quoi ça vit ? De vouloir vivre.

Mais il n'a pas suffi à M. Richepin d'être ce poète, et il a voulu aussi raconter la science.

Les Grandes chansons, celles notamment qui ont pour titre *le Sel*, *les Algues*, *la Gloire de l'eau*, *la Mort de la mer*, sont riches de vers beaux et sonores. Le poète n'y atteint pas cependant à la perfection, si habile qu'il soit à tout dire et à trouver l'image poétique des faits bruts.

Il expose hardiment une météorologie, une géolo-

gie, et il raconte les mystères du transformisme. Je ne lui ferai pas une querelle d'avoir accepté à l'aveuglette l'existence du fameux Bathybius de Hæckel, fondu depuis longtemps dans la vase marine. Le nom de la première boue vivante n'importe guère à la grandeur de l'hypothèse. Je doute seulement que les poètes modernes puissent reprendre le rôle des Parménides et des Empédocles, et mettre en rimes notre science. La description reste ingrate, souvent même dans Lucrèce. Leur charge n'est pas, à mon avis, d'écrire le fait scientifique : et le savant le fera mieux en sa prose. Elle est de « transmuter la substance de tout en substance poétique », selon l'expression d'un vrai maître, M. Leconte de Lisle. La sensation physique est la même, devant le ciel étoilé, pour l'homme moderne que pour l'homme ancien ; mais la connaissance qu'il en a est différente, et cette connaissance nouvelle lui inspire des émotions nouvelles, qu'il peut revêtir à son tour d'un magnifique langage.

A Victor Hugo, à l'ouvrier incomparable, M. Richepin a pris cette richesse des mots qu'il a

enseignée à tous. Il a pris à Musset certaines coupes. et à Lamartine surtout sa façon large de traîner quelquefois le vers et d'enchaîner les comparaisons les unes aux autres (1).

M. Richepin n'est pas d'aussi haut vol que Lamartine ; mais un souffle le porte. Gaillard est leste dans ses *Matelotes*, il est délicat en certaines pièces, et par exemple dans *Il était une fois*. On serait mal venu d'accuser les crudités superbes de ses *Sardinières* ou un couplet de sa *Terrienne*. Et pour moi, je ne lui reproche pas Margot, que nos

(1) Exemple, dans *le Mot de Gillioury* :

Tenez, il en est un, simple et grand, qui me reste.
Peut-être est-ce la voix, le regard et le geste
Qui me firent alors en être tout frappé.
Non, pourtant. Il est grand, ou je suis bien trompé,
Il me semble expliquer par quelle loi chérie
S'enracine en nos cœurs l'amour de la patrie ;
Et le plus beau discours, le vers le mieux chantant,
Près de ce mot naïf n'en diraient pas autant.

Ces vers m'ont rappelé *Une Soirée perdue*. Autre exemple, dans *la Gloire de l'eau* :

. . . .

Et des lacs endormis dans le creux des vallées.
Ainsi les flots amers des ondes dessalées
Se distillent sans cesse et font ces gouttes d'eau,
Qui sont d'abord nuage au mobile rideau
D'où la pluie en tombant fertilise les graines,
Puis infiltrations et sources souterraines,

anciens aussi soulaient chanter : mais j'ai été très choqué jadis des impuretés où il n'avait pas les « mathurins » pour complices.

Puis ruisselets chanteurs, puis ruisseaux tortueux,
Puis rivières, enfin fleuves majestueux
Dont le cours lentement par les champs se déroule
Et dont les flots grossis, entraînant dans leur houle
Les sels du sol poudreux et du roc écrêté,
S'en vont rendre à la mer plus qu'elle n'a prêté.

Comparez ce morceau, et d'autres encore, aux pages descriptives de *Jocelyn*.

M. Richepin en use fort librement avec la césure, et son vers n'est pas toujours heureux. Ce n'est pas chez lui défaillance, mais *erreur* de l'artiste.

XLI

LE GÉNIE DES FEMMES

Il est malaisé de parler des femmes. Elles rêvent de n'être pas ce qu'elles sont, et la personne qu'elles sont apparaît un produit assez mêlé de la nature et de la culture. Beaucoup de femmes imputent à l'état social des faiblesses qui leur viennent peut-être de la nature, et beaucoup d'hommes chargent la nature féminine de certaines déformations qui ont leur cause dans nos mœurs et dans nos lois.

Les mœurs ne sont pourtant pas toujours aussi artificielles qu'on le dit. Il a été dans notre nature de produire notre culture, et si la nature se trouve modifiée à la fin selon la façon qu'elle nous enseigne à lui donner, elle ne cesse pas tout à fait, malgré cela, d'être naturelle.

Je ne sais trop ce que pourrait bien être la pure nature, et dans quelle société nous la pourrions rencontrer. La femme, dans les tribus sauvages ou barbares, est une manière de bête de somme ; elle travaille et porte les fardeaux, tandis que le mâle chasse et fait la guerre. Cependant l'anthropologie nous fait connaître que les différences entre les deux sexes, sous le rapport, en particulier, du volume du cerveau, s'accusent par la civilisation ; et ce que la femme aurait perdu de ce côté, elle pourrait le regagner, assure-t-on, à la faveur d'un nouveau régime et des longs acquêts héréditaires. Mais enfin ce sexe, qui a été le plus inférieur dans les temps où il s'approchait le plus du nôtre, est arrivé depuis à un plein épanouissement, en dépit de quelques diminutions, et il a fourni des modèles si parfaits, que la femme en l'éclat de sa beauté semble le fruit de cette culture même à laquelle, bien injustement, elle ne pardonne pas.

La fonction spéciale de la femme est de porter l'enfant, de le mettre au monde et de l'allaiter.

Ainsi qu'elle a fait épargne de vie et dépense pendant la gestation. elle continue d'épargner et de dépenser pour l'allaitement du nourrisson. Le sein de la jeune mère se gonfle, se fait beau. comme pour fêter la naissance de l'enfant, et il laisse couler une liqueur merveilleuse où le chimiste découvre les plus précieux principes alimentaires. Cette nourriture sort, fluide et sucrée, de la mamelle: cette glande qui l'élabore s'est vêtue d'un doux satin de rose et de neige, et la rude nature n'a pas imposé la fonction sans donner la grâce.

Mais cette charge qui est échue à la femme empêche son activité extérieure, par le temps et les soins qu'elle lui coûte et par les petites misères qu'elle lui vaut. Elle peut bien être vierge et guerrière au Dahomey, chef de bandits au Mexique. directrice d'un bureau des postes en France, gouvernante aux dents longues en Angleterre, et vieille fille un peu partout; elle peut être l'épouse obscure du gynécée, la femme dotale de la comédie latine. la perle d'un harem turc ou la libre Américaine: elle peut, à l'exemple de Nausicaa, laver le linge à

la fontaine, ou sarcler les herbes des champs comme les paysannes de nos campagnes, tenir un salon à la manière des dames illustres de l'ancien régime ou présider un club révolutionnaire, être la courtisane de haute volée ou la fille de trottoir : ceci est le fait, bon ou mauvais, de l'état social où elle est prise, mais ne touche pas à son caractère constant qui est d'être mère et de souhaiter de l'être, ou de regretter de ne pas l'être, et il n'importe guère au génie de son sexe qu'elle ait le calcul de Sophie Germain ou qu'elle signe d'une croix avec Jeanne Darc, qu'elle tienne la queue de la casserole ou le bistouri du chirurgien.

Si la femme ne s'est pas développée dans le même sens que l'homme, il y avait bien des raisons à cela. Elle a contribué, au moins pour un peu, à faire sa propre histoire, et elle n'a pas négligé d'écrire son roman. On l'y reconnaît toujours, sous le vêtement qui change, à la marque profonde de la maternité.

George Sand écrivait à Flaubert : « J'ai toujours

aimé quelqu'un plus que la littérature, et ma famille plus que ce quelqu'un. »

L'imagination est plus pauvre qu'on ne pense chez les femmes.

On les dit chimériques, et elles sont d'ordinaire très pratiques. Les plus futiles ne laissent pas d'être souvent des utilitaires. On les voit détourner l'homme des sacrifices qu'il ferait spontanément à quelque idéal peut-être irréalisable, et leur prévoyance un peu courte les rend imprévoyantes, quand le souci, surtout, du *pain sur la planche* exagère leur penchant naturel à épargner.

*
* *

Les femmes s'achoppent fréquemment aux détails. Elles entreprennent d'ôter un à un les petits cailloux répandus dans le chemin ; elles poussent contre l'obstacle qu'on pourrait tourner, et s'y blessent même. Elles négligent le principal pour l'accessoire, et j'en vois qui oublient leur intérêt le plus clair pour satisfaire à un puéril ressentiment. L'émotion les a déjà emportées, avant que

l'image exacte des choses ait eu le temps de se former dans leur esprit.

*
* *

On a signalé, chez beaucoup de femmes, une fureur singulière de logique. Mais leur logique, a-t-on ajouté, ne s'applique pas d'ordinaire exactement aux questions. C'est le signe d'une pauvreté d'idées, qui vient en partie du défaut d'enseignement.

*
* *

Les femmes ne semblent pas, jusqu'ici, pouvoir apporter dans la recherche scientifique les mêmes qualités que l'homme. Elles n'y sont pas assez sévères et se contentent trop vite ; la réserve de l'hypothèse les contrarie ; elles sont impatientes d'arriver et d'*affirmer*. Le détail où elles s'achoppent dans la conduite, parce qu'il irrite leur sensibilité, elles le négligent volontiers dès qu'il gêne leur élan dans la connaissance pure. Elles n'en sont pas moins très capables d'application, et leur savoir aura plus de solidité selon qu'elles apprendront à se borner elles-mêmes.

Le loisir n'a pas manqué aux dames; elles ont cultivé l'art, et cependant la puissance de créer leur a fait défaut. La femme est artiste, en ce sens qu'elle excelle au *jeu*; mais peut-être elle s'*intéresse* trop au jeu.

Gardons-nous de tout jugement excessif. D'une femme on ne fera jamais un homme. Il ne faut pas pour cela creuser un fossé si large entre les deux sexes, qu'on n'y puisse même pas jeter une passerelle. Une femme des plus distinguées, que j'ai l'honneur de connaître, Mme Clémence Royer, porte avec beaucoup d'aisance un savoir véritable et étendu.

Notre langue attache au nom de vieille femme un cruel mépris. Je conviens qu'il est d'odieuses vieilles et des femmes mûres insupportables. Celles-ci ont une importance exagérée de chair et de caractère; elles sollicitent encore avec hauteur les regards du mâle et écrasent les humbles personnes de leur sexe; elles tirent vanité des ridicules de

leur embonpoint et de leur toilette et prennent l'air de Circés comptant les pourceaux humains de leur empire. Tant pis pour nous! L'homme a travaillé à les faire ce qu'elles sont; il pare la femme pour se flatter soi-même et il l'adore sottement telle qu'elle est quand il la désire.

Mais il est aussi des femmes à qui le ravage des ans laisse un charme dernier et que leur sourire bienveillant fait adorables même sous les rides de leur visage. O douces aïeules, qui avez été aimantes et restez calmes et bonnes, il me semble voir parfois l'incarnat de la jeunesse reparaître sur vos joues, des boucles odorantes ombrer votre front pur, vos yeux s'animer d'une flamme, vos seins délicats palpiter sous l'étoffe claire du corsage; auprès de vous passent les adolescents qui vous ont aimées sans vous le dire, et l'amant heureux à qui vous avez donné votre premier baiser, et les frais bambins suçant dans la batiste le bouton rose où perlent des gouttes de lait; alors je songe combien vous avez donné de joies, prodigué de soins, souffert de douleurs, et je vous regarde, sortant de ce

rêve du passé, venir à moi et me dire doucement :

« Le temps a ruiné notre beauté et n'a pas épargné ceux qui l'ont connue. La branche trop lourde de l'arbre de la vie laisse tomber ses fruits, verts ou mûrs, à chaque fois que le vent l'agite, et la mort passera bientôt sur nous. Mais tu peux lire jusque dans nos rides qu'il est en nous une grâce impérissable. Notre amour vous a fait naître, vous avez vécu de nos caresses, et c'est pourquoi, sous nos cheveux blancs, nous sommes jeunes toujours de votre jeunesse, riches de votre fécondité, aimables de tout le charme qui est venu par nous dans la race des hommes. Les ans donnent plus de majesté au chêne ; mais la fleur ne vieillit pas comme l'arbre, et ses pétales décolorés gardent encore de la senteur du printemps. Telles nous sommes, et, quand le souffle de l'hiver nous a glacées, nous berçons sur nos genoux maternels la jeunesse et la beauté du monde nouveau. »

Mme A. est une savante de bon aloi. Elle a de l'invention, elle n'est pas géniale. Elle cause avec

vivacité, parfois avec agrément ; mais elle contredit volontiers et ne souffre guère d'être contredite. Il lui plaît d'être écoutée et d'avoir son rang où elle se trouve ; son estime de soi ne vient pourtant pas d'un orgueil insupportable, et elle ne refuse point d'estimer qui le mérite. Elle juge avec quelque étroitesse des choses de l'art et de la littérature ; elle en demeure à des préjugés du goût, à des préférences de la forme qui l'empêchent de voir le fond, bien que, sous prétexte de chercher le fond, elle méconnaisse souvent les qualités de la forme. Elle ne comprend pas qu'on mette son talent à peindre des réalités pénibles ou vulgaires, et elle demanderait plutôt à l'art de la tromper sur la vie. La grande renommée de certains hommes l'offusque, et ce n'est point par une petite envie de n'être pas à leur taille ou par impuissance d'admirer ; mais elle a l'esprit indépendant et ne veut ni louer ni croire sur commande. Ayant été son propre maître, elle ne sait pas toujours assez complètement ; elle se satisfait aussi trop vite, méprise les lenteurs, part d'un élan vers l'hypothèse et s'en-

gage dans les sentiers où d'autres chercheurs se sont perdus. Elle écrit avec abondance et d'un ton soutenu ; cependant sa langue manque de finesse. Elle est honnête, serviable, et d'un commerce sûr, plutôt que tendre. Elle a le sens droit, et se peut oublier à juger faux ; elle est la moins femme intellectuellement, et reste femme.

*
* *

Mlle B. est une belle âme. Pudique et chaste entre toutes, elle ne s'est jamais montrée sévère aux femmes qui tombent ; elle respecte son idéal féminin jusque dans les pires pécheresses. Elle a plus d'indulgence que de tendresse, et une pitié vague plutôt qu'une active bonté. Elle se plaît aux douces mélodies et aux poètes élégiaques ; les génies trop mâles lui font peur. Elle s'est composé avec les couleurs de l'amour une chimère de la justice absolue, et sa qualité sexuelle s'est comme dissoute en son être sentimental. Elle a porté sur ses vêtements le deuil de la France après la défaite : elle a expié les crimes des forts dans l'impuissance de venger les faibles. Sa soif de la justice

semble même faire mentir sa bonté. Elle s'indigne que les hommes aient deux poids et deux mesures: elle prêche la loi farouche du talion. afin d'avancer plus vite dans le règne du bien ; elle a caressé le rêve de gagner des millions à Bade ou à Monaco pour armer des assassins contre tous les rois, et elle écraserait plutôt dix monarques qu'une puce. Elle hait les prêtres et l'Eglise, et il ne lui faut pas moins une croyance. celle du spirite à défaut de celle du catholique. Elle espère une seconde existence sur la terre. et n'est pas lassée de son combat inutile ; elle souffre autant qu'on peut souffrir de la contradiction éternelle du bien et du mal selon notre sensibilité humaine. Le sentiment tenace de sa mission lui en donne l'égoïsme ; elle considère l'humanité et ne voit pas les personnes. Son orgueil est mêlé d'humilité et justifié par la bonne volonté. Pauvre être bon et toujours blessé, elle dépense sans relâche en vers et en prose, sans les pouvoir jamais épuiser ni rendre, sa mansuétude et ses colères.

*
* *

Svelte et blonde avec des yeux bleus, Mme C.

est toujours jeune et virginale. Elle a dans les veines, par sa mère, du sang italien, et son profil énergique et fin semble d'une dame florentine de la Renaissance. Elle conserve ces dons naturels de la femme, la grâce bienveillante et l'activité domestique ; elle n'a pas de littérature et pas de science, elle est distinguée, elle est artiste, compose avec sa personne la poésie qu'elle ne lit point, et ce qu'elle a de rêverie s'écoule par le bout de ses doigts et prend figure sur les pages d'un album ou sur le clavier de son piano. Dans l'art, elle ne crée point, elle exécute. En religion, elle est simplement croyante et se soumet à l'autorité. Elle pratique sans être dévote et ne s'inquiète pas d'être esprit fort. Toute sa religion lui vient de l'habitude et du sentiment; elle est séduite à la pompe des cérémonies, aux hautes voûtes des cathédrales, au plain-chant, à la couleur. Elle a le bon sens d'être femme, elle laisse l'homme faire ou défaire les dieux. et sa réserve témoigne de plus de sagesse que bien des raisonnements superbes. Fille de soldat, naturellement vaillante, elle préfère pourtant

les génies doux, Raphaël et Corrège à Michel-Ange : mais elle comprend que l'homme préfère les génies forts, et elle estime dans l'homme la force qui est son partage. Il a fallu, pour la faire ce qu'elle est, une demi-ignorance et une culture raffinée. Elle n'a pas cessé, au cours de la vie, d'être la même personne aimable et bonne, et les ans ont flétri sa chair sans lui ravir le charme profond qui vient de l'âme et du génie féminin.

*
* *

Mme D. n'est pas une femme savante ; elle a le goût du savoir et la curiosité du vrai. Croyante jusqu'à sa vingtième année, elle est sortie de l'Eglise par une révolte de sa sensibilité et de sa logique contre la foi. Car sa logique est impérieuse, et sa sensibilité, plus que la froide raison, y donne le branle. Ses affections sont vives ; ses sentiments passent aussitôt à l'état aigu de l'émotion. Sa bonté n'est pas cette bonté passive qui confine à l'indifférence, mais une bonté active qui s'emploie, se donne, s'impose presque. Elle possède le don précieux de consoler et la générosité rare qui ne compte pas. Elle

a eu tous les dévouements de l'amour filial; elle eût été Antigone, avec la raison rigide et l'entêtement de cœur de cette belle héroïne. De nouveau elle accepterait l'existence, même malheureuse, pour avoir la joie de revoir ceux qu'elle a aimés. Elle a une droiture native et une vaillance de race qui l'ont gardée dans la vie. Elle se montre excessive parfois, et il arrive qu'elle manque de mesure dans les petites choses; elle n'en reste pas moins maîtresse d'elle-même dans les situations difficiles, exacte dans le discours, supérieure dans la repartie. Aussitôt que sa pitié est en jeu, elle devient éloquente, sait trouver les mots qui communiquent l'émotion. Elle s'irrite vite, et elle s'apaise dès que l'offenseur semble victime. Elle s'est écriée, un jour qu'on assommait dans la rue un malfaiteur : « Un homme qui souffre est toujours un pauvre homme! » Elle a aimé Christ, parce qu'il saigne. Son regard va droit aux malheureux et les devine. Elle a le cri du sang et la pitié des entrailles.

Je prie un homme instruit d'imaginer, s'il le peut, qu'il a perdu tout à coup l'intelligence des grandes lois de la nature, telles que les sciences générales nous les donnent, et qu'il a conservé néanmoins la connaissance d'une quantité de faits pris çà et là.

Qu'il regarde maintenant en lui et autour de lui, et qu'il nous dise ce que le toucher, le goûter, l'odorer, le voir, l'ouïr lui révèlent encore des choses du dehors! En quelle nuit il serait tombé! Il saurait toujours bien que le sel sale son potage, que la lune s'arrondit après avoir été croissant, qu'une certaine fleur jaunâtre devient citrouille et que la rhubarbe purge; mais tout cela serait dans son cerveau au hasard des rencontres de la vie journalière, comme les mots se suivent dans les dictionnaires au hasard de la lettre initiale en chaque langue. Ses perceptions ne prendraient plus la même figure. L'émotion même des spectacles de la nature serait autre pour lui, et ses yeux auraient raccourci pour sa pensée les deux infinis de la durée et de la grandeur.

Il est malaisé de se représenter un tel dénuement, où reste pourtant la majorité des femmes. On ne les y pouvait laisser et réduire leur nourriture à la poussière un peu salie des vérités qui flottent dans l'air. Mais prenons garde à ne pas refaire une pareille ignorance par le moyen de l'école qui la devait dissiper! A-t-on bien réfléchi au danger d'embarrasser la tête des jeunes filles de mille menues connaissances qui ne tiennent pas ensemble? J'en ai rencontré qui savent sur le bout du doigt les dates des événements les plus futiles et les noms de rivières inconnues où les plus copieux orages laissent à peine un verre d'eau. Elles tiennent pour science le « fait divers » de la science, et le pis est que leur raison y a d'ordinaire moins de profit que leur bon sens de dommage.

En quelles erreurs on est tombé sous le prétexte d'aller « du concret à l'abstrait », « du particulier au général », et de rendre l'étude plus facile! La difficulté n'est pas de comprendre les lois de la gravitation, ou celles de la physique et de la chimie, mais d'appliquer le calcul à l'étude

des phénomènes, d'épuiser la description des faits, d'entrer, en un mot, dans la complication des choses.

Fait-on si peu de cas du génie des femmes, qu'on les juge incapables d'admirer l'ordonnance de l'univers, de s'élever jusqu'à l'objet des sciences et à leurs dernières conjectures? Cela est pourtant le principal; quelques faits bien choisis suffisent à soutenir l'intelligence des relations entre les événements de la nature, et il n'y faut ni grand temps ni grande fatigue pour un esprit jeune et libre, qu'on aura préparé et non abêti par une première culture.

La femme, telle que je la voudrais instruire, aurait assez appris et assez *vu travailler* pour entendre plus qu'elle ne saurait, pour se faire une idée de la science et ne se pas estimer savante. On lui aurait épargné ce dur labeur qui est exigé dans les fonctions spéciales dévolues à l'homme seul: on n'aurait pas en elle tué la grâce; on aurait enrichi la tête sans stériliser le ventre.

Une femme d'esprit du temps de la Régence,

Mme de Staal-Delaunay, disait d'elle-même en un portrait qu'elle envoyait en réplique à Mme du Deffand :

« Elle a beaucoup lu et ne sait pourtant que ce qu'il faut pour entendre ce qu'on dit en quelque matière que ce soit, et ne rien dire de mal à propos ».

A ce trait je reconnais l'Henriette de Molière venue à ses quarante ans. Et l'on aura beau reprocher à Molière ; l'idéal qu'il se faisait de la femme n'était point tant à mépriser, quoiqu'il la voulût peut-être assez bourgeoise (1).

Certaines femmes ont la sotte ambition d'échapper à la règle de leur sexe. Est-ce bien la peine de gâter son génie véritable sans réussir à dépouiller

(1) L'auteur du journal avait sans doute écrit ce morceau avant la création de l'enseignement secondaire des filles. Cette création a eu pour premier résultat de faire arriver M. Gréard à l'Académie française. Espérons qu'elle en aura d'autres, non moins excellents ! Peut-être aussi M. S. n'approuve-t-il pas les programmes trop chargés de cet enseignement et estime-t-il la santé du corps pour un bien si précieux qu'il ne consentirait pas à lui porter le moindre dommage en faveur de la plus savante rhétorique.

(*Note de l'éditeur.*)

sa nature? Pense-t-on que l'évolution, en ce qui regarde l'un des sexes, ait été artificielle, en tous les lieux et depuis le commencement des temps ?

En instruisant les femmes au rebours, nous servirions leur erreur et fausserions toute la machine. N'envions pas de refaire ces amazones de la légende qui se brûlaient, dit-on, la mamelle droite, afin de pouvoir bander l'arc et lancer la flèche.

XLII

MON CHEVAL DE BOIS

L'enfant, dit M. Compayré. a besoin de croire. pour aimer la Fontaine. que les animaux. que les plantes parlent. qu'ils sont bien véritablement les auteurs des actions que le poète leur attribue.

J'ai bien des raisons de penser, au contraire, que les enfants ont assez tôt conscience de la fiction du poète; mais ils entrent bonnement dans la fiction, et ils s'y attachent avec une foi plus vive, plus entière que celle du narrateur.

Mme George Sand a quelques phrases instructives sur la manière d'existence que les fillettes attribuent à leur poupée. « Le sentiment, écrit-elle, que les petites filles éprouvent pour leur poupée est véritablement assez bizarre, et je l'ai res-

senti si vivement et si longtemps, que, sans l'expliquer, je puis aisément le définir. Il n'est aucun moment de leur enfance où elles se trompent entièrement sur le genre d'existence de cet être inerte qu'on leur met entre les mains..... Du moins, quant à moi, je ne me souviens pas d'avoir jamais cru que ma poupée fût un être animé ; pourtant j'ai ressenti pour certaines de celles que j'ai possédées une véritable affection maternelle..... Ils sont (les enfants) entre le réel et l'impossible (*Histoire de ma vie*, 2e partie, chap. XII). »

A mon tour, j'ai une petite histoire à raconter, du temps où j'avais cinq ou six ans.

J'étais à jouer devant la porte de notre maison, sur le trottoir pavé de menus cailloux qui s'en allaient, disloqués par les racines d'un vieil orme, un par un dans le ruisseau. Ma mère m'avait fait présent d'un grossier cheval de bois, qui me semblait très beau, et j'avais eu la vanité de le promener dehors pour le faire voir. Il passait par là le sage meunier Vian, portant au moulin son ventre de bourgeois riche, ou le facteur Hénault, une

fine bête au visage couturé, ou le bon Signoret, dont un rhumatisme avait tordu l'échine, ou le vieux père Nicolas, qui nous vendait les *gefs* de ses poules, ou encore de petits rustauds occupés à ramasser avec les mains le crottin frais, qu'ils jetaient dans le « coufin » pendu à leurs épaules. Et moi, j'avais enfourché ma bête neuve. J'admirais la peinture rouge de l'animal, le crin planté droit et dru sur l'arête de son col, sa queue en un bloc noir, où des sillons figuraient la masse des poils, et tout échauffé au jeu, faisant *hue, hue* à ma monture, je galopais fièrement autour de l'arbre.

Deux méchants gamins s'en vinrent de mon côté. Après avoir regardé d'un peu loin, ils marchent de biais, s'approchent, et le premier, plus hardi. tire sur la bride du cheval. Vé, comme il saute! fit-il en son patois. Il sauta si bien qu'il tomba, et je me pris à pleurer. Té! reprit l'autre. il est mort, il faut qu'on l'enterre; jetons-lui du sable dessus, tourne-toi pour ne pas voir. Ainsi je fis, et je rentrai conter la chose à ma mère. Petit

sot, me dit-elle, ces vauriens l'ont emporté, ton cheval... Elle sort avec moi, nous trouvons place nette. Mes deux larrons étaient déjà au tournant de la rue, qui s'enfuyaient, et je criai après eux du ton le plus tragique du monde : « Maman, maman, ils l'ont ressuscité ! »

Oui, ressuscité ! Je savais pourtant bien que mon cheval de bois n'avait pas été vivant, et qu'il n'était pas mort ; mais j'étais entré dans l'illusion, et je m'en amusais comme je m'amusais des fables de la Fontaine sans avoir besoin pour cela de croire que les bêtes parlent.

XLIII

HUITIÈME LETTRE DE MARCELLIN

(LA FAMILLE)

Tu ne saurais croire quel plaisir tu m'as fait, mon cher Sabin, en évoquant devant moi ces quelques figures des bonnes gens d'autrefois, bonnes gens et mauvaises gens, il faut bien le dire, car le monde n'a jamais manqué de méchants ni de grotesques.

Te souviens-tu de M. G..., que nous allions visiter à son *bastidon des aires?* Il vient de mourir. Quelle existence singulière a été la sienne! Il appartenait à une riche famille bourgeoise du pays, dont une partie de la fortune s'en était allée en fêtes; il consuma ce qui en restait dans la culture de la betterave et se trouva ruiné et sans

métier. Des amis influents le firent nommer juge de paix vers 1846 ; mais il mettait tant de fantaisie dans ses jugements et y tenait si peu de compte de la loi, qu'il lui fallut résigner ses fonctions, et de ce jour il en fut réduit au plus pauvre état, sans autres ressources que la libéralité délicate de vieux amis et la jouissance d'un droit d'hospitalité qu'il payait par des services. Il avait loué, pour une quarantaine de francs l'an, la maisonnette composée d'une cuisine et d'une chambre, où tu l'as connu, et cultivait la salade dans son maigre jardinet orné de grands hélianthes qui tournaient leur soleil vers le midi ; il était toujours propre et bien tenu, grand seigneur dans sa misère, et donnait parfois des leçons de savoir vivre aux nouveaux venus qui en manquent tellement.

Un jour qu'échéait, m'a-t-on raconté, son semestre de loyer, il ouvrit la vieille malle de cuir où il avait jeté, parmi ses hardes, les deux pièces d'or qui en étaient le prix, et ne les y trouva pas. Il était peu vraisemblable qu'on les lui eût volées ; mais elles avaient disparu, et comment refaire cette

somme ? Tandis qu'il retournait ses hardes d'une main fiévreuse, il aperçoit des fragments déchiquetés du papier qui enveloppait son or ; un soupçon lui vient, il vide la malle, en voit le fond percé d'un trou de souris et, déplaçant le coffre, il voit que ce trou continue dans le plancher : il soulève un carreau et retrouve l'or laissé là par la souris voleuse, qui avait rongé le papier et n'avait eu que faire du métal précieux aux hommes.

Les destinées malheureuses de la plupart des familles de chez nous composeraient, mon très cher, un triste récit. La ruine d'une maison autrefois vivante m'afflige toujours ; il me semble qu'une force sociale s'est éteinte, ou qu'une eau pure s'est perdue par quelque fissure secrète du réservoir dans la fange du chemin.

Je me souviens d'avoir visité, vingt ans déjà passés, une vieille demeure inhabitée d'un de nos villages ; son dernier possesseur, qui est une digne grand'mère, l'avait conservée en souvenir de ses parents, et j'y étais venu avec son petit-fils. Une émotion me prit à regarder les meubles poussié-

reux, les papiers défraîchis, les trumeaux peints souriant encore dans le silence de la salle vide: et tout à coup j'imaginai que la vie emplissait de nouveau cette maison. je voyais les jeunes filles assises auprès de leur mère, un frère aux garde-françaises qu'on attendait pour la fête commune, les servantes dressant la table, le feu pétillant dans l'âtre. et sur le seuil le père inquiet à voir pâlir les étoiles dans le ciel froid et neigeux de décembre. Mais ce tableau, que je composais en partie avec mes propres souvenirs, s'est évanoui trop vite ; je songeais maintenant à d'autres demeures abandonnées de leurs anciens maîtres ou passées en des mains étrangères par un accident de la fortune. et je sentais en moi-même la tristesse du survivant qui n'ose revenir aux lieux de son enfance et qui n'a plus de toit paternel où s'abriter.

Imprévoyants que nous sommes, d'oublier que les êtres font saintes les choses et que l'arbuste orgueilleux d'étendre son feuillage en plein soleil tient toujours au sol par ses racines ! Quelle force puiserait chacun de nous, dispersés aux quatre

vents par les besoins de la vie, à savoir qu'il est un coin en ce vaste monde où nous sommes attendus, où l'un de nos frères a continué de vivre, que notre maison paternelle est toujours nôtre et que nous y trouverons dans l'infortune le dernier support de la famille !

Je le sais bien, la famille commune primitive s'est défaite et ne semble pas pouvoir se refaire ; nous plantons notre tente où est notre pain, et la même main ne saurait tenir indéfiniment la même terre. Je voudrais du moins que les fils n'eussent point hâte de vendre l'héritage de leurs pères : je voudrais restaurer l'ancien idéal de la famille durable et féconde, de la famille « morale » recueillant tous ses blessés, ses veuves, ses orphelins, ses vieillards. L'association, je le sais encore, vise à nous donner, par des formes variées, ces avantages, et c'est une expérience qui commence : mais la famille vaut, à mon sens, pour quelque chose de plus que l'assurance mutuelle, et je lui demande de nous garder les qualités les plus hautes de la race.

Ce que je dis là, mon ami, n'est pas chimérique.

L'instabilité des familles est un malheur de notre temps, et c'est grand dommage quand s'éteint l'orgueil de race, quand une longue tradition d'honneur ne soutient plus la dignité des personnes. La famille durable est une condition de bonheur pour les individus. Elle est aussi une condition de succès pour les peuples : M. Le Play et ton ami Coste ont cent fois raison de chercher à la refaire. Tu as vu toi-même qu'il faut achever l'étude du progrès par l'étude des qualités qui assurent la réussite d'un peuple dans l'histoire. Cette question principale est difficile, car s'il est possible d'expliquer à peu près le succès d'un individu par le caractère, par le talent, la santé, les circonstances, il l'est beaucoup moins de déterminer exactement ce qui assure la plus longue durée aux nations : on touche ici à des conditions supérieures, dont on soupçonne l'action sans les pouvoir définir, et telles qu'un peuple s'y achoppe quelquefois en ayant la croyance de s'y conformer.

Je noterais d'abord en une pareille étude (mais j'en juge un peu à première vue) l'action des

contacts, et j'y donnerais plus d'attention qu'on ne le fait d'ordinaire, parce que, à tout prendre, la valeur ethnique est un élément presque insaisissable, et l'influence du milieu dépend surtout des contacts qu'il empêche ou favorise.

Les hommes ne sont pas toujours, il s'en faut bien, si actifs, si sociables, ni même si spontanément guerriers ou trafiquants. Le voyageur allemand Schleinitz raconte que, la *Gazelle* ayant jeté l'ancre devant l'embouchure d'un petit cours d'eau de la Nouvelle-Hanovre, les naturels s'assemblaient par centaines, des villages de l'intérieur, sur le sable des deux rives, et, quoiqu'ils y demeurassent tout le jour, il ne vint à l'esprit d'aucun de passer l'eau pour s'aboucher avec les gens de l'autre côté. Quelle chance d'avancement pour de pareilles peuplades? Il n'en est pas davantage pour ces peuples de l'Afrique centrale, tellement brouillés par la violence que le mélange n'a jamais le temps de déposer.

Je ferais valoir ensuite la puissance cohésive de la famille, chez les nations grecques et italiques,

par exemple, et l'on jugerait peut-être, en recherchant les causes de la décadence du monde musulman, qu'il lui a manqué cette réserve d'énergie que Rome trouva longtemps dans sa constitution familiale (mais ce n'est pas l'avis, je crois, de notre honorable ami M. Charles Mismer, un de ceux qui ont le mieux étudié l'islamisme).

Une troisième condition est la discipline, et sous ce titre je parlerais des religions qui ont été, elles aussi, des agents puissants de cohésion, des disciplines morales de premier ordre, particulièrement propres à consolider les différenciations acquises par le fait de la guerre ou du travail en une société rudimentaire. J'invoquerais de grands exemples historiques, la Rome d'autrefois, la Prusse moderne : et le manque d'une forte discipline expliquerait la chute de la Pologne, qui laissa pour cela la Moscovie maîtresse des destinées du monde slave.

J'aurais distingué ainsi des conditions purement géographiques, puis des conditions d'ordre moral, et je viendrais enfin à ces conditions d'ordre intel-

lectuel où tu cherches la raison du succès de la série historique ouverte par les Hellènes.

Le docteur Gustave Le Bon insiste beaucoup sur cette vérité, « que le caractère, ou, pour parler plus clairement, la persévérance et la volonté, joue dans la vie des individus et des peuples un rôle bien autrement important que celui qu'y exerce l'intelligence ». J'ai eu le plaisir de rencontrer un jour M. Le Bon, et, la causerie étant venue sur ce sujet, je me suis rangé à son avis. Je faisais pourtant une réserve. Si nous prenons deux peuples, lui disais-je, dont la valeur intellectuelle soit à peu près la même, le caractère décidera certainement du succès final de l'un ou de l'autre. Mais j'estime que, dans l'ensemble de l'histoire, l'intelligence décide du succès, car elle produit à son tour de nouveaux motifs d'agir et fournit de nouveaux moyens d'action ; elle ne fait pas les matelots de Cook ou de Dumont d'Urville plus vaillants que les Maoris de la Nouvelle-Zélande, mais elle les jette sur les routes ignorées de l'Océan et les arme « du tube qui lance le tonnerre ». L'activité intel-

lectuelle se traduit en mouvements, aussi bien que l'activité affective, et ce serait se méprendre que de tenir pour le signe d'une mentalité plus haute cet état de scepticisme qui amoindrit les qualités actives de l'homme et le détache des intérêts de la vie.

La perfection ne consiste pas à être de fins lettrés, d'ingénieux artistes, des avocats diserts, ou de parfaits académiciens. Le juste sens des nécessités politiques n'est pas étranger à notre valeur mentale, et cette simple remarque aiderait à entendre pourquoi la république romaine triompha des cités grecques. L'argument qu'on pourrait tirer contre moi de la culture plus raffinée de ces dernières tombe dès que l'on tient compte du génie juridique des Latins autant que de leur génie militaire, et leur action a élargi singulièrement le monde ancien.

Un millier d'Hindous pris en masse, observe M. Le Bon, valent un millier d'Européens ; il suffit pourtant d'un ou de plusieurs hommes supérieurs sur ce millier pour assurer aux derniers tout

l'avantage. Le travail moyen de l'Européen. conviendrait-il d'ajouter, est plus productif par le fait même des perfectionnements que ces quelques hommes supérieurs ont apportés à la pratique industrielle. et cela est à l'avoir de la qualité intellectuelle.

Si considérable me paraît l'office du génie, et je tiens encore la qualité du jugement pour un caractère si important de l'état mental, que j'assignerais volontiers pour première fin à l'école populaire de changer l'ignorance brute ou orgueilleuse en ignorance *qui se connaît.* Je croirais avoir travaillé le plus efficacement au bien public en enseignant la soumission à l'autorité morale des supérieurs et le respect mutuel des personnes, loin d'attribuer une vertu contestable à la demi-science qui exalte chez les uns la vanité naturelle de la bêtise, et n'augmente chez tant d'autres infiniment peu le léger bagage de leurs connaissances qu'au préjudice de leur modeste bon sens. Le génie est une exception, et le véritable savoir ne sera jamais dans la main du plus grand nombre ; mais la santé de l'esprit,

la réserve dans le jugement et la conduite peuvent s'acquérir par un enseignement bien entendu, et en seraient, à mon avis, pour la majorité des hommes le fruit le plus précieux.

Le sociologue peut avoir pleine confiance au succès des nations européennes sur les nations demeurées sauvages ou barbares, dont le nombre a déjà bien diminué. Il lui serait plus difficile de décider à laquelle reviendrait l'hégémonie, dans le cas d'une guerre générale, et même de prédire exactement quel avenir est réservé aux cultures différentes de la nôtre, je veux dire celles de l'extrême Orient et de l'Islam. Ce n'eût pas été le moindre intérêt du livre que j'avais conçu, de fournir les éléments d'une telle prédiction. J'en voulais recueillir au moins les premiers matériaux. Je réfléchis aujourd'hui que les chances d'erreur y seraient trop grandes. Il faudrait avoir fait la psychologie comparée des peuples que l'on considère, et ne jamais oublier que les facteurs physiques interviennent de nouveau à mesure que l'activité de l'homme a modifié les milieux, changé les routes du com-

merce du monde et appelé à la concurrence des races nouvelles.

Si nous considérons les peuples de l'Europe, certains indices permettent peut-être d'augurer, à première vue, la grandeur de l'un et la décadence de l'autre. Mais je ne conseillerais jamais au vaincu de s'abandonner sous le prétexte d'une loi fatale de déchéance des races. Une nation qui est bien vivante a pour devoir de durer, et sa gloire d'hier n'est pas un argument suffisant pour lui persuader de se laisser mourir. La loi de la mort n'empêche pas le sentiment actuel de la résistance chez le vif; d'ailleurs le terme n'apparaît jamais si proche et si fatal qu'on ne le puisse retarder, et, si les événements historiques sont étroitement déterminés comme les autres dont nous connaissons les lois, notre activité reste toujours un élément important de cette détermination.

Cette activité a le plus souvent poussé les hommes à des luttes violentes, et la paix perpétuelle est une illusion, au dire de quelques-uns. La guerre, écrit au contraire M. Tarde, ne fait qu'em-

ployer une force que la paix a créée, et ni la lutte ni la concurrence ne sont l'état primitif et régulier. La guerre a contribué du moins à donner aux peuples du passé leur forme politique, elle a amené des résultats que j'aurais à faire voir dans le travail dont je t'offre ici, mon cher ami, une manière d'esquisse, et nous vivons à cette heure même dans l'inquiétude des révolutions douloureuses qu'elle nous réserve encore.

Quel intérêt on aurait à spéculer sur les effets possibles du contact de la série historique que nous sommes avec la série chinoise, par exemple, ou sur la distribution future des langues et des races ? Que pourra-t-il bien advenir de l'imprégnation de tant de races diverses en certains milieux ? Ne se formera-t-il pas quelque part de nouvelles langues, qui deviendront l'instrument de nouvelles littératures ? Quelle civilisation pourrait être celle du continent africain, rejeton de la nôtre venu sur une terre vierge, et dégagée de nos étroites attaches avec le monde classique ? Ne serait-il pas permis, en se fondant sur la masse des faits dont

on dispose, de tracer le tableau, par hypothèse, des institutions juridiques et économiques des sociétés jeunes en un siècle prochain ?

Tu as lu sans doute le dernier ouvrage de M. Guyau. Ce philosophe distingué annonce la fin des religions positives et des cultes. Moi aussi je pense que l'homme de l'avenir ne sera plus l'homme religieux du passé, et depuis longtemps une conception scientifique s'est substituée en ma pensée aux anciens dogmes. Mais je réfléchis aujourd'hui que cette grande nouveauté d'une société sans église engage à deux hypothèses, celles du progrès indéfini de l'espèce et d'un égal avancement intellectuel de toutes les classes sociales. Or, il s'en faut bien que l'état *areligieux* (j'emprunte à M. Guyau ce néologisme) de beaucoup d'hommes de notre temps soit un état moral convenable et solide, et l'avènement dans les masses d'une philosophie capable de satisfaire aux espérances des hautes religions et de remplir leur office de discipline morale s'effectuera peut-être en d'étranges vicissitudes. Cet avènement ne se produira sans doute

pas sous la même forme ni au même temps en tous les lieux : on pourrait voir encore, je ne sais où, un Cicéron prenant les présages ou un Augustin frappé des coups de la grâce, et ce n'est pas une des moindres curiosités du penseur que de pressentir cette évolution de l'humanité inquiète vers une foi ou un idéal nouveaux.

Tandis que je me pose ces questions, mon cher Sabin, j'éprouve le regret amer de n'en devoir jamais être éclairci. Oui, vraiment, le genre d'immortalité que je souhaiterais de posséder serait de revivre une année par siècle et de venir passer la tête à la fenêtre de notre petit monde pour y voir la suite de toutes les choses commencées. Notre histoire est un vrai roman en feuilleton, le plus intéressant qu'on puisse écrire ; il est dommage que chacun manque à tour de rôle à en lire le plus prochain numéro.

. . . .

. . . .

XLIV

UNE PAGE DE M. TAINE

Je trouve, dans le *Napoléon Bonaparte* de M. Taine. une page superbe. Elle dit si bien ce que je voulais dire, que je la transcris telle quelle en mon journal.

L'esprit de Bonaparte, observe M. Taine, *ne fonctionne jamais à vide.* Et il ajoute :

« C'est là aujourd'hui notre grand danger. — Depuis trois siècles, nous perdons de plus en plus la vue pleine et directe des choses ; sous la contrainte de l'éducation casanière. multiple et prolongée. nous étudions, au lieu des objets, leurs signes : au lieu du terrain, la carte ; au lieu des animaux qui luttent pour vivre, des nomenclatures, des classifications, et. au mieux, des spécimens morts

de muséum : au lieu des hommes sentans et agissans, des statistiques, des codes, de l'histoire, de la littérature, de la philosophie, bref, des mots imprimés, et, chose pire, des mots abstraits, lesquels, de siècle en siècle, deviennent plus abstraits, partant plus éloignés de l'expérience, plus difficiles à bien comprendre, moins maniables et plus décevants, surtout en matière humaine et sociale.

« Dans ce domaine, par l'extension des états, par la multiplication des services, par l'enchevêtrement des intérêts, l'objet, indéfiniment agrandi et compliqué, échappe maintenant à nos prises ; notre idée vague, incomplète, inexacte, y correspond mal ou n'y correspond point ; dans neuf esprits sur dix, et peut-être dans quatre-vingt-dix-neuf esprits sur cent, elle n'est guère qu'un mot ; aux autres, s'ils veulent se représenter effectivement la société vivante, il faut, par delà l'enseignement des livres, dix ans, quinze ans d'observation et de réflexion, pour repenser les phrases dont ils ont peuplé leur mémoire, pour se les traduire, pour en préciser et vérifier le sens, pour mettre dans le mot plus ou

moins indéterminé et creux la plénitude et la netteté d'une impression personnelle.

« Société, état, gouvernement, souveraineté. droit, liberté, on a vu combien ces idées, les plus importantes de toutes, étaient, à la fin du XVIIIe siècle, écourtées et fausses, comment, dans la plupart des cerveaux, le simple raisonnement verbal les accouplait en axiomes et en dogmes, quelle progéniture ces simulacres métaphysiques ont enfantée, combien d'avortons non viables et grotesques, combien de chimères monstrueuses et malfaisantes. »

Il paraît que son étude sur Napoléon Bonaparte a brouillé M. Taine avec certaines gens et l'a réconcilié avec d'autres qui ne lui pardonnaient sans doute pas ses jugements sur les Jacobins. Combien il est difficile à la plupart des hommes de traiter les questions scientifiquement, dès qu'elles intéressent leurs passions. leurs préjugés. ou que du moins ils sont persuadés qu'elles les intéressent !

La bêtise humaine est insondable. disait quel-

qu'un dont j'ai oublié le nom. M. Taine, qui sait cela, et qui est un haut esprit, poursuit ses travaux et laisse crier les gens qui n'entendent rien à sa méthode en histoire.

XLV

LETTRE A MARCELLIN

(SUITE DU ROMAN)

. . . .

. . . .

J'avais revu Pauline deux fois, sans qu'elle m'eût rien dit. Mais j'avais compris, à sa réserve plus grande, qu'elle soupçonnait la vérité, et que, peut-être, elle avait mal interprété mes motifs.

Avec sa belle résolution, elle a saisi la première occasion de m'interroger qui s'est offerte.

J'étais en visite, lundi dernier, chez sa mère. Mme de B. étant sortie du salon avec Mme Rambaud. Pauline a quitté le piano ; elle m'a dévisagé et m'a dit brusquement :

— Vous connaissez, monsieur, l'événement qui

est survenu dans notre maison. Je fais appel à votre franchise et vous demande l'aveu que vous n'y êtes point étranger.

J'étais embarrassé. Impossible de me dérober pourtant. Cette explication, ne l'avais-je pas moi-même désirée ?

— Je ne le nierai pas, mademoiselle, répondis-je donc. Je pensais que vous ignoreriez la part que j'ai prise à cette reconnaissance, ou que vous me pardonneriez ensuite, si vous veniez à la connaître.

— Vous me jugeriez bien mal, fit-elle à son tour avec vivacité, d'imputer ma question au regret d'avoir retrouvé mon frère. Sa perte avait été trop sensible à ma pauvre mère pour ne pas souhaiter qu'il lui fût rendu, et moi, monsieur, si cruelle que me doive être la vue de celui (car je ne l'ai pas revu encore) de qui la faute a tué mon père, je me sens le devoir de pardonner, à défaut de pouvoir jamais oublier.

Je me flattais déjà d'avoir donné à cet entretien difficile un autre cours. Mais Pauline est revenue à

sa première idée, et, faisant un effort pour me parler avec toute liberté :

— Je ne regrette pas ce qui est fait, continua-t-elle. Je voudrais savoir le motif qui vous a inspiré d'entrer ainsi dans le secret douloureux de notre famille.

— Dès que ce secret m'a été confié, repris-je, par Mme Rambaud, — elle ne veut pas s'en cacher, et je la nomme, — j'ai vu l'embarras d'une situation qui l'affligeait ; elle avait compté sur mon expérience, et, quoique étranger, l'amitié qui s'est établie entre nous, l'estime que vous m'accordiez m'autorisaient, ai-je pensé, à agir comme un homme seul le pouvait faire ; j'avais deviné une douleur sous votre réserve habituelle ; j'avais compassion aussi de l'état de monsieur votre frère, je voulais le connaître, et, en vous le rendant, vous faire libre devant tout le monde.

Ces derniers mots étaient une allusion assez directe au détestable M. Margue. Il ne lui convint pas de la relever, et elle me dit au contraire, bien en face :

— Libre, monsieur, en faveur de qui ?

Je sentis le reproche, et je ne pouvais feindre de ne pas le sentir. Décidément, je me voyais dans le chemin périlleux de déclarer mes sentiments, et Pauline n'eût pas mieux parlé pour me réduire à la nécessité, ou de lui offrir ma main, ou de jouer un personnage assez ridicule. Mais elle était bien éloignée d'avoir fait un pareil calcul. Je venais d'éprouver encore la solidité de cette nature, et je m'abandonnai bonnement à l'inspiration qui me poussait.

Je répondis donc, en relevant ses derniers mots :

— Et si c'était en ma faveur ? Pourquoi pas ? Je me dérobais, et j'avais tort. Peut-être me mentais-je à moi-même. Vous m'entendrez jusqu'au bout, puisque vous m'avez interrogé. Oui, je suis heureux que vous soyez libre, et dites-moi, Pauline, fis-je en lui prenant la main, qu'elle me laissa (je l'appelais ainsi pour la première fois), n'est-il pas vrai, si je retenais cet aveu en ce moment, que vous me jugeriez coupable de me taire, ou peu

digne de vous comprendre? Je vous aime, et cela est sérieux. Je suis venu à cette heure de la vie où le cœur ne se reprend pas, où il ne se donne pas au hasard ni pour un temps, où l'on est capable d'aimer avec une force singulière, quand on trouve le motif d'aimer. Je ne laisserai pas s'éloigner de moi la femme que j'ai choisie, sans le lui dire, et vous pouvez maintenant m'accuser de mille mauvais desseins, je ne m'en défendrai plus. Notre chère Mme Rambaud a bien raison ; je serais un grand sot de vieillir seul, quand je vous ai rencontrée, et de ne pas revivre ma jeunesse qui est venue à moi sous votre figure...

Je ne sais trop ce que je lui ai dit encore. Je commençais à ne plus m'entendre moi-même. Elle fondit tout à coup comme la neige au soleil, ses yeux prirent cette fois une expression que je ne leur avais pas vue... Et voilà toute ma sagesse en l'air !

Tu es mon ami, et le plus cher. Mais Pauline sera ma femme. C'est pourquoi je termine ici mes confidences et te dis : au revoir ! — le plus tôt possible.

XLVI

NEUVIÈME LETTRE DE MARCELLIN

(A VOL D'OISEAU)

. . . .

. . . .

Eh bien, mon cher, avais-je deviné juste? Tous mes compliments. Au moins tu n'as pas, comme moi, manqué ta vie. J'avais voulu une famille, et je reste seul. J'avais eu l'ambition d'être un savant, et je ne suis qu'un aide des plus modestes.

Que de rêves envolés et d'efforts perdus! On s'étonne, quand on refait le chemin de sa vie par la pensée, d'avoir eu tant à lutter contre les erreurs, les préjugés qui vous sont venus de la première éducation et, plus tard, des livres, des discours entendus ici et là.

J'ai été, à mes débuts, un logicien imaginatif, par misère d'idées et ignorance des choses. Je partais volontiers à la recherche d'un fait explicatif universel, qui ne me laissât rien d'ignoré ni d'embrouillé. Puis j'ai reconnu que la simplicité réelle ne dépend pas d'un artifice de l'esprit, que tout ce qui est *est devenu* et se développe : et j'ai reçu, deux ou trois fois, de fortes poussées qui m'ont jeté plus avant.

La dernière m'est venue de Darwin et de son école. Cet homme-là a touché un peu à tout, et tu sais ce que la philosophie anglaise, en particulier, a su tirer de ses inductions hardies, de Herbert Spencer à M. James Sully.

Il ne lui a pas manqué non plus, à ce grand naturaliste, de disciples imprudents. Ceux-ci ont pensé se délivrer de bien des questions difficiles de la psychologie, par exemple, en invoquant à tout coup le retour d'un caractère ancestral. Procédé trop commode! Je ne me départs jamais de ma réserve à l'égard de cette doctrine si féconde, et je ne me résigne pas à dire que l'enfant

a peur du loup qui a mangé son grand-papa.

Une nouvelle explication métaphysique du monde a été fondée sur le terrain, plus solide cette fois, de l'évolution. Un philosophe éminent (je parle encore de Herbert Spencer) traduit le *devenir* de toutes choses en un « passage de l'homogène à l'hétérogène », et il propose un vaste système, où l'hypothèse spéciale du transformisme, quoiqu'elle l'ait suggéré, n'entre cependant que pour un élément de construction. Mais cette expression ne me semble pas pouvoir convenir pareillement dans le monde physique, dans le monde vivant et dans les sociétés humaines. Quelle formule magique nous révèlera pourquoi ce qui est ici le mouvement planétaire est ailleurs l'action, la vie, ou comment le progrès dans l'ordre social serait comparable au débrouillement d'une nébuleuse ?

On ne se lasse pas de creuser des tranchées pour avancer dans l'inconnaissable, et c'est merveille qu'on y soit si opiniâtre, quand la tranchée se recomble à mesure sous la pioche des travailleurs. Ne nous flattons point, seulement, d'avoir emporté

la place, que nous n'y ayons d'abord jeté un homme !

L'erreur scientifique a ses dangers. Plus dangereuses sont nos erreurs politiques. J'ai eu beaucoup de peine, je t'en fais l'aveu, à me délivrer du rationalisme du XVIIIe siècle, et du tour d'esprit, sinon des dogmes, de Jean-Jacques et des Jacobins. Quels ravages font encore dans les cervelles quelques métaphores de Hugo, certaines pages maladives de Michelet et les déclamations oiseuses d'un Louis Blanc !

Comme tant d'autres parmi nos contemporains, j'ai été empoisonné d'idées fausses (car la justesse naturelle de l'esprit ne nous garde pas de recevoir des jugements faux) ; j'ai cru, pour un temps, que les hommes se gouvernent sur des maximes et ne sont pas gouvernés par leurs passions, que la volonté de quelques-uns est l'unique facteur des événements, que l'on peut juger les choses d'hier avec les idées d'aujourd'hui, que les mœurs dépendent des formules, que l'étiquette du sac justifie la marchandise, et qu'on change le cœur de

l'homme en changeant la coupe de ses habits ; j'ai eu la faiblesse d'accorder mon respect à des médiocrités solennelles, ma confiance à des médiocrités hypocrites, mon enthousiasme à des médiocrités tapageuses ; je n'ai pas vu tout de suite qu'une fiction politique est nécessaire au gouvernement des peuples, et que l'on se promettait beaucoup trop d'avoir substitué à celle du droit divin des rois celle du droit divin des masses, encore brutales et ignorantes, sous le nom de suffrage universel.

Puis, j'ai réfléchi et reconnu nos sophismes. Je ne suis pas de ceux qui voudraient effacer de notre histoire un passé glorieux, tandis que les peuples jeunes sentent le besoin de se créer des ancêtres, et je n'imiterais pas ce bûcheron qui coupa la branche de l'arbre entre le tronc et la cognée ; j'estime que la naissance est pour un peu dans les aptitudes, et qu'une culotte usée sur les bancs de l'école ne fait pas un savant ; j'ai appris à faire la différence de l'éducation qui forme l'esprit en l'appliquant à ce qu'il peut entendre, et de celle qui le déforme en lui suggérant de raisonner sur ce qu'il ignore ;

je ne suis plus autant crédule aux habiles qui emportent les votes par un coup de gueule, aux gens qui font bruit de changer le monde en un tour de main, et je ne pense pas que le paquet de mer soit plus utile au bateau que le pilote.

Enfin, mon cher, comme j'ai cessé de donner aveugle créance, en philosophie, aux explications fantaisistes et universelles, je ne m'attends pas davantage à une solution sociale qui serait immédiate et générale, et je n'ai pas le mépris des solutions partielles, qui me semblent seules efficaces et possibles.

Il est bon d'avoir lu beaucoup, et il est meilleur d'avoir beaucoup vu. La science « livresque » de bien des gens ne vaut pas le simple bon sens de quelques autres. A tant d'hommes qui s'agitent vainement, on pourrait donner pour épitaphe les fameuses lettres romaines S. P. Q. R., avec la traduction facile, *Si peu que rien*, du bon Panurge. Heureux ceux qui ne désapprennent pas la vie calme. la sérénité des cheveux blancs, et le don de mourir en sages, à l'exemple du vieillard de La Fontaine !

Une douce et haute philosophie que celle de ce bonhomme, de ce « philosophe pour enfants, disait ces jours-ci M. Dumas fils à l'Académie française, qui a fait dire aux bêtes tant de choses raisonnables, à qui nos mères nous mènent de force quand nous sommes petits, à qui nous revenons tout seuls quand nous sommes vieux… ! »

. . . .

Je ne sais vraiment pas ce qui m'a poussé aujourd'hui à te parler darwinisme et politique. Mille pardons, cher ! Tu as bien d'autres affaires.

. . . .

. . . .

XLVII

A MARCELLIN

(FIN DE CONTE)

Je t'envoie sous ce pli, mon cher Marcellin, les dernières notes de mon journal. Je le laisse là, et pour longtemps, ce pauvre journal à peine commencé, dont je t'ai fait le complaisant collaborateur.

Tu te plains d'avoir manqué ta vie. Eh! pour Dieu, n'est-ce rien que d'avoir su jouir de ce qui est beau, et apporté sa part de travail à une œuvre féconde? Ne sois pas si sévère pour toi-même. Tu as voulu le bien, tu as pu le faire quelquefois.

Je ne refuse pas tes critiques, si amères qu'elles soient : les sottises du jour présent ne sont pas encourageantes. Mais la mauvaise humeur n'a jamais été mon fait. Je confie ma barque au vent qui souffle. et il me plaît même d'oublier que j'ai

quinze ans de trop et un bras de moins. Si demain nous promet bien des misères, il nous garde aussi de bonnes choses. L'existence de nos arrière-neveux sera sans doute plus facile que la nôtre.

Le souci de l'homme est de ne pas périr en un jour et tout entier, et il a imaginé, pour se satisfaire, des expédients métaphysiques étranges et innombrables. A leur défaut, il est pour lui deux moyens de s'assurer quelque durée en ce monde, celui de rendre à ses semblables les beaux services du génie ou de la bonté, et celui de continuer dans ses enfants. Tu te défends de la vanité d'écrire ton nom au mémorial humain, et tu regrettes les accidents qui t'ont privé d'une famille. Moi qui ne pouvais pas du tout avoir cette vanité, il me convenait au moins de faire souche. Je me conformerai donc à la sagesse vulgaire, et décidément je prends le pont aux ânes, qui mène quelquefois dans les meilleurs prés. Je me marie, comme dans les vieux contes, et j'espère avoir beaucoup d'enfants.

TABLE DES MATIÈRES

FIN

TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

Arréat
Journal d'un philosophe

Date Due

FORM 109			

